L'Avant-Scène

femina-théâtre

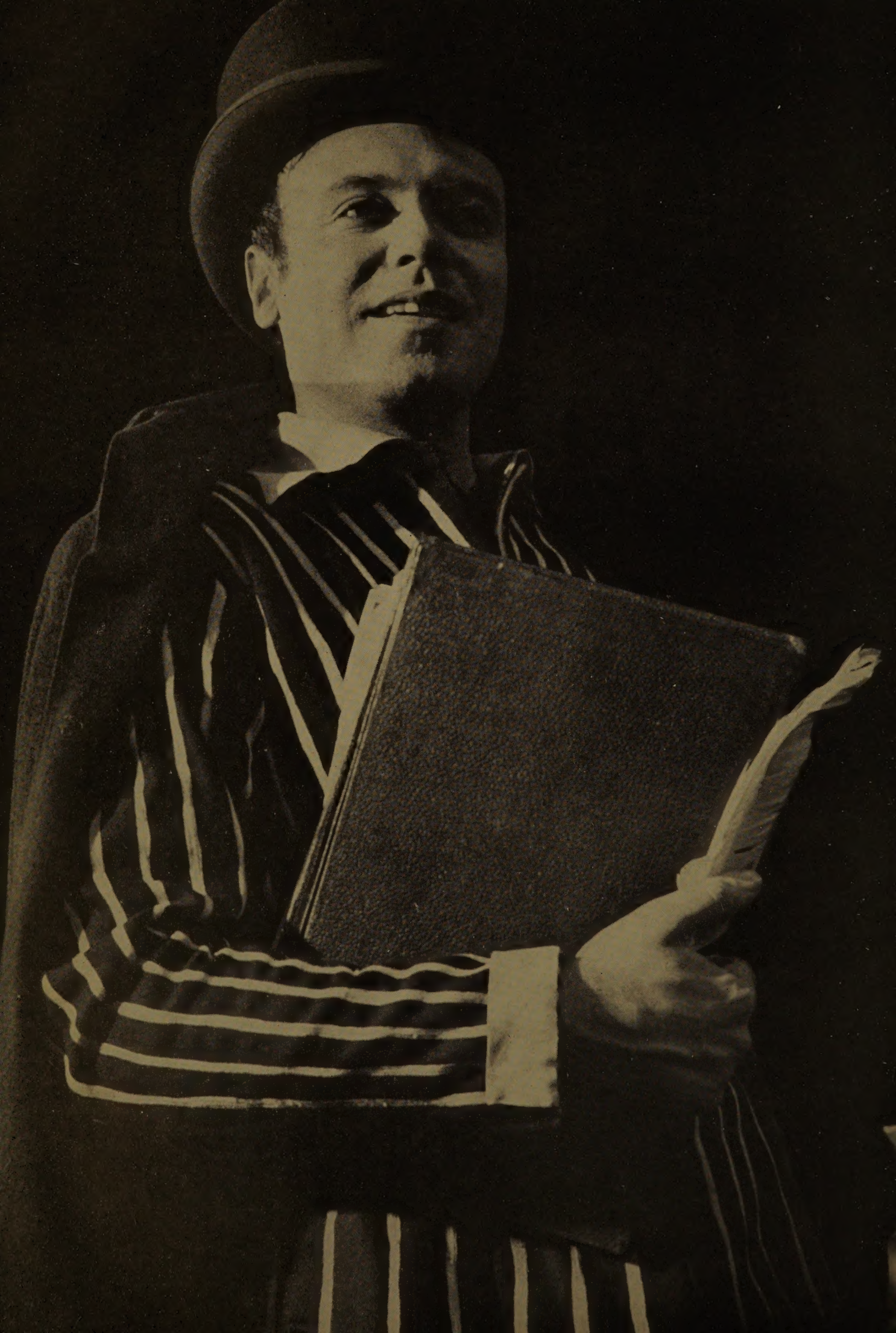
224

Sommaire





BI-MENSUEL • 15 JUILLET 1960



ERIK XIV

T. N. P.
(Direction Jean Vilar)

Drame en quatre actes d'August Strindberg

Texte français de Carl-Gustaf Bjurström et Boris Vian

Régie de Jean Vilar

Musique de Maurice Jarre

Dispositif scénique et Costumes de Mario Prassinos

Distribution

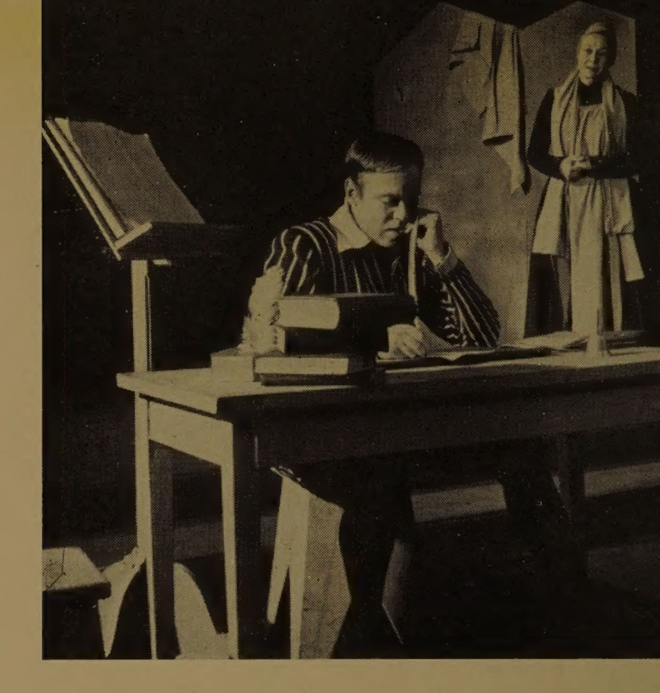
Karin Mansdotter	**Christiane Minazzoli**
Max, *lieutenant*	**Robert Party**
Göran Persson, *secrétaire*	**Jean Topart**
Erik XIV, *roi de Suède*	**Daniel Gélin**
Le Courtisan	**Michel Puterflam**
Nigels, *l'orfèvre*	**Roland Sabary**
La Reine Mère	**Marcelle Ranson**
Jean Le Roux, *duc de Finlande, demi-frère du roi*	**Georges Riquier**
Un Laquais	**Hervé Sand**
Svante Sture, *connétable*	**Julien Guiomar**
Nils Sture, *son fils*	**Jacques Lalande**
Erik Sture, *son fils*	**Guy Moatty**
Nils Gyllenstjerna, *chancelier*	**Jean-Paul Moulinot**
La Mère de Göran Persson	**Lucienne Le Marchand**
Agda	**Nadine Berger**
Marie, *sa fille*	**Marie-Christine Advielle**
Le Soldat Mans, *père de Karin Mansdotter*	**Georges Wilson**
Peder Welamson, *neveu de Göran Persson*	**Jean Mauvais**
Le Garde du pont	**Guy Saint-Jean**
Lejonhuvud, *noble*	**Lucien Arnaud**
Stenbock, *noble*	**René Alone**
Gustaf, *fils d'Erik XIV*	**M. Mangel-Marceau**
Sigrid, *fille d'Erik XIV*	**Marie-Françoise Cliquet**
Charles, *duc de Sudermanie demi-frère du roi*	**Jean-François Rémi**

La gouvernante, hommes d'armes, soldats, le peuple

« Erik XIV » a été créée le 3 février 1960 au Théâtre National Populaire.

RAN (*Jean Topart*) : Je ne
rle guère, il y a des secrets que
dois garder pour moi seul...
(Ph. Agnès Varda.)

QUELQUES SCÈNES DE "ERIK XIV"



La Mère (*Lucienne Le Marchand*) : Tu te mêles à trop de chose, Göran et tu te brûleras les doigts !



Mans (*Georges Wilson*) : Je suis le grand-père de vos enfants, que cela vous plaise ou non; qu'est-ce que je suis vis-à-vis de vous ?

La Reine Mère (*Marcelle Ranson*) : N'est-il donc pas vrai que vous soyez la reine ?



Reportage photographique : Agnès Varda.

PEDER (*Jean Mauvais*) : Ecoute-moi, Mans, tu es plus vaniteux qu'un roi, mais ça t'habille mal. Sois un peu plus humain, pour changer.

Ci-dessous, à droite :
KARIN (*Christiane Minazzoli*) : Les enfants veulent t'adresser une requête... bien innocente d'ailleurs.





Ci-dessus :
GÖRAN (*Jean Topart*) : Expliquez-vous posément... je vais tout réparer !

JEAN LE ROUX (*Georges Riquier*) : Ma vue n'est pas fameuse, mais cette cour me semble étrange. Ne vois-je pas de haillons ?





PETITE ET GRANDE HISTOIRE D'«ERIK XIV»

Erik XIV *a été écrit à Furusund, petite station balnéaire de l'archipel de Stockholm, au cours de l'été 1899, très exactement entre le 11 juin et le 1er août, tout de suite après deux autres drames historiques,* La Saga des Folkungar (*février-avril*) *et* Gustave Vasa (*avril-juin*). *A cette pièce devait succéder un* Charles IX *auquel Strindberg préféra un quatrième drame historique :* Gustave Adolphe.

Ces trois pièces : La Saga des Folkungar, Gustave Vasa *et* Erik XIV *paraissent dès l'automne 1899 ;* Gustave Vasa *est représenté au Théâtre Suédois de Stockholm le 17 octobre et* Erik XIV *au Théâtre Dramatique le 30 novembre. Il existe d'ailleurs des liens étroits entre les deux pièces : Erik XIV est en effet le fils de Gustave Vasa et joue, ainsi que Göran Persson, un rôle important dans* Gustave Vasa.

●

Né en 1533, Erik XIV, fils de Gustave Vasa, succède à son père en 1560 et règne jusqu'en 1568, date à laquelle il est déposé et emprisonné au château de Gripsholm où il meurt en 1577, vraisemblablement empoisonné sur l'ordre de son demi-frère, le roi Jean III.

Les trois royaumes scandinaves ayant été réunis en 1389, sous l'autorité d'un souverain danois (*Union de Kalmar*), *de graves conflits opposèrent dès 1430 ce roi étranger et une partie de la population et de la noblesse suédoises. Au cours du XVe siècle plusieurs chefs s'illustrèrent dans cette lutte, en particulier Engelbrekt* (*mort en 1436*) *et les Sture qui s'appuyaient sur les paysans et les forgerons de Dalécarlie. Le roi danois, Christian II, dit « le Tyran », voulut noyer dans le sang l'opposition nationale conduite par le régent Sten Sture le jeune. Ce fut le signal de la révolte, commandée par le jeune Gustave Vasa, qui libéra définitivement la Suède de la tutelle danoise, en 1521.*

Elu roi de Suède en 1523, Gustave Vasa épouse en 1531 une princesse allemande, Catherine de Sachsen-Lauenbourg, qui lui donne un fils, Erik, en 1533. Après la mort de Catherine (*que le roi dans un accès de colère aurait tuée d'un coup de marteau*), *Gustave Vasa épouse en secondes noces Margareta Lejonhuvud, membre d'une grande famille suédoise, dont il a plusieurs enfants, en particulier Jean et Charles, tous deux futurs rois de Suède. Après la mort de sa seconde femme, Gustave Vasa épouse en 1552 la nièce de celle-ci, Catherine Stenbock, qui appartient elle aussi à une grande famille de Suède. La nouvelle reine n'est alors âgée que de dix-sept ans ; elle est donc de deux ans plus jeune que son beau-fils, le prince Erik, né en 1533.*

Avant sa mort Gustave Vasa transmet la couronne à ce fils aîné, Erik, dans le même temps où il attribue à ses autres fils d'importants domaines, leur conférant le titre de ducs de Finlande et de Sudermanie et leur assurant une large autonomie. A cette autonomie, Erik XIV essaya de mettre une limite par les décisions connues sous le nom « Articles d'Arboga » d'après la ville où se réunirent en 1561 les Etats Généraux.

Très cultivé, premier véritable prince de la Renaissance en Suède, Erik XIV s'était dès l'époque où il était encore prince héritier, entouré d'une cour brillante. C'est lui qui introduisit en Suède les titres de comte et de baron. Néanmoins, face aux prétentions des seigneurs, il s'appuya sur les classes populaires dont émanait son principal conseiller, Göran Persson. Au sein de la noblesse une famille occupait — surtout aux yeux du roi — une situation exceptionnelle : la famille des Sture. Elle avait déjà fourni à la Suède, sous le règne des rois danois, deux régents qui avaient été les chefs de l'opposition nationale. La veuve du dernier de ces régents, Christine Gyllenstjerna, fut à un certain moment impliquée dans un complot contre Gustave Vasa, mais se réconcilia avec lui. Cela n'empêcha d'ailleurs pas que le nom des Sture, si populaire en Suède et surtout en Dalécarlie, ne fût plusieurs fois exploité par l'opposition au roi.

Alliée aux Gyllenstjerna et donc au chancelier Nils Gyllenstjerna, mis en scène par Strindberg, la famille des Sture l'était également à la famille des Lejonhuvud, le chef de la famille des Sture, Svante, fils du dernier régent Sten Sture le jeune et de Christine Gyllenstjerna, ayant épousé Marta Lejonhuvud, sœur de la deuxième femme de Gustave Vasa. Il se trouvait être, par conséquent, l'oncle maternel des ducs Jean et Charles.

Comme nous l'avons dit, Erik XIV ne tarda pas à entrer en conflit avec ses frères, dont il essaya de limiter l'autonomie. Le duc Jean faisant en Baltique une politique trop personnelle — en particulier en épousant Catherine Jagellon, héritière du trône de Pologne — Erik le fit emprisonner en 1563. Les soupçons du roi se dirigèrent ensuite contre la famille des Sture, dont il ordonna l'exécution des principaux membres, dans un accès de folie, après les avoir fait emprisonner. Entré lui-même dans la prison, il porta à Nils Sture un coup de poignard au bras. C'est en vain qu'il tentera plus tard de se réconcilier avec les familles des hommes qu'il avait fait tuer. Lorsqu'en 1567 il épousa sa maîtresse, Karin Mansdotter, la révolte éclata. Les ducs Jean et Charles se mirent à la tête du soulèvement de la noblesse et firent déposer Erik, qui fut emprisonné à Gripsholm, tandis que le duc Jean prenait la couronne sous le nom de Jean III.

Ajoutons qu'Erik XIV, qui avait effectivement demandé la main de la reine Elisabeth d'Angleterre, semble avoir été un des modèles du Hamlet de Shakespeare.

Strindberg se comporte vis-à-vis de l'histoire avec une grande liberté. Ainsi les enfants d'Erik et de Karin Mansdotter, Sigrid et Gustav, ne sont nés qu'en 1566 et 1568, respectivement. Les événements de l'Acte II sont donc parfaitement imaginaires. Il semble que Strindberg ait ici surtout pensé à ses propres enfants dont il avait été séparé par suite de son divorce en 1891.

Erik (*Daniel Gélin*) : Eh bien ! te voici mon épouse, la mère du royaume et la reine des seigneurs.
(*Ph. Agnès Varda.*)

VILAR JEAN

né à Sète, le 25 mars 1912. Sa famille — des commerçants ambulants — est descendue de la Cerdagne, M. Vilar père tient commerce de bonneterie et de chaussures.

Les œuvres complètes de Victor Hugo, de Musset, de Zola, les contes de Boccace qu'il a réunis dans sa bibliothèque, Jean Vilar les lit tout jeune.

Culture générale, formation artistique... Chaque jour — depuis l'âge de six ans — son père lui fait travailler le violon... une heure durant. Jean Vilar en retirera plusieurs bénéfices. A quatorze ans — et pendant deux ans — il fera partie de l'orchestre du « *Café des Matelots* », les samedis et dimanches, à deux pas du *Cimetière marin*, pour gagner un peu d'argent... Et il rêvera un moment d'être chef d'orchestre.

— *Le soir que j'ai obtenu mon premier prix au Conservatoire de Sète, j'ai même cru avoir trouvé ma voie ! Mais cette connaissance et cette pratique de la musique ont surtout aidé en moi le metteur en scène.*

Il songe un temps à se faire marin ; jeune spectateur au Théâtre de Sète, il a été touché par le « besoin d'ailleurs » qu'a le Marius de Marcel Pagnol.

Après avoir passé le bachot lettres et philosophie, il s'inscrit simultanément aux Facultés des Lettres et de Droit de Montpellier. En fait, il ne suit guère les cours et passe son temps à lire et commence à écrire — un roman poétique : « *Hilda ou l'adolescence.* »

C'est avec cette idée d'être écrivain qu'à la fin de 1932 il « monte » à Paris, son violon sous le bras, mais il oubliera le violon dans le train...

A Paris, il lui faut trouver coûte que coûte le moyen de subsister ; il entre comme surveillant au collège Sainte-Barbe, en janvier 1933, cependant qu'il s'inscrit en Sorbonne pour une licence de lettres qu'il renoncera à obtenir.

— *Il y avait deux ou trois mois que j'étais à Barbe quand, un soir, un collègue, qui m'avait surpris en train de travailler Shakespeare, me proposa d'assister à une répétition de* « Richard III » *à l'Atelier... Ce fut pour moi la découverte de Dullin et la révélation d'un monde où je me trouvais bien !*

« *J'entrai à l'Ecole de Dullin. J'y travaillais assez longtemps sans présenter de scène. Je ne songeais toujours pas à jouer... et mon accent me paralysait. Enfin, je me décidai : je passai Perdican avec Madeleine Robinson pour réplique.* « Travaille Hamlet », *me dit ensuite Dullin.* — En commençant par quelle scène ? — Par le début, *me répondit-il. C'est ainsi que j'ai su* Hamlet *par cœur !*

« *Je ne suis allé dans aucune autre école ; jamais je n'ai eu l'envie de concourir au Conservatoire ; jamais je n'ai été touché par la Comédie-Française.*

« *La vie auprès de Dullin me satisfaisait pleinement et j'acquérais alors un commencement d'assurance.*

Il figure à l'Atelier, tient de petits rôles dans « *Le Faiseur* » de Balzac, « *Jules César* » de Shakespeare et « *Le Camelot* » de Roger Vitrac, assume les fonctions de deuxième régisseur, tout en assurant son service à Sainte-Barbe et en donnant des leçons de lettres.

Dans le même temps, il est tenté par l'Ecole Normale Supérieure et suit des conférences d'Alain.. Sa vocation ne se précise pas vraiment.

Renvoyé de Saint-Barbe, il remplit les fonctions de guide-licencié, l'été 1937, auprès d'une famille de richissismes Américains. Puis c'est le service militaire. Démobilisé, il entre à l'Office interprofessionnel du Blé.

Pendant ces années, s'il ne participe plus à la vie du théâtre, il écrit beaucoup sur le théâtre et, à partir des « *Phéniciennes* » d'Euripide, compose une Antigone, « *La Nuit tombe* » (1938).

L'exode le ramène à Sète. Lorsqu'il revient à Paris, il connaît une période très dure — matériellement d'abord et moralement : il a presque le sentiment de l'échec.

Il entre à « *Jeune France* ». André Clavé, qu'il y rencontre, lui demande de jouer M. de Sottenville dans sa compagnie qui groupe François Darbon, Jean Desailly, Andrée Clément... Avec *La Roulotte* — dont il devient le co-directeur — Jean Vilar parcourt l'ouest de la France et joue au Théâtre Lancry « *La Fontaine aux Saints* » de Synge (1943). Puis les 15 et 16 juillet 1943, dans une salle privée de la rue Vaneau, il présente son premier spectacle, « *La Danse de mort* » de Strindberg, avec Hélène Gerber et Louis Arbessier.

... parce que la pièce avait l'avantage de comporter une distribution restreinte. Et puis Strindberg, à cette époque, n'était pas reconnu en France ; Ibsen demeurait le « grand » du répertoire scandinave.

Quelques semaines plus tard, il s'installe au Théâtre de Poche pour y donner son premier spectacle régulier, « *Orage* » de Strindberg et « *Césaire* » de Jean Schlumberger. Le succès est considérable ; on a le sentiment d'assister à un événement essentiel du théâtre contemporain.

Après « *Don Juan* » de Molière au Théâtre La Bruyère et « *Un voyage dans la nuit* » de Christiansen au Théâtre de Poche (1944), c'est « *Meurtre dans la cathédrale* » de T. S. Eliot au Vieux-Colombier, qui vaut à Jean Vilar le Prix des critiques réunis à la tribune théâtrale de la Radiodiffusion française (1945). Il tient son premier grand rôle au cinéma dans « *Les Portes de la Nuit* » de Marcel Carné (il avait figuré pour la première fois, avant la guerre, dans « *Sous les yeux d'Occident* » de Marc Allégret).

Il a mis en scène « *Les Voix* » de Marc Bernard au Vieux-Colombier (1946) et « *Le Bar du Crépuscule* » d'Arthur Koestler au Théâtre Moncey (1947), quand Zervos, qui organise une exposition de peinture au Palais des Papes, en Avignon, lui demande de donner une représentation de « *Meurtre dans la cathédrale* » dans la cour d'honneur du Palais. Jean Vilar se récuse d'abord, puis propose un programme composé de « *Richard II* » de Shakespeare, de « *L'Histoire de Tobie et de Sara* » de Claudel et de « *La Terrasse de Midi* » de Maurice Clavel. Le Festival d'Avignon est fondé (septembre 1947).

Il amène Jean Vilar à remettre en question les données du spectacle dramatique en cours sur les scènes parisiennes et surtout l'esprit dans lequel le public aborde la représentation. Son rayonnement croissant décide Mlle Jeanne Laurent, responsable des spectacles à la Direction générale des Arts et des Lettres, à confier la direction du Théâtre National Populaire à Jean Vilar alors que Gérard Philipe vient de se joindre à l'équipe du Festival (1951). C'est le commencement d'un chapitre nouveau de l'histoire du théâtre français.

acte 1

Une terrasse du château de Stockholm. Au fond, une balustrade à colonnes toscanes, qui porte des vases de faïence avec des fleurs. En bas et plus loin, les cimes des arbres, des mâts ornés d'oriflammes ; au fond, des clochers et des pignons. Sur la terrasse : des arbustes, des bancs, des tables et des chaises.

Karin Mansdotter est assise près d'une table en train de coudre.
Max est debout à côté d'elle, appuyé sur sa hallebarde.

KARIN. Pas si près... Le roi est à sa fenêtre et nous guette.

MAX. Où ça ?

KARIN. A droite ; mais pour l'amour de Dieu, ne regarde pas ! Combien de temps es-tu de garde ?

MAX. Encore une demi-heure.

KARIN. Alors parle, Max, mon parent, mon ami d'enfance...

MAX. Karin... Autrefois, tu disais mon bien-aimé...

KARIN. Je ne veux pas penser à ça maintenant que je suis indigne de ton amour.

MAX. Mais alors, pourquoi ? Tu n'aimes pas ton amant.

KARIN. L'aimer, oui. Je l'aime comme mon enfant ; j'ai eu pitié de lui dès le premier moment et je l'ai surnommé Mimi la molle, le nom que je donnais à ma dernière poupée... il lui ressemblait. J'ai pensé que c'était mon devoir de lui rester liée, car il était plus calme et plus digne en ma présence. Je me flattais de faire apparaître ce qu'il avait de bon et je me trouvais meilleure quand j'entendais ses éloges. Mais je me sens en danger, car il s'est mis à me surestimer, il me prend pour son bon ange et je ne sais quoi ; imagine-toi qu'il vienne à s'éveiller de son rêve et découvre comme je suis imparfaite. Malheur de moi ! Il me méprisera, il me traitera d'hypocrite et de menteuse... Malheur de moi !... Max, écarte-toi ! Il a bougé là-haut.

MAX, *s'écarte.* Hier, j'ai rencontré ton père et ta mère.

KARIN. Ah oui ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

MAX. Toujours la même chose !

KARIN. Elle méprise la... putain du roi. Elle a raison ; je me méprise aussi ! Mais ça fait tout de même mal... Et mon père ?

MAX. Il dit que, s'il te croise sur le pont, il te poussera dans l'eau.

KARIN. Et mes frères et sœurs ? Tu sais qu'ils ne me saluent plus ! Il y a donc des raisons de redresser la tête même chez ceux qui sont pauvres et méprisés !

MAX. Laisse le mépris et viens avec moi.

KARIN. Ma honte serait la tienne.

MAX. Non ; par le lien sacré du mariage, je l'effacerais.

KARIN. Et mes enfants ?

MAX. Ils seraient les miens.

KARIN. C'est si beau, ce que tu dis, que je te crois, Max ; mais...

MAX. Tais-toi ; j'aperçois derrière la haie des oreilles que je voudrais voir clouées sur une potence...

KARIN. C'est Göran Persson... il essaie de rentrer dans les grâces du roi.

MAX. Il faut que tu l'en empêches !

KARIN. Si je le pouvais ! Ils me croient toute-puissante, maintenant, et je ne peux rien.

MAX. Viens avec moi !

KARIN. Je ne peux pas, Erik dit qu'il mourra si je l'abandonne.

MAX. Eh ! qu'il meure !

KARIN. Ne parle pas comme ça ! Il ne faut souhaiter ni sa mort ni celle de quelqu'un d'autre, car ça se venge ! Va-t'en, maintenant, sinon Göran va nous entendre.

MAX. Veux-tu qu'on se retrouve ce soir dans un endroit où on pourra continuer cette conversation sans être dérangés ?

KARIN. Non, je ne le veux pas ; je ne peux pas !

MAX. Karin, tu sais aussi bien que moi que le roi a l'intention de se marier. As-tu réfléchi à ce qui t'attend ?

KARIN. A ce moment-là, je saurai me retirer, mais pas avant.

MAX. Et ça sera trop tard ! Rappelle-toi le père d'Elisabeth l'Anglaise, Henry VIII ; les femmes qu'il avait répudiées, il ne les a pas laissées vivre ; elles ont fini la tête sur le billot. Et c'est la fille de ce bandit qui sera ta reine. Le seul fait que tu existes, ce sera un affront permanent ; et elle saura le supprimer.

KARIN. C'est horrible, ce que tu dis... Va-t'en vite et ne regarde pas là-haut ; il vient de passer sur le balcon !

MAX. A quoi vois-tu ça ?

KARIN. Il y a une glace dans ma corbeille à ouvrage. Va-t'en, il t'a vu et va jeter quelque chose...

(*Une grêle de gros clous tombe sur Max.*)

MAX. Il me jette des clous ; il me prend pour un troll (1) ?

KARIN. Dieu nous garde : il croit à toutes les puissances mauvaises, mais il ignore les bonnes ! Va-t'en, au nom du Christ !

MAX. Bon ! Karin, appelle-moi quand tu auras besoin de moi.

KARIN. Va-t'en ! Va-t'en, sinon il va jeter le marteau après les clous !

MAX. Il est fou, alors ?

KARIN. Tais-toi ! Et va-t'en, va-t'en, va-t'en !

---

1. Selon la croyance populaire, il fallait, pour chasser les « mauvais esprits » et les « trolls », jeter ou tenir devant soi un objet en acier (N.D.T.)

(*Max sort. Göran Persson paraît derrière un buisson où l'autre l'a entrevu.*)

Que cherchez-vous ?

GÖRAN. Vous, Mademoiselle, et je vous apporte de bonnes et d'importantes nouvelles.

KARIN. Vous apporter quelque chose de bon !...

GÖRAN. A moi, jamais... aux autres, quelquefois...

KARIN. Alors, parlez, mais attention, ne vous montrez pas... le roi est là-haut sur le balcon... Ne vous retournez pas.

GÖRAN. Mon roi me tient en disgrâce, mais il me fait tort, car il ne trouvera jamais d'ami plus fidèle que moi...

KARIN. Puisque vous le dites vous-même !

GÖRAN. Oui, je n'ai pas souvent l'occasion de dire du bien de moi, et quand cela m'arrive je l'inscris à mon crédit... Mademoiselle, écoutez-moi ! La demande en mariage que le roi a faite en Angleterre vient d'échouer. Pour vous et vos enfants, cela veut dire l'espoir et pour le royaume...

KARIN. C'est vrai, ça ?

GÖRAN. Aussi vrai que je vis. Mais écoutez-moi ! Le roi ne sait pas encore la nouvelle. Gardez-vous bien d'être celle qui la lui apporte ! Mais soyez près de lui quand le coup le frappera, car cela fera trembler son âme comme seul un espoir déçu peut le faire !

KARIN. Vous dites la vérité ; vous êtes de mon côté et de celui du roi.

GÖRAN. Mais lui n'est pas du mien.

(*Du balcon, un marteau est lancé vers Göran Persson, mais ne l'atteint pas. Göran ramasse le marteau, pose un baiser sur le manche et met le marteau sur la table.*)

Ma vie pour mon roi !

KARIN. Allez-vous-en, il va vous tuer !

GÖRAN. A sa guise !

KARIN. Il n'est pas bien, aujourd'hui ! Prenez garde !

(*Un pot de fleurs est jeté vers Göran, mais sans l'atteindre.*)

GÖRAN. Il m'envoie des fleurs, à moi ! (*Il ramasse une fleur, respire son parfum et la pique dans sa boutonnière.*)

ERIK XIV, *on l'entend rire là-haut.* Hahaha !

GÖRAN. Il rit !

KARIN. Il y a des années que je ne l'ai entendu rire ! C'est bon signe !

GÖRAN, *crie vers le haut.* Encore ! Encore !

(*Une chaise tombe et se brise. Göran rassemble les morceaux et les met dans ses poches.*)

KARIN, *sourit.* C'est risible !

GÖRAN. Je serai son bouffon, puisque Hercule ne sait plus faire rire son maître !

KARIN. Ne marchez pas sur ces clous, Göran !

(*Göran ôte ses chaussures et marche sur les clous.*)

GÖRAN. Les pieds nus, si cela peut faire plaisir à mon maître !

ERIK, *crie d'en haut.* Göran !

GÖRAN. Göran est en disgrâce.

ERIK. Göran ! Arrête ! Finis !

KARIN, *à Göran.* Ne partez pas !

(*Il tombe une quantité de chaussures, de coussins et de nappes.*)

ERIK. Hahahahaha ! Göran ! Arrête ! Je descends !

GÖRAN, *à Karin.* Je reviendrai quand il aura le désir de me voir !

KARIN. J'espère ne pas avoir à le regretter, mais cette fois-ci, je vous demande de rester ! Erik est si malheureux ; et ce sera encore pire quand il apprendra son échec !

GÖRAN. Erik n'est pas malheureux, mais il s'ennuie et il ne faut pas qu'un roi s'ennuie, car il devient dangereux. Je vais revenir l'amuser ; mais j'ai d'abord une course à faire... Je dois...

KARIN. Mais soyez là quand le coup s'abattra, sinon il va déchaîner sa colère contre nous...

GÖRAN. Je tiendrai tête à l'orage comme autrefois... il voulait toujours me donner des coups de poignard quand il avait fait des bêtises...

KARIN. Göran ! Encore un instant ! Vous avez entendu ma conversation avec Max ?

GÖRAN. Pas un mot ne m'a échappé !

KARIN. J'ai peur de vous... mais il faut que nous soyons amis...

GÖRAN. C'est la seule chose à faire...

KARIN. Pourvu que je n'aie pas à le regretter !

GÖRAN. Mademoiselle, les liens qui nous unissent ont été noués dans le ruisseau ; c'est une parenté qui résiste, croyez-moi ! (*Il sort.*)

(*Erik entre côté cour ; il rencontre un courtisan qui vient de l'autre côté.*)

LE COURTISAN. Majesté !

ERIK. Parle !

LE COURTISAN. Nigels l'orfèvre demande humblement à paraître devant vous pour vous montrer le bijou qu'il vient de terminer.

ERIK. Qu'il vienne ! (*S'adressant à Karin.*) Karin, tu vas voir quelque chose de beau ! (*Nigels l'orfèvre entre avec un étui de cuir.*) Bonjour, Nigels, tu es exact ! Et cela me plaît. (*Il montre une table.*) Pose-le là ! (*Nigels pose l'étui sur la table.*) Fais voir ! (*Nigels ouvre l'étui et sort une couronne d'or, ornée de pierres précieuses.*) Ah ! (*Il frappe dans ses mains.*) Karin, regarde !

KARIN, *elle continue à coudre.* Je vois, mon ami ! C'est très beau !

ERIK. Tu vois le lion suédois qui dompte le léopard anglais !

KARIN. Erik ! Erik !

ERIK. Qu'est-ce qu'il y a ?

KARIN. Qui va porter cette couronne ?

ERIK. La vierge qui règne sur l'Angleterre et sur moi. Et quand nos mains s'uniront par-dessus la mer nous saisirons la Norvège et le Danemark, et l'Europe nous appartient ! C'est ce que veulent dire les six boucles qui se réunissent au milieu et les six pierres précieuses. (*Il veut poser la couronne sur la tête de Karin.*) Essaie-la pour voir si elle est lourde.

KARIN, *fait un geste de refus.* Elle est beaucoup trop lourde pour moi !

ERIK. Laisse-moi donc te l'essayer ! Allons ! Vas-tu m'obéir ?

KARIN. Si vous ne me demandez que l'obéissance, Erik, je suis votre servante toujours soumise !

ERIK, *lui met la couronne sur la tête.* Comme elle te va, Karin ! Regarde-toi dans le miroir de la corbeille qui espionne si bien ton seigneur... Dis donc, c'est Göran qui était là tout à l'heure ? Où est-il passé, ce fou ?

KARIN. Il craignait la disgrâce de son maître.

ERIK. Fffuit ! Disgrâce ! Je ne veux pas entendre parler de ça ! Est-ce que je suis rancunier, par hasard ? N'est-ce pas le jeune Sture que j'ai chargé de présenter ma demande en mariage, bien qu'il se soit

conduit comme un traître pendant la guerre danoise et qu'on l'ait puni pour cette raison ?

KARIN. Je peux enlever la couronne, maintenant ?

ERIK. Ne m'interromps pas quand je parle. Beaucoup ont dû penser que je faisais tort à Sture, mais vois-tu, cela m'était égal... Cependant... (*Absorbé par ses pensées il paraît loin de tout et regarde fixement devant lui. La reine mère passe sans motif apparent. Erik sort de ses songes.*) Que désirez-vous, Madame ? Allez donc vous promener dans la cour du château ! Allez ! (*La reine mère regarde Karin qui est gênée et à qui Erik arrache la couronne.*) La Suède, la Norvège, le Danemark, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande ! Six diamants !

(*Nigels recule vers le fond.*)

LA REINE MÈRE. Erik !

ERIK. Sire, si ça ne vous fait rien...

LA REINE MÈRE. Et Sa Majesté la reine Karin, je suppose ?

ERIK. La reine Elisabeth, s'il vous plaît ! Ou Marie d'Ecosse ou Renata de Lorraine ou, faute de mieux, Christine de Hesse !

LA REINE-MÈRE. Tu es plus pitoyable que méchant ; mon pauvre Erik ! (*Elle sort.*)

ERIK. Karin, ne te laisse pas impressionner par les bavardages de cette femme ; elle me prend pour un minus, parce qu'elle ne sait pas que j'ai six royaumes dans la main... Oui, je les ai ; Sture, qui doit arriver d'un moment à l'autre, me l'a écrit d'Angleterre, mes chances sont plus brillantes que jamais... plus que brillantes ! J'ai d'ailleurs rêvé la nuit dernière ! Hm ! Mais n'importe ! N'est-ce pas que tu m'aimes, Karin, et que tu es heureuse de mes succès ?

KARIN. Je suis heureuse de ton succès, mais je souffre plus que toi de tes échecs et chacun doit s'attendre à en subir !

ERIK. Mais je m'y attends ! Ah ! tu ne peux deviner quelle partie je joue en ce moment ! Quatre atouts la main ! (*A Nigels.*) Tu peux aller, Nigels ; nous nous reverrons. (*Le duc Jean apparaît au fond.*) Viens là, Jean le Roux, je vais te faire un cadeau ! Je suis d'humeur généreuse aujourd'hui !

KARIN, *à Erik.* Ah ! ne le blesse pas sans raison. Il y a déjà tant de haine !

(*Jean s'avance.*)

ERIK. Mon frère, après avoir mûrement pesé les choses, j'ai décidé de complaire à ta requête. Catherine de Pologne est à toi !

JEAN. Je ne puis que me réjouir et remercier Sa gracieuse Majesté de consentir à cette union qui me tient à cœur.

ERIK. Me remercier ? Alors, n'oublie pas maintenant que tu vas être apparenté à l'empereur et que ton fils va hériter le trône des Jagellons, que tu dois ta puissance à un Vasa ! Avec l'Angleterre, je fortifie le Nord ! tu défends le Sud et l'Est avec la Pologne — ensuite... tu peux rêver le reste !

JEAN. Les pensées politiques de messire mon frère ont des ailes d'aigle et moi, pauvre moineau, je ne puis les suivre.

ERIK. Bon ! Va donc en paix et réjouis-toi de ta grandeur, comme je me réjouirai de la mienne !

JEAN. Excusez-moi, mon frère, mais d'habitude une décision de cette importance demande à être confirmée par la signature et le sceau !

ERIK. Il te faut toujours du papier timbré, comme un bailli — voici ma main ! Et la reine de mon cœur est un témoin suffisant !

JEAN *baise la main d'Erik, puis celle de Karin et s'éloigne rapidement.* Merci !

ERIK *à Karin.* Je trouve qu'il s'en est allé plus vite qu'il n'est venu — et je vois traîner derrière lui sa queue de renard. Tu ne trouves pas qu'il a l'air faux !

KARIN. Non, je ne trouve pas.

ERIK. Ta sympathie pour mes pires ennemis saute aux yeux.

KARIN. Tu regardes tous les gens comme des ennemis, Erik...

ERIK. Parce qu'ils me détestent, oui ! Mais je le leur rends bien. Dis-donc, Karin, de quoi parlais-tu avec ce jeune lieutenant ?

KARIN. Mais c'était Max, mon cousin !

ERIK. Il ne te sied pas d'être intime avec un soldat !

KARIN. Et que suis-je, sinon la fille d'un soldat ? Faut-il que j'aie l'orgueil d'être appelée putain ?

ERIK. Mais tu es une putain royale !

KARIN. Erik ! Erik !

ERIK. Je dis la vérité...

KARIN. Et nos enfants, comment les appelleras-tu ?

ERIK. *Mes* enfants ; c'est autre chose...

KARIN. Qu'est-ce que c'est d'autre ?

ERIK. Tu me cherches querelle ? Hein ?

KARIN. Non, non, non ; si seulement tu me laissais terminer !

ERIK. Où est Göran ? Quand tu me contraries, Göran me manque. Seul Göran connaît le labyrinthe secret de mon âme ; il est capable de dire ce que je pense à tel point que c'est à peine si j'ai besoin de parler quand il est là... C'est mon frère et mon ami, et c'est pour ça que tu le détestes.

KARIN. Je ne le déteste pas, et surtout pas s'il peut amuser mon seigneur...

ERIK. Tu ne le détestes plus ! Qu'est-il arrivé ? Il m'a calomnié ?

KARIN. Oh ! mon Dieu ; comme tu es malheureux ! Erik, mon pauvre Erik...

ERIK. Pauvre Erik ? Tu n'as pas honte ?

UN COURTISAN *entre.* Monseigneur Nils Sture présente ses compliments et demande audience !

ERIK. Enfin !

KARIN *se lève.* Je peux m'en aller ?

ERIK. Non, reste ! Tu envies ton pauvre roi ?

KARIN. Oh non ! Dieu ait pitié de lui, il n'y a rien à lui envier !

ERIK. Ton orgueil passe les limites ! Garde-toi de l'orgueil, Karin ! Rien ne provoque la colère des dieux comme l'orgueil !

(*Svante Sture entre accompagné de Nils Sture et Erik Sture.*)

Quelle est cette mascarade ? Vous faites votre entrée triomphale dans le château du roi, messire Nils ?

SVANTE STURE. Avec votre permission, Sire...

ERIK. Que messire Nils, notre ambassadeur, parle seul. Ce n'est pas un huissier, je pense, pour venir avec deux témoins.

SVANTE STURE. Ce n'est pas un huissier en effet ; mais une expérience coûteuse et trop douloureuse pour l'évoquer ici, m'a appris, à moi, le chef de la famille des Sture, à traiter les affaires officielles officiellement, de façon qu'il soit impossible de déformer et de dénaturer les actes et les mots les plus clairs.

ERIK *près de la table où repose la couronne.* Est-ce par vengeance, seigneur Svante, que vous voulez empoisonner ce moment, le plus beau, peut-être, et le plus grand de ma vie, en me rappelant le crime commis par votre fils, à qui j'ai eu la bonté de pardonner ?

SVANTE STURE. Messire Nils n'a jamais commis de crime !

ERIK. Par la mort et le sang du Christ, l'homme a refusé d'obéir en temps de guerre et c'est un crime !

SVANTE STURE. Il a refusé d'agir de façon inhumaine...

ERIK. La guerre est toujours inhumaine et qui n'a pas le courage de tailler l'ennemi en pièces n'a qu'à rester au coin de son feu ! Assez radoté ! Messire Nils, votre message, et finissons-en !

NILS STURE. Sire, c'est pour moi un douloureux devoir de vous transmettre le message que l'on m'a confié...

ERIK. Où est la lettre ?

NILS STURE. On ne m'a pas donné de lettre ; hélas ! je n'ai qu'une réponse orale, et il me faut la traduire en termes convenables afin de ne blesser ni les oreilles de Votre Majesté ni ma langue !

ERIK. C'est un refus ?

NILS STURE, *après un silence.* Oui.

ERIK. Et tu t'en réjouis, Satan !

NILS STURE. Pour l'amour du ciel, non...

ERIK. Je dis qu'il a souri !... intérieurement... sournoisement... Et toi aussi, vieille canaille ! Vous avez ricané tous les trois, je vous ai vus... Karin, tu les as vus sourire ?

KARIN. Non, par tout ce qu'il a de sacré...

ERIK. Toi aussi ! Tous les diables de l'enfer sont contre moi ! Filez ! Filez ! Filez ! par l'enfer ! Allez-vous-en, bandits ! Ouste ! (*Il jette la couronne par-dessus la barrière, ramasse les objets tombés du balcon et les lance sur Nils et Erik qui sont partis.*)

SVANTE STURE *qui est resté.* Malheur au pays où règne un fou !

ERIK. Tu me traites de fou, moi, ton roi ! Fils de garce !

KARIN. Erik ! Erik !

ERIK. Ta gueule !

SVANTE STURE *sort.* Que Dieu nous ait tous en pitié.

ERIK. Eh bien, ne compte pas sur la mienne, en tout cas ! (*A Karin* :) Ça te fait plaisir, hein ! Allez, réponds ! Non... Inutile, je connais tes sentiments, je lis tes pensées, j'entends les paroles que tu n'oses pas prononcer. Comment ne pas te réjouir quand on m'éconduit, quand ta rivale m'offense ? Te voilà sûre de me garder pour toi seule, hein ? Tu me crois fichu, tu vas pouvoir me consoler ! Toi, me consoler, alors que la canaille ricane devant mon échec et que les seigneurs organisent des banquets pour célébrer ma défaite ! Ton père et ta mère, tiens, si je les rencontrais aujourd'hui, je les tuerais; ils doivent bien rigoler. Et ma belle-mère, donc ! Je la vois sourire de toutes ses dents noires — elle a un trou dans la mâchoire supérieure, il paraît c'est un coup de poing de feu mon père. Le royaume entier s'amuse bien aujourd'hui, tout le monde sauf moi ! Moi ! Haha !

LE COURTISAN *entre.* Monseigneur Nils Gyllenstjerna !

ERIK. Gyllenstjerna ! Béni soit-il ! Voilà mon homme, un *homme* avant tout ! Une chaise à porteurs pour Nils !

KARIN *se lève.* Je m'en vais !

ERIK. Oui, va au diable ! (*Elle sort, il lui lance sa corbeille à ouvrage.*) Et va cafarder. (*Nils Gyllenstjerna entre.*) Voilà Nils ! Ça fait plaisir de voir un homme sensé, quand on est entouré de sots ! Dis-moi, Nils, qu'est-ce qui se passe avec les Anglais ? Elle est toquée, la bonne femme ?

NILS. Non, Sire, la chose est toute simple : son cœur, comme on dit, ne bat que pour le comte de Leicester. Que puis-je dire ?

ERIK. Haha ! Il couche avec elle ! C'est donc une putain.

NILS. Oh ! il est probable que la reine vierge n'est pas pucelle.

ERIK. Et il s'appelle Leicester. On ne pourrait pas le tuer ?

NILS. Bah, c'est sans doute possible, si on veut y mettre le prix.

ERIK. Tu veux le tuer ?

NILS. Moi ?

ERIK. Dix mille thalers ! Hein ?

NILS. Moi ? Vous êtes sérieux ?

ERIK. Si je suis sérieux ? Je te paie d'avance !

NILS. Je voulais dire, Votre Majesté parle-t-elle sérieusement lorsqu'elle croit qu'on peut m'embaucher comme assassin ?

ERIK. Qu'y a-t-il d'insultant ?

NILS. Un Suédois de sang noble...

ERIK. Et le roi de Suède ! Tu veux me donner des leçons ?

NILS. Je venais pour tout autre chose, mais si mon roi a si basse opinion de moi, je le prie de bien vouloir me rendre ma liberté.

ERIK. Traître ! Toi aussi ! C'est bien ça, toute cette canaille de noblesse qui se prétend mieux pourvue d'ancêtres que les Vasa. Fiche-moi le camp ! (*Nils Gyllenstjerna sort en hochant la tête.*) Laisse ta tête tranquille ! Je vais te la faire tourner, moi, et tu verras les quatre points cardinaux au Nord-Ouest. (*Nils s'arrête et regarde Erik.*) Tu peux me regarder, je ne vais pas crever pour ça ?

(*Nils hoche la tête et s'en va. Erik, seul, va de long en large, donne des coups de pied dans les objets par terre ; enfin, il se jette sur un divan couvert d'une peau de tigre, pleurant et riant alternativement. Göran Persson entre, va vers Erik et tombe à genoux.*)

GÖRAN. Mon roi !

ERIK. Göran ! J'étais fâché contre toi, mais ça n'a pas duré. Assieds-toi et parle !

GÖRAN. Posez-moi plutôt des questions, Sire.

ERIK. Ne dis pas sire ! Tutoie-moi ! Je pourrais parler à cœur ouvert. Tu connais la nouvelle ?

GÖRAN. Je ne connais pas de nouvelles !

ERIK. Bon ! Eh bien, j'ai laissé tomber l'Anglaise.

GÖRAN. Et pourquoi ?

ERIK. C'était une putain, elle avait un amant... alors voilà, c'est fini. Mais ce qui me met hors de moi c'est que les Sture s'imaginent que c'est elle qui m'a refusé et ils sont en train de me couvrir de de ridicule.

GÖRAN. Diantre !

ERIK. Göran ! Qu'est-ce qu'ils ont, ces Sture, qui croisent sans cesse la route des Vasa ? Il y a quelque chose de fatal dans cette famille. Mais quoi ?

GÖRAN. C'est difficile à dire. Ç'ont toujours été de braves gens, un peu lourdauds, mais ils descendent de Natt och Dag, l'assassin d'Engelbreckt... (2)

ERIK. Tiens, je n'avais jamais pensé à ça. C'est peut-être ce sang criminel qui fait qu'ils n'ont jamais eu la couronne ?

GÖRAN. Ils ont aussi dans les veines le sang de saint Erik et des Folkungar ; en un mot, toutes les

2. Engelbrekt, qui mena en 1480 la révolte contre le roi danois, fut assassiné par un membre de la famille noble Nat och Dag, en 1486.

grandes familles de la Suède se sont bousculées à leurs baptêmes. Mais pourquoi les crains-tu ? Tu vois bien que le destin, ou comment appelle-t-on ça... a élu et désigné les Vasa !

ERIK. Pourquoi je les hais ? Si seulement je le savais ! Il doit y avoir quelque chose dans cette histoire de Svante Sture avec ma première belle-mère, et encore aujourd'hui, il est plus ou moins apparenté à ma deuxième ; celle-là, je la déteste à en devenir fou !

GÖRAN. Mon roi, mon ami, tu te sers si souvent de ce mot « détester » que tu vas finir par te prendre pour le pire ennemi de l'humanité. Quitte cette mauvaise habitude ! La parole est la première réalisation de la puissance créatrice ; et tu t'ensorcelles toi-même par cette incantation ! Dis « aimer » un peu plus souvent et tu t'imagineras que tu es aimé.

ERIK. Nouveau refrain, Göran ; tu as été y voir ?

GÖRAN. Oui, j'ai été y voir !

ERIK. C'est Agda, évidemment ?

GÖRAN. Non, c'est... une autre !

ERIK. Elle est belle ?

GÖRAN. Non, aux yeux du monde elle est laide ; mais un instant, j'ai vu ce que Platon appelle l'image idéale. Tu sais, cette révélation du meilleur, de ce qu'il y a d'intemporel derrière le masque d'un visage, et depuis... hm... je l'aime.

ERIK. C'est étrange ! Quand tu as dis « aimer », et pourtant tu avais honte, tu es devenu presque beau, transformé...

GÖRAN. Je suis donc si laid ?

ERIK. Diablement moche. Tu ne t'es pas regardé dans une glace ?

GÖRAN. J'évite les glaces ! Mais tu imagines cette folie : elle me trouve beau : Haha !

ERIK. Elle te trouve beau tout le temps ?

GÖRAN. Non, pas toujours ! Seulement... quand je ne suis pas méchant !

ERIK. Haha ! Quand tu es gentil, alors !

GÖRAN, *gêné.* Si on veut.

ERIK. Tu es un froussard, Göran, je ne te reconnais plus !

GÖRAN. Tant mieux pour mes ennemis !

ERIK. Tu as l'intention de te marier bientôt ?

GÖRAN. Peut-être !

ERIK. Alors, dis-moi qui je dois épouser !

GÖRAN. Catherine la Polonaise bien sûr ! Cela nous donne les rivages de la Baltique et nous fait le parent de l'Empereur.

ERIK, *se lève brusquement.* Mort et jugement dernier ! Quelle idée ! Ah ! Göran, tu es un homme remarquable ; et je disais tout à l'heure à Karin qu'en ta présence je n'avais plus besoin de penser ! Mais un courrier ! Vite ! Par l'enfer ! (*Il frappe trois fois dans ses mains. Un courtisan entre. Erik hors de lui :*) Envoyez sur-le-champ un courrier chercher le duc Jean ! Qu'on l'arrête mort ou vif... Qu'on lui rompe les bras et les jambes s'il essaie de fuir... Allez ! Immédiatement !
(*Le courtisan sort.*)

GÖRAN. Que se passe-t-il ?

ERIK. Ce bandit m'a roulé, je lui ai promis de lui donner Catherine de Pologne !

GÖRAN. Vilaine histoire !

ERIK. On dirait que le diable a battu les cartes ! *Lui*, le fils de ma marâtre, le parent des Sture, hériter la Baltique ; lui, le jésuite, le papiste, entrer dans la famille de l'Empereur... *Lui !*

GÖRAN. Qu'est-ce que tu as fait, Erik ? Ah ! si tu m'avais laissé te conseiller ! Réfléchis : les fils de Jean seront rois de la Grande Pologne, qui a une population égale à celle de la France et qui s'étend jusque sur la Russie ! Ses petits-enfants pourront devenir empereurs d'Autriche et sa femme a déjà des titres à la couronne de Naples par la maison Sforza ! Malheur à nous !

ERIK. C'est pour ça qu'il faut écraser ce serpent dans l'œuf.

GÖRAN. Et les catholiques vont nous attaquer ; tu connais les sympathies de Jean pour les jésuites et toute la canaille papiste ! Qu'est-ce que tu as fait, Erik !

ERIK. La plus grande sottise de ma vie !

GÖRAN. Que ce soit la dernière !

ERIK. Si tu veux te charger des autres, vas-y !... As-tu déjà remarqué que tout ce dont je m'occupe tourne mal et va de travers ?

GÖRAN. Pas spécialement, mais tu n'as guère de chance !

ERIK. Et toi donc, qui finiras au bout d'une corde ! Mais tu sais beaucoup plus de choses que moi, aussi tu seras mon conseiller... Voilà la récompense de ma générosité et de mon goût pour les cadeaux...

GÖRAN. Si tu me prends pour conseiller, Erik, je refuse d'être un de ces ministres qui supportent les conséquences sans avoir rien à dire. Non, dans ce cas, tu me donneras le pouvoir et des responsabilités, que je puisse agir et répondre de mes actes. Fais-moi procureur !

ERIK. Bon ! Tu es procureur !

GÖRAN. En attendant que les conseillers du royaume ratifient la nomination...

ERIK. Inutile ! Je gouverne seul !

GÖRAN. Ça, c'est parler !
(*Le courtisan entre.*)

ERIK. J'écoute.

LE COURTISAN. Le vaisseau ducal était déjà parti bon vent...

ERIK. Nous sommes perdus !

GÖRAN. Fais-le poursuivre ! Immédiatement !

LE COURTISAN. Mais monseigneur Nils Gyllenstjerna m'a prié de vous transmettre un message qui touche cette affaire de près...

ERIK. Déballe ton paquet, vite !

LE COURTISAN. A ce qu'on dit, le duc Jean...

ERIK. Göran, Göran !

LE COURTISAN. Le duc Jean a déjà épousé en secret la princesse polonaise...
(*Erik s'assied.*)

GÖRAN. Alors nous sommes sauvés ; laisse-moi prendre les cartes !

ERIK. Je n'y comprends rien.

GÖRAN. De sa propre autorité, le duc a rompu le traité d'Arboga en s'alliant à une puissance étrangère. Envoie donc les vaisseaux de guerre le prendre et jette-le en prison, puis nous entamerons un procès, un procès de haute trahison ! Ça te va ?

ERIK. Mais qu'est-ce que ça me rapporte ?

GÖRAN. Un ennemi de moins, et un ennemi dangereux !

ERIK. Lutte fratricide ; l'héritage des Folkungar n'est pas épuisé.

GÖRAN. Non, tant que le duc Jean vivra, lui qui tient de sa mère le sang des Folkungar par le roi de Valdemar, ce royaume ne connaîtra pas la paix. (*S'adressant au courtisan :*) Ordonne à l'amiral Horn de venir immédiament chez le roi, la meute va bientôt se déchaîner.

ERIK. C'est toi le roi, ou c'est moi ?

GÖRAN. Pour le moment j'ai l'impression que c'est moi.

ERIK. Tu es trop fort pour moi, Göran !

GÖRAN. Pas du tout ! C'est toi qui es trop faible !

acte 2

Une grande pièce chez Göran Persson. Dans le coin, à droite, un fourneau avec des casseroles ; à côté une table. A gauche se trouve le pupitre de Göran.

Göran est assis en train d'écrire.

LA MÈRE, *devant le fourneau.* Allons, viens manger, mon petit !

GÖRAN. Pas possible, mère !

LA MÈRE. Tout va encore être mauvais !

GÖRAN. Ça ne sera pas mauvais parce que cela sera froid ! Tais-toi un petit peu, tu seras gentille. (*Il écrit.*)

LA MÈRE, *vient près de lui.* Göran : est-ce vrai que tu as repris du service chez le roi ?

GÖRAN. Oui, c'est vrai !

LA MÈRE. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

GÖRAN. Je ne parle guère, il y a des secrets que je dois garder pour moi seul...

LA MÈRE. Et qu'est-ce que ça te rapporte de travailler pour le roi ?

GÖRAN. Ce que ça me rapporte ? Je ne l'ai pas demandé et il a oublié de me le dire.

LA MÈRE. Pourquoi se met-on au service de quelqu'un, si ce n'est pour un salaire ?

GÖRAN. Oui, petite mère, c'est ta façon de voir, mais j'en ai une autre.

LA MÈRE. Mais moi, je dois faire à manger trois fois par jour, et je suis obligée d'avoir un point de vue différent. D'ailleurs, Göran, que veux-tu faire à la cour ? Tu n'as pas été assez humilié du temps du vieux roi ?

GÖRAN. Les humiliations, ma mère, j'en ai été nourri ; elles n'ont plus de prise sur moi ; si je sers le roi, c'est que j'en ressens la vocation ou le devoir, car il est faible et il a un talent extraordinaire pour se faire des ennemis partout.

LA MÈRE. Et tu veux l'aider, toi qui tiens à peine sur tes propres jambes !

GÖRAN. On dirait bien que je le puis.

LA MÈRE. Göran, ta bonne volonté dépasse souvent tes moyens... c'est ce qui t'est arrivé quand tu as recueilli Agda et son enfant.

GÖRAN. Bon, mais ils ne souffrent plus. Et des temps meilleurs nous attendent tous.

LA MÈRE. Sais-tu quels remerciements te vaut ta belle action ?

GÖRAN. Je ne veux pas entendre parler de belles actions ; je n'y crois pas et je n'attends pas les remerciements. Une femme malheureuse m'a demandé mon aide et je l'ai aidée. C'est tout.

LA MÈRE. Et maintenant, on dit qu'elle est ta maîtresse.

GÖRAN. Je m'en doute bien. Mais elle est la seule à en pâtir.

LA MÈRE. En es-tu bien sûr ?

GÖRAN. Sûr ? Hum !

LA MÈRE. Agda peut s'imaginer que tu as certaines intentions et ensuite c'est à toi qu'elle reprochera de l'avoir retenue.

GÖRAN. Chère mère, que ne me reproche-t-on pas ? On m'a reproché toutes les folies d'Erik, même l'histoire avec Karin et là, j'ai pourtant essayé de le retenir sans y arriver. J'ai compris, cependant, qu'elle est la seule à pouvoir donner au roi un peu de bonheur et de paix, et je suis devenu l'ami de Karin.

LA MÈRE. Tu te mêles à trop de choses, Göran, et tu te brûleras les doigts !

GÖRAN. Oh non !

LA MÈRE. Ne te fie pas aux princes...

GÖRAN. Je ne me fie qu'à moi-même ! Je ne suis pas né pour porter la couronne, mais pour régner ; et puisque je ne puis régner qu'à travers mon roi, il est mon soleil. Quand il baissera, je m'éteindrai, et ce sera bien ainsi !

LA MÈRE. Aimes-tu Erik ?

GÖRAN. Oui et non ! Nous sommes attachés par des liens invisibles ; c'est comme si nous étions nés dans la même portée, sous la même constellation. ces choses-là lient les gens.

LA MÈRE. Oui, mon fils, tu vas ton chemin. Je ne peux ni te suivre ni t'arrêter. Attention, voici Agda ! (*Agda entre accompagnée de sa fille qui a trois ans*).

AGDA. Bonjour, tante ; bonjour, Göran !

GÖRAN. Sois la bienvenue, mon enfant ; viens dire bonjour, Marie.

MARIE, *s'approche de la table et remue les papiers.* Bonjour, mon oncle.

GÖRAN, *aimable.* Toi, petit monstre, ne touche pas à mes papiers ! Si tu savais ce que tu fais !

MARIE. Mon oncle, pourquoi écrivez-vous tout le temps ?

GÖRAN. Oui, si je pouvais le dire ! Vous avez faim ? On va manger.

AGDA. Merci, Göran. Tu partages ton pain avec celui qui a faim et...

GÖRAN. Tais-toi donc ! Combien de fois me suis-je assis moi-même à la table des autres !

LA MÈRE. Et il ne mange rien !

GÖRAN. Ce n'est pas vrai, ça ; quand je m'y mets, le soir, j'ai un rude appétit et je ne reste à la traîne de personne ! Mangez donc ! (*Tous se mettent à table. On frappe à la porte. Göran se lève et tire un paravent devant la table à manger. Marie se cache la figure dans les mains.*)

MARIE. Est-ce que c'est Croquemitaine qui frappe ? Maman, j'ai peur !

AGDA. Marie, ne pleurniche pas, il n'y a pas de Croquemitaine.

MARIE. Si, Anna l'a dit et j'ai peur de Croquemitaine. (*Svante Sture entre. Il parle de haut.*)

SVANTE STURE. Le secrétaire veut-il m'accorder un entretien ?

GÖRAN. Un long entretien, Monsieur le Conseiller...

SVANTE STURE. Monsieur le Comte, s'il vous plaît. Vous ne savez peut-être pas que je suis comte ?

GÖRAN. Oh si ! bien sûr. D'autant mieux que c'est moi qui vous ai fait comte !

SVANTE STURE. Vous n'avez pas honte ?

GÖRAN. Pas comme ça ! Pas sur ce ton ! J'étais le conseiller du roi lors du couronnement et c'est uniquement à ma demande que vous avez été le premier en Suède à recevoir le titre de Comte.

SVANTE STURE. Du diable si je dois mon rang à un repris de justice !

GÖRAN. Doucement, Monsieur le Comte ! Il n'y a rien de déshonorant à cuver son vin dans la tour, quand on est un jeune débauché, mais vous, vous devriez y coucher jusqu'à la fin de vos jours, car vous êtes un conspirateur et vous trahissez votre roi !

SVANTE STURE. Tiens ! Voyez-moi cela !

GÖRAN, *cache les papiers sur son bureau.* C'est uniquement vos éminents services du temps de feu le roi Gustave qui vous épargnent une punition bien méritée. Prenez garde !

SVANTE STURE. Prendre garde à toi, cagot !

GÖRAN. Ma mère est assise derrière ce paravent ! Tâchez de vous en souvenir !

SVANTE STURE. Et la bâtarde aussi ?

GÖRAN. Honte à vous, messire Svante ! J'ai dit tout à l'heure du bien de vous au roi ; j'ai dit que les Sture ont toujours été de braves gens, des hommes bons et je veux bien le croire encore, mais vous faites tout ce que vous pouvez pour vous nuire avec votre orgueil déraisonnable ! Vous êtes noble, mais la noblesse, qu'est-ce que c'est ? Un cheval avec un homme dessus ! Vous ne savez pas diriger le royaume, et vous ne voulez rien apprendre, sinon le service des étables et le transport des soldats ; vous méprisez l'homme de plume, mais c'est la plume qui a tracé les plans de toute cette nouvelle époque qui vous dépasse et que vous ne comprenez pas ! Les droits de l'homme, la dignité de l'homme, le respect du malheur et le pardon des fautes, voilà les nouvelles devises, et on ne les trouve pas sur vos blasons. J'aurais pu être comte, mais je ne l'ai pas voulu, car mon destin est de demeurer parmi les humbles et les gens de petite naissance, ce que je suis moi-même.

SVANTE STURE. Ce sont des régiments de scribes et de pédants qui vont séparer le roi des seigneurs du royaume ?

GÖRAN. Le seigneur du royaume doit être unique et il ne faut pas de seigneurs entre le roi et son peuple ! Voilà ce que nous apprend notre histoire, depuis Ingjald que vous appelez Mauconseil, parce qu'il a envoyé les roitelets au bûcher ; en passant par Birger Jarl et les Folkungar, jusqu'à Christian le Tyran qui a décapité les tyranneaux. « Le roi et le peuple », telle devrait être la devise de ce pays et c'est ce qu'elle sera peut-être un jour... (3).

SVANTE STURE. Vous pensez vous établir peintre en blasons ?

GÖRAN. Qui sait ?

SVANTE STURE, *rugit.* Offrez-moi un siège ! Sinon je reste debout !

MARIE, *derrière le paravent.* Pourquoi il crie si fort, le vieux monsieur, maman ?

AGDA. Tais-toi, ma petite fille.

GÖRAN. Restez debout ou assis, Monsieur le Conseiller ; je n'ai aucun rang et le...

SVANTE STURE. Par l'enfer !

GÖRAN. Ne jurez pas, Monsieur le Comte, il y a ici une enfant et une femme...

SVANTE STURE. Des reproches, je crois !

GÖRAN. Oui ! Pourquoi pas ! En ma qualité de président du tribunal du roi, je me permets d'abord les remontrances ; ensuite, nous avons d'autres moyens pour venir à bout de ceux qui désobéissent...

SVANTE STURE. Le tribunal du roi ?

GÖRAN. Oui ; je suis le premier magistrat du tribunal...

SVANTE STURE. Mais, je suis conseiller du royaume...

GÖRAN. Vous êtes des conseillers qu'on écoute, mais on n'est pas obligé de vous obéir ; moi, je suis le procureur du roi, je commande et je n'obéis pas... Si tant est que nous devions fanfaronner comme des maquignons !

SVANTE STURE. Procureur ? Voilà du nouveau !

GÖRAN. Tout nouveau ! Voici ma procuration et d'autres actes de haute importance !

SVANTE STURE, *un peu plus courtois.* Mais c'est une révolution !...

GÖRAN. Oui, la plus grande depuis les ordonnances de restitution de Karl Knutson (4) et la réforme de l'Eglise...

SVANTE STURE. Et vous croyez que la noblesse de Suède et les conseillers du royaume se soumettront à cette déposition ?

GÖRAN. J'en suis sûr ! Le roi Erik a pour lui l'armée, la marine et tout le peuple !

SVANTE STURE. Ne pourrait-on pas ouvrir une fenêtre ? L'odeur est suffocante...

GÖRAN, *en colère.* Ce ne sont que les odeurs de la cuisine, et quand vous serez parti, nous allons aérer de toutes façons... à cause de *vous !* Mais il faut que vous partiez vite, très vite ; vous comprenez ?

(*Svante Sture part, mais les plumes de sa toque heurtent la porte.*)

Prenez garde à votre tête, Monsieur Svante !

SVANTE STURE *revient.* J'oubliais mes gants !

GÖRAN, *prend les gants avec les pincettes et les lui tend.* Je vous en prie !...

(*Svante Sture s'en va, l'air soucieux, tandis que Göran lui ouvre la porte. Göran crache derrière lui.*)

Fi de toi et des tiens ! Tu m'as blessé, moi et les miens, dit la vipère.

MARIE. Pourquoi le bonhomme était si fâché contre oncle Göran, maman ?

GÖRAN. *doucement.* Le bonhomme est parti, ma chérie, et il ne reviendra plus.

LA MÈRE. Göran ! Göran ! C'est vrai, tout ce que tu lui as dit ? Es-tu procureur ou comment qu'on appelle ça ?

GÖRAN. Bien sûr, je le suis !

LA MÈRE. Sois donc généreux avec tes ennemis.

GÖRAN. Cela dépendra d'eux et de leur façon d'agir : l'instant d'après, leur sort est fixé par eux-mêmes.

LA MÈRE. Par eux-mêmes ?

---

3. Ingjald « Mauconseil » fut à l'époque des Vikings ce roi qui, ayant invité les « rois » de plusieurs petits domaines, mit le feu à la maison où il les avait logés, afin de s'emparer de leurs « royaumes ». Quant à Birger Jarl il occupait auprès du roi, au milieu du XIIIe siècle, une situation similaire à celle du « maréchal du palais » sous les rois mérovingiens. Son fils, couronné en 1250, fut le premier roi de la dynastie des Folkungar. De violentes luttes opposèrent ensuite son petit-ils, le roi Birger, à ses frères Erik et Valdemar qui lui tendirent un guet-apens au château de Hatuna où ils l'emprisonnèrent pour le forcer à leur abandonner le pouvoir. Libéré, Birger prit sa revanche : ayant attiré ses deux frères au château de Nyköping, il les fit jeter en prison où, une révolte populaire ayant éclaté, il les laissa mourir de faim. Il est souvent fait allusion à ces tragiques événements qui font de la famille des Folkungar une sorte de famille des Atrides. Les Folkungar n'en sont pas moins restés à travers l'histoire la plus ancienne dynastie royale et il n'est pas sans importance d'y être apparenté, même de loin, comme dans le cas du duc Jean. Il est évident qu'ici les luttes fratricides des Folkungar préfigurent les combats entre Erik et ses frères. (N.D.T.).

4. Karl Knutson fut, avec Engelbrekt, l'un des meneurs de l'opposition contre les rois danois et fut même, à plusieurs reprises, roi de Suède. (N.D.T.).

GÖRAN. Oui, car maintenant, messire Svante va raconter ça partout ; mais j'ai des espions et toute menace des roitelets sera condamnée par la Cour. S'ils conspirent, ils sont perdus.

LA MÈRE. Göran, sois généreux...

GÖRAN. Que les nobles commencent, et je prends la suite !

MAX *entre*. Vous m'avez fait appeler, Monsieur le Secrétaire ?

GÖRAN. Assieds-toi ! (*A sa mère.*) Mère, laisse-nous, s'il te plaît. (*S'adressant à Max, d'un ton aimable, mais ferme.*) Ecoute, Max ! J'ai entendu ta dernière conversation avec Mademoiselle Karin...

MAX. Je m'en doute un peu !

GÖRAN. Pas si fort, mon garçon ! Je ne nie pas un instant la sincérité de tes sentiments.

MAX. Que vous regardent mes sentiments ?

GÖRAN. Eh bien ! je ne veux pas que tes sentiments troublent une vie qui nous est précieuse à tous et au royaume. Mademoiselle Karin peut devenir reine, si tu la laisses tranquille avec tes sentiments et tu n'as pas à te soucier de sa réhabilitation, car le roi s'en chargera lui-même.

MAX. Il ne le fera pas.

GÖRAN. Ecoute, jeune homme, ce que je vais te dire vaut parole de roi ; je t'interdis, sous peine de ce que tu peux imaginer, d'approcher Mademoiselle Karin, car si le roi met en doute un instant sa tendresse exclusive, il y trouvera le malheur et elle y trouvera sa perte. Tu dis que tu l'aimes. Bon, prouve donc que tu veux son bonheur !

MAX. Non ! Pas comme vous l'entendez !

GÖRAN. Bon ! Tu seras donc éloigné ! Prends ceci ; c'est l'ordre de te rendre à la forteresse d'Elfsborg.

MAX. Je refuse de l'accepter !

GÖRAN. Ne crie pas ; c'est facile de te fermer la bouche !

MAX. La lettre d'Urie ! Hein ?

GÖRAN, *à mi-voix*. Peut-être, mais c'est toi qui essaies d'attirer Bethsabée, qui ne t'a jamais appartenu, et de lui faire quitter le père de ses enfants. Suis mon conseil et prends cette lettre !

MAX. Non !

GÖRAN. Alors, cherche un prêtre, car tes heures sont comptées !

MAX. Et qui les compte ?

GÖRAN. Moi ! Adieu, pour toujours !

MAX. Et de quel droit me jugez-vous ?

GÖRAN. Du droit qui condamne le séducteur de la fiancée d'un autre ! Voilà ! Point à la ligne ! C'est tout !

(*Erik XIV entre. Max, effrayé, se glisse par la porte sans être vu d'Erik. Göran tire une sonnette qu'on entend tinter.*)

Excusez-moi, Sire !

ERIK, *affable*. Pas de mal ! Nous sommes seuls ?

GÖRAN. Oui, presque ! Ma mère est à côté, mais elle peut entendre puisque nous n'avons pas de secrets.

ERIK, *parle à travers le rideau*. Bonjour, mère Persson, nous sommes devenus des gens stables, Göran et moi, vous n'avez rien à craindre.

LA MÈRE. Je le sais, Sire, et je ne crains rien.

ERIK. C'est parfait, c'est parfait ! Eh bien ! Göran, j'ai des nouvelles.

GÖRAN. Bonnes ?

ERIK. Cela dépend comment tu les utiliseras.

GÖRAN. Les mauvaises iront aussi bien !

ERIK. Alors, dis-moi donc à quoi ceci peut servir. Jean, comme tu le sais, est déjà marié à Catherine...

GÖRAN. Cela veut dire la Pologne avec nous contre la Russie.

ERIK. Est-ce que cela ne peut pas vouloir dire aussi que le duc est au-dessus du roi ?

GÖRAN. Nous verrons ça plus tard !

ERIK. Ensuite, Jean a fait emprisonner mes messagers et s'est retranché dans Abo en prêchant la révolte aux Finnois !

GÖRAN. Cela veut dire que le duc s'est insurgé contre son roi et qu'il a perdu le droit à la liberté et à la vie.

ERIK. Disons à la liberté...

GÖRAN. Et à la vie ! Cela dépend des Etats Généraux qui le jugeront !

ERIK, *ému*. Pas la vie ! Je ne veux plus de sang, maintenant que j'ai mes enfants autour de moi.

GÖRAN. Il faudra donc, pendant que les Etats sont réunis faire le procès de haute trahison !

ERIK. Oui, mais pas la vie ! Je ne pourrai plus dormir la nuit !

GÖRAN. Ton père, le maître constructeur du royaume, a toujours respecté la règle du juge qui consiste à ne tenir compte ni des parentés, ni des amitiés, ni des dettes de reconnaissance. Le royaume d'abord, la populace ensuite.

ERIK. Tu es trop fort pour moi, Göran !

GÖRAN. Pas du tout. Mais tant que je le pourrai, je défendrai ton royaume contre tes ennemis !

ERIK. J'ai des ennemis ?

GÖRAN. Oui ! Le plus dangereux était ici tout à l'heure !

ERIK. Le Sture ?

GÖRAN. C'est cela ! Et nous avons surestimé leur valeur, je le crains. Le comte Svante, qui s'est donné la peine de venir m'injurier ici, s'est laissé aller à menacer le gouvernement et les nouvelles règles.

ERIK. Il t'a injurié ? Pourquoi ne me laisses-tu pas t'anoblir, que tu sois leur égal ?

GÖRAN. Non, je n'en ai pas envie ! Je ne veux pas me mettre à disputer leurs prérogatives aux seigneurs pour devenir un tyranneau moi-même. Tant que je représente les petites gens, mon rôle se justifie ; mes mérites seuls m'anobliront ou me dégraderont !

ERIK. Quel ennui que tu aies toujours raison, Göran !

GÖRAN. Oh, là là ! Paroles en l'air !

ERIK. Mais as-tu réfléchi à une chose ? Jean est parent des seigneurs ; l'argile et la paille se tiennent.

GÖRAN. C'est évidemment la première chose à laquelle j'ai pensé ; ils iront donc dans le même filet !

ERIK. Imagine-toi que je ne peux pas arriver à me sentir le parent de Jean ou de la haute noblesse ; cela doit venir de mes origines allemandes. Et ce sont elles, sans doute, qui entravent mes projets de mariage !

GÖRAN. Tu es marié, Erik.

ERIK Je le suis et je ne le suis pas. Sais-tu que parfois j'ai l'impression que tout est bien comme ça.

GÖRAN. Voyez-vous ça ! Nous arriverons peut-être bientôt au mariage ?

ERIK. Que diraient les seigneurs ?

GÖRAN. Mais dis donc, ce que ça leur cuirait ! Rends-toi compte !

ERIK, *se frotte les mains*. Oui, ça leur cuirait ! Haha ! Mais ne te mêle pas de cette histoire... Dis-moi quand même comment va ton mariage ?

GÖRAN. C'est une chose dont tu n'as pas à te mêler, *toi*.

ERIK. Haha ! Je ne sais pas pourquoi, je t'aime mieux

depuis que tu as été pris par l'Amour et j'ai plus confiance en toi. Aurai-je l'occasion de voir l'image idéale ?

GÖRAN. Je prierai mon ami vénéré de ne pas railler ce qui est sacré pour tout homme d'honneur...

ERIK. Tu es une crapule, Göran !

GÖRAN. Autrefois, oui ; mais c'est fini ; pourtant, je sens que si *elle* me trahissait, alors... alors le vieux Göran renaîtrait.

ERIK. Le vieux Göran, le diable du Pigeon Bleu. « Au son de l'or, quand les jeux sont faits »... (5).

GÖRAN, *un geste vers le rideau.* Silence, ne réveille pas les mauvais souvenirs... En ce temps-là, j'étais méchant... méchant parce que personne ne m'aimait...

ERIK. Tu es une loque de sensiblerie, Göran ! Ne va pas t'imaginer qu'elle t'aime !

GÖRAN. Que dis-tu ? Que veux-tu dire ? Qui l'a dit ? Qui ? Qui ?

ERIK. Allons ! Je n'en sais rien, je l'ai dit parce que d'habitude c'est comme ça que ça se passe...

GÖRAN. Erik, ne touche pas à cette corde-là, sinon le diable descend dans mon âme où je viens de dresser un autel au dieu inconnu...

ERIK. Oh ! Oh !

GÖRAN. Oui, c'est une chose étrange, mais l'amour, hum... s'accompagne souvent des souvenirs de la foi enfantine...

ERIK. Hm !

GÖRAN. C'est ça, rigole ! (*On frappe à la porte. A Erik.*) Dois-je ouvrir ?

ERIK. Très volontiers ! Il n'y a qu'un homme que je ne veuille pas rencontrer ! (*Göran a un air interrogateur.*) Le père de Karin ! Mans le soldat !

GÖRAN, *recule.* Mans, le soldat !

MANS, *entre d'un pas décidé sans reconnaître tout d'abord Erik, et remet un écrit à Göran.* Si Monsieur le Secrétaire veut bien examiner ceci. (*Il reconnaît Erik ; d'abord timide, il enlève lentement son casque.*) Le roi ! J'aurais fléchi le genou, mais je ne peux pas, même au risque de ma vie. (*Un silence.*) Prenez ma tête, vous qui m'avez volé mon honneur !

ERIK. Ton honneur, Mans, on peut te le rendre.

MANS. En la mariant à quelqu'un ? C'est justement ce que je viens demander.

ERIK. Tu ne vas pas marier ma fiancée à quelqu'un d'autre !

MANS. Je ne sache pas que Karin soit fiancée ; vous l'avez séduite, mais il y a un homme honnête qui veut réparer ce que vous avez détruit.

ERIK, *à Göran.* Entendre cela d'un vulgaire soldat !

MANS. Je me demande lequel est le plus vulgaire...

ERIK, *à Göran.* Attache-moi, sinon je le tue !

MANS. Je suis le grand-père de vos enfants, que cela vous plaise ou non ; qu'est-ce que je suis vis-à-vis de vous ?

ERIK. Tu es le père de ma Karin et je te pardonne. Que demandes-tu ?

MANS. Ce que vous ne pourrez jamais me rendre !

GÖRAN. Donne-moi ton papier et va-t'en.

MANS. Avec ou sans papier, mais au moins que cela arrive !

ERIK. Et qu'il arrive quoi ? Tu as l'intention de me prendre Karin et mes enfants ?

MANS. Si nous ne sommes pas d'accord sur ce point, les Etats jugeront !

ERIK. Il sort de l'enfer, celui-là.

MANS. Non, je viens de chez le connétable, Monsieur Svante Sture.

ERIK. Toujours les Sture ! Mans, tu l'emportes pour le moment, car tu as raison. Si tu veux prendre patience, ton droit sera respecté.

MANS. Je ne veux que ma fille et mes petits-enfants, puisque vous ne les reconnaissez pas !

ERIK, *à Göran.* Que dit la loi ?

GÖRAN. La loi dit que les enfants illégitimes sont confiés à la mère.

MANS. Oui, cette loi-là ; mais il y en a une autre, gravée dans les cœurs des enfants abandonnés, et elle refuse au père sans honneur la tendresse qu'il croit avoir le droit d'exiger.

GÖRAN, *à mi-voix.* Il faut l'acheter.

ERIK. Mans, si je te nommais sous-lieutenant...

MANS. Grand merci, ce n'est pas pour moi. Les riches croient que tout s'achète et pourtant...

ERIK. Ils sont plus pauvres que les plus humbles.

MANS. C'est à peu près ça ! Mais je ne suis pas venu mendier, aussi je partirai d'ici aussi pauvre que je suis venu ! (*Un silence.*) Un peu plus pauvre, même... (*Il s'en va.*)

ERIK. Et il faut que je reste immobile à écouter des choses comme ça !

GÖRAN. C'est ce qu'on risque toujours quand on commet des irrégularités.

ERIK. Que dois-je donc faire ?

GÖRAN. Un mariage.

ERIK. Tu n'as pas honte ?

GÖRAN. Pas d'autre solution ! Comment veux-tu traduire Jean devant les Etats si tu es toi-même l'accusé dans un procès de détournement ?

ERIK. Diantre ! Tu as raison, comme toujours. Laisse-moi rentrer et réfléchir à tout ça ! C'est le Sture, le Sture, et toujours le Sture ! (*Il regarde autour de lui.*) Tu vis dans une porcherie, Göran, il faut déménager et mieux t'installer. (*Il fait un signe du pouce derrière son dos.*) Et qu'est-ce qui se passe par là ? Haha !

GÖRAN. Sérieux, Erik, sois sérieux ! Les temps qui viennent seront durs, très durs.

ERIK. Oui, mais je suis trop fatigué pour les affronter.

GÖRAN. Je vais tout arranger si tu me laisses agir et si si tu ne t'en mêles pas.

ERIK. Débrouille-toi, mais ne me laisse pas sentir les rênes, sans ça je me débarrasse de toi ! Adieu ! Et installe-toi avec un peu plus de luxe ! (*Un geste vers le rideau.*) Au revoir, mère Persson ! (*A Göran :*) Eh bien, tu lui diras de ma part ! (*Il sort.*)

GÖRAN *tire la sonnette. Peder Welamson entre. C'est un grand soldat borgne.* — Tu connais Max, le sous-lieutenant des gardes ?

PEDER. Très bien, Monsieur le Procureur.

GÖRAN. Prends six hommes avec toi et attends-le ce soir dans le couloir vert quand il passera avec la garde de nuit. Bâillonnez-le, qu'il ne crie pas, et mettez-le dans un sac sans effusion de sang. Jetez-le dans le fleuve et assurez-vous qu'il se noie.

PEDER. Parfait, Monsieur le Procureur.

GÖRAN. Tu n'as pas de secrets ?

PEDER. Aucun.

GÖRAN. Voilà la réponse d'un bon serviteur ; et je suis un bon serviteur de mon roi ! Va ! (*Peder sort. Göran s'adressant au rideau :*) As-tu quelque chose de froid à manger, je m'en contenterai.

LA MÈRE. Alors, tu as de l'argent ?

GÖRAN. Non, nous avions autre chose à discuter.

LA MÈRE. Je n'ai pas écouté, mais j'ai entendu en partie...

MARIA. Viens manger, mon oncle.

GÖRAN. Oui, mon petit, je viens.

---

5. Allusion à cette autre pièce de Strindberg, *Gustave Vasa*, où l'on voit Erik et Göran chanter une chanson : « Au son de l'or, quand les jeux sont faits... » dans un cabaret nommé « le Pigeon Bleu », dont la servante Agda est aimée du jeune Jacob Israël. (N.D.T.).

acte 3

Au fond, un panorama du lac Maelar. C'est le soir, Au loin, on aperçoit le château de Gripsholm. Au milieu de la scène, un pont ; à droite, la cabane du gardien du pont au pied d'un coteau couvert de chênes et de noisetiers. Sur le rivage, une cabane de pêcheur, un bateau, des filets.

Göran Persson, Nils Gyllenstjerna.

GÖRAN. Monsieur Gyllenstjerna, vous êtes l'ami du roi, malgré la regrettable histoire de cet après-midi ?

NILS GYLLENSTJERNA. Je m'appelle Gyllenstjerna, et je suis un ami des Vasa, mais je refuse d'être un bourreau !

GÖRAN. Il ne s'agit pas de cela... Que pensez-vous de la manière dont le duc Jean s'est comporté, et du jugement qui a été rendu ?

NILS. Le duc Jean a soulevé la Finlande et la Pologne contre sa patrie ; c'est en toute justice qu'il a été condamné à mort par les Etats Généraux. Que le roi l'ait gracié, cela témoigne de son bon cœur.

GÖRAN. Bien ! Mais la reine mère et les seigneurs ont décidé de rendre hommage au criminel quand il va passer tout à l'heure ; que dire de cette initiative ?

NILS. Qu'ils se rendent ses complices et qu'ils encourent de ce fait la même condamnation.

GÖRAN. La personne de la reine mère est sacrée, mais celle de Sture et des autres seigneurs ne le sont point. Dès qu'ils feront mine de rendre hommage au scélérat, je les ferai donc emprisonner ici même, à la tête de ce pont où ils ont décidé de faire halte. Les hommes d'armes sont cachés dans la cabane du pêcheur ; mais en votre qualité de seigneur et de parent des Sture, il serait essentiel que vous donniez votre appui personnel à l'entreprise.

NILS. Je ferai mon devoir, mais je n'appuierai pas l'illégalité...

GÖRAN. Nous agirons selon la loi ; et les Etats Généraux condamneront les Sture comme ils ont condamné le duc Jean.

NILS. Alors, je suis d'accord ; mais d'abord, je voudrais savoir si les seigneurs oseront prendre le parti du traître contre le maître du royaume. Mes hommes sont tout près d'ici ; au premier coup de feu je serai sur place. Au revoir. (*Il sort.*)

GÖRAN. Attendez... Encore un mot, monsieur Gyllenstjerna ! (*Il le suit.*)

LE GARDIEN DU PONT, *sort de sa cabane suivi de Peder Welamson.* Pour ce qui est de la chose en question, je serais plutôt partisan d'une scie.

PEDER. Une scie !

LE GARDIEN. Oui ! On scie les poutres et on poste un garde à la tête du pont. Les seigneurs s'avancent à la rencontre du duc, et le garde leur dit : « Ne passez pas sur le pont. » Il suffit qu'il le dise une fois, et pas trop fort. Naturellement, les seigneurs ne font pas attention à ce qu'il dit, le pont s'écroule, et le tour est joué.

PEDER. Oui, ça pourrait se faire, mais ça serait un peu long et puis il y a des gens qui savent nager. Tiens, par exemple, l'autre jour, j'ai noyé un lieutenant Max dans le bras nord du fleuve. On l'a fourré dans un sac comme un petit chat et on lui a accroché huit chaînes de fer aux pieds ; mais va te faire fiche, il a nagé comme une loutre. Il a fallu l'achever à coups de gourdin comme quand on pêche sur la glace à l'Epiphanie.

LE GARDIEN. Tiens ! C'est toi qui as expédié le lieutenant Max...

PEDER. Ben, oui !

LE GARDIEN. Pas mal ! Ceux qui sont partis ne reviennent plus vous embêter, et après, finis les ennuis. Mais tous leurs procès et tous leurs jugements, ça ne vaut rien, il y a toujours quelque chose qui cloche dans les preuves. Et puis ils sont obligés d'écrire des tas de choses, ils finissent par se tromper, et le pire des bandits arrive à passer pour innocent. Le procureur est un type expéditif mais il n'arrête pas d'écrire et d'écrire...

PEDER. Non, non, pas toujours ; mais avec le duc il faut y mettre les formes...

LE GARDIEN. La duchesse, la Polonaise, elle est avec lui ?

PEDER. Non, il paraît qu'elle viendra plus tard...

LE GARDIEN. Oui, oui, le château de Gripsholm est grand et les murs sont épais. On n'entendra pas ce qui se passe à l'intérieur.

GÖRAN, *entre.* Peder Welamson !

PEDER. Monsieur le Procureur !

GÖRAN. Monte la garde près du pont et ne laisse venir personne de ce côté ; le duc et sa suite arriveront de l'autre.

PEDER. A vos ordres !

GÖRAN. Gardien ! Ouvre bien les yeux et regarde ce qui va se passer, pour pouvoir en témoigner par la suite.

LE GARDIEN. Témoigner ? Les « autres » disent toujours que les témoins de leur adversaire mentent, alors ça ne vaut guère la peine...

GÖRAN. Ça, c'est mon affaire... occupe-toi des tiennes... Chut !... Voici l'avant-garde. A vos postes !

(*Svante Sture, Nils Sture, Erik Sture et d'autres seigneurs et leurs suites. Ils portent tous des fleurs et des guirlandes. Nils Sture porte une grande couronne avec un J et un C en or, surmontée de couronnes ducales.*)

SVANTE STURE, *à Nils Sture.* Accrochez-moi la couronne au-dessus du pont ; quand notre prince et parent marchera vers sa prison, son chemin passera sous un arc de triomphe... (*Il regarde la couronne.*) J, c'est Jean et C, Catherine, mais J pourrait vouloir dire Jagellony ; c'est fort courtois !

NILS STURE. Et C, cela peut être le duc Charles !

ERIK STURE. Prends garde à ce que tu dis !

SVANTE STURE. Taisez-vous, mes enfants ! Que la gravité de l'heure vous incite à la paix, en ce moment où les luttes fratricides font rage dans

les châteaux des princes, où la tragédie des Folkungar semble revivre. C'est le château de Nyköping, là-bas ?

NILS STURE. Non, c'est Hatuna !

ERIK STURE, *naïvement*. Mais c'est Gripsholm !

NILS STURE. Il n'a rien compris. Et il ne sait pas que le duc Jean est de la dynastie des Folkungar.

SVANTE STURE. Assez, la jeunesse !

(*Nils Sture approche du pont avec la couronne.*)

PEDER WELAMSON, *la hallebarde en avant*. Arrière !

NILS STURE. Tu n'as pas honte, N'a-qu'un-œil !

PEDER. Prends garde à toi, gamin ! Si ton père t'avait bien élevé, tu ne te moquerais pas du malheur d'un homme.

NILS STURE. Ce n'est pas un malheur que tu aies perdu ton œil. Mais pourquoi pas les deux ?

PEDER. Pour ta malchance, jeune homme frivole !

SVANTE STURE. Que se permet donc ce soldat ?

PEDER. Le soldat du roi se permet d'obéir à ses ordres. Le premier qui approche, je l'étends raide mort.

SVANTE STURE. Quelqu'un t'a soufflé ton rôle... Ainsi, la plèbe représente le roi ! Les valets passent avant les seigneurs, les scribouillards avant les guerriers ! Le bâtard précède le noble ! Oh ! pauvre pays !

LEJONHUVUD, *à Svante Sture*. Savez-vous que ce soldat est le neveu de Göran Persson ?

SVANTE STURE. Non, je ne le savais pas, mais il en a bien l'air.

STENDOCK. Eh ! cette canaille de Persson a tout de même une qualité.

LEJONHUVU. Ah ! non ! Laquelle ?

STENDOCK. Il a une sœur ; je n'aurais pas cru cela de lui.

LEJONHUVU. Si c'est cela, il en a encore une autre : il ne pratique pas le népotisme !

SVANTE STURE. Si vous continuez, vous allez finir par dire du bien d'une canaille !

STENBOCK. A vos postes ! Voici le duc !

(*Par le pont de gauche passent, trois par trois, 1° trois hommes d'armes en armure ; 2° le duc Jean enchaîné, entre deux soldats ; 3° des soldats à cheval. Puis des fantassins.*)

SVANTE STURE, *lui et les seigneurs jettent des fleurs et des bouquets : Nils a accroché sa couronne sur le poteau indicateur*. Vive le duc de Finlande !

TOUS. Vive le duc de Finlande !

(*Le duc Jean lève ses mains pour les remercier. Le cortège disparaît à droite, les seigneurs restent. On entend un sifflet puis un coup de feu. Göran Persson, Nils Gyllenstjerna entrent de droite au fond, des soldats sortent de la cabane de pêcheurs.*)

NILS GYLLENSTJERNA, *s'adressant à Svante Sture et aux seigneurs*. Au nom du roi, je déclare que vous êtes en état d'arrestation.

SVANTE STURE. Vous avez un motif ?

NILS GYLLENSTJERNA. Certes ! Le duc Jean vient d'être déposé par les Etats Généraux mais les seigneurs le saluent encore comme duc et de ce fait ils s'opposent au jugement rendu et se rangent aux côté du traître. Soldats, faites votre devoir !

(*Les soldats enchaînent les seigneurs.*)

SVANTE STURE. Est-ce un gentillomme suédois qui parle ce langage ?

NILS GYLLENSTJERNA. Oui, et il est parent de Christine Gyllenstjerna et d'un Sture, et il n'a jamais trahi son roi ! Comment, un sujet rebelle est enchaîné et vous l'attendez, des fleurs dans les mains, comme un jeune marié !

SVANTE STURE. Le duc n'est pas un sujet...

NILS GYLLENSTJERNA. Pardon, votre mémoire est infidèle messire Svante. Vous avez participé en personne à la rédaction des articles d'Arboga, d'après lesquels les ducs sont sujets du roi !

SVANTE STURE. C'est vrai ! Ah ! si l'on savait toujours ce qu'on fait !

NILS GYLLENSTJERNA. Allons, mes seigneurs ! La justice vous attend, et la loi, devant laquelle ils nous faut tous plier, roturiers et nobles !

SVANTE STURE. Soit. Les Sture traversent les mauvais jours comme les bons et le temps portera conseil !

NILS GYLLENSTJERNA. Mais si la nuit vient, vous disparaissez ! Adieu, mes seigneurs !

(*On emmène les seigneurs par la droite.*)

GÖRAN PERSSON. Merci, monsieur Gyllenstjerna. Voyez-vous, les grands mots solennels qu'il faut dire en ces occasions, je ne les ai pas bien en bouche, mais vous avez bien dit, et je vous en remercie. Maintenant, je pars pour Upsala, et je vais agir.

NILS GYLLENSTJERNA. Adieu donc, Monsieur le Procureur ! Et ne soyez pas un juge trop sévère ! (*Il sort.*)

GÖRAN PERSSON. Je ne jugerai point du tout ; je laisse cette besogne aux Etats Généraux. (*A Peder Welamson :*) Peder Welamson ! Ramasse toutes ces fleurs !

PEDER WELAMSON. Bien !

GÖRAN PERSSON. Nous allons noter, point par point, ton témoignage et celui du gardien du pont !

PEDER WELAMSON. Point par point ! Mais ça serait mieux si ce n'était pas écrit !

GÖRAN PERSSON. Oublie que tu es le fils de ma sœur, j'oublierai que je suis ton oncle.

PEDER WELAMSON. Même pour l'avancement ?

GÖRAN PERSSON. Surtout pour ça ! Vois-tu, les nobles exigent des petits plus qu'ils n'exigent d'eux-mêmes ; essayons donc de justifier cette haute idée qu'ils se font de nous. D'ailleurs, reste dans la vallée, il y a moins de vent que sur les sommets. Et quant à moi, je m'arrangerai pour qu'on dise du bien de cette fripouille.

●

Une salle du château d'Upsala. Les fenêtres du fond, qui donnent dans la cour, laissent voir les fenêtres éclairées et ouvertes de la grande salle du château. On distingue de vagues silhouettes qui bougent. Ceci seulement lorsqu'on écarte les rideaux.

ERIK, *il porte la cape d'hermine ; la couronne se trouve sur une table. Il ouvre une des fenêtres du fond. Göran Persson, près d'une autre, écoute.* Il fait chaud pour un soir de Pentecôte...

GÖRAN. Et il va faire encore plus chaud ! Les seigneurs ne sont pas très nombreux, mais en revanche, cela fourmille de prêtres.

ERIK. Et ils ne m'aiment pas ! Tu es allé dans la salle du trône ?

GÖRAN. J'y suis resté un instant.

ERIK. Comment était-ce ? Il y avait de la résistance ? Généralement, je sens tout de suite si je suis devant des amis ou des ennemis.

GÖRAN. Je me sens devant des ennemis toutes les fois que deux ou trois hommes sont rassemblés et c'est pour cela que je suis toujours prêt à frapper ! Et je préfère frapper le premier...

ERIK *fait signe vers le dehors*. Comment !... Regarde ! Je — crois — que c'est Jean — avec sa barbe rousse — là !

GÖRAN. Mais non ! C'est Magnus d'Abo ; allons !

ERIK *s'essuie le front.* Bon... mais j'ai vu Jean ! Je l'ai vu ! Donne-moi le discours ! Il a été mis au net ?

GÖRAN *lui tend un papier.* Si bien écrit qu'un enfant pourrait le lire !

ERIK *lit.* C'est bien ! Mais tu as rassemblé toutes les preuves ?

GÖRAN. Toutes ! Depuis le discours rebelle de Nils Sture jusqu'à l'hommage rendu par messire Svante au traître. Et il faudrait de fameux bandits pour laisser courir ces criminels !

ERIK. Et les témoins ?

GÖRAN. Ils sont en bas. D'ailleurs, les témoignages écrits sont parfaitement valables.

ERIK. On va bientôt pouvoir commencer, tu crois ?

GÖRAN *regarde par la fenêtre.* Les représentants des Ordres ne sont pas à leurs places, mais à part ça, la réunion paraît assez étoffée !...

ERIK *descend vers la rampe ; il pose le discours sur une chaise, puis il se met la couronne.* Quelle chaleur. Et cette couronne me fait transpirer !

KARIN MANSDOTTER *entre.* Pardonne-moi, mon bien-aimé, mais les enfants veulent t'adresser une requête... bien innocente d'ailleurs.

ERIK, *doux.* Raconte-moi ça !...

KARIN. Ils disent qu'ils aimeraient tellement voir le roi !

ERIK. Mais nous nous voyons tous les jours... Ah ! je comprends, ils veulent voir le roi couronné, le roi de théâtre. Eh bien, laisse-les entrer.

KARIN *leur fait signe par la porte ouverte.* Entrez, mes petits !

(*Gustaf et Sigrid entrent, la main dans la main, tenant des poupées et tombent à genoux devant Erik.*)

ERIK. Allons, mes mignons, ne restez pas par terre ! (*Il se penche et les prend sur ses bras.*) Regardez comme c'est beau ! (*Gustaf et Sigrid touchent la couronne de leurs doigts. Erik les embrasse et les repose par terre.*) Vous n'avez jamais été si haut, pas vrai ?

GUSTAF *touche à la cape d'hermine.* Regarde, Sigrid, il y a des petites souris sur le manteau !

SIGRID. Ah ! Non ! Pas de souris ! (*Elle va vers la chaise et sans qu'on la remarque, elle prend le discours et en enveloppe sa poupée.*)

ERIK. Alors, Gustaf, tu veux être roi, plus tard ?

GUSTA. Oui, si maman est la reine !

ERIK. Elle est déjà bien plus que la reine, mon enfant !

GUSTAF. Alors je suis plus qu'un prince ?

ERIK. Bien sûr, puisque tu es un ange, petit fripon...

(*Un courtisan entre, dit quelque chose à Göran qui s'approche du roi.*)

GÖRAN. Tout est prêt ! Dépêchez-vous !

ERIK, *à Karin et aux enfants.* Que Dieu vous bénisse et vous protège tous ! Tous !

(*Il sort. Gustaf et Sigrid lui lancent des baisers.*)

KARIN. *à Göran.* Que va-t-il se passer ?

GÖRAN. Le roi va requérir contre les seigneurs devant les Etats Généraux.

KARIN. Les seigneurs qui sont en prison ?

GÖRAN. Ceux-là mêmes.

KARIN. Mais faut-il emprisonner avant d'avoir jugé ?

GÖRAN. Oui, si l'on prend les criminels sur le fait, on les met aux arrêts ; c'est le cas.

KARIN. Vous tramez tellement de choses que je ne comprends pas...

GÖRAN. Ah ! la jurisprudence est une chose difficile. et il faut être très méticuleux et très consciencieux lorsqu'il s'agit du destin de son prochain. (*Il va vers la fenêtre.*) Ecoutez, le roi parle ! On le voit d'ici !

KARIN. Tirez les rideaux, Göran, je ne veux pas le voir !

GÖRAN. *tire les rideaux.* Comme vous voudrez, Mademoiselle.

SIGRID. Maman ! C'est celui-là, Göran Persson ?

KARIN. Tais-toi, ma petite Sigrid.

SIGRID. C'est lui qui est si méchant ?

GÖRAN. Pas avec les enfants sages ; seulement avec ceux qui sont méchants.

KARIN Je vous aime mieux quand vous frappez que quand vous caressez, Göran.

GÖRAN. Tiens, vraiment ?

KARIN. Et je ne voudrais pas vous devoir quelque chose.

GÖRAN. Et pourtant...

(*Un courtisan entre et parle à voix basse à Göran qui sort vivement, très ému ; il s'adresse ensuite à Karin.*)

LE COURTISAN. Sa Majesté la reine mère demande audience !

KARIN, *timidement.* Audience ? A moi ?

LA REINE MÈRE *entre vivement de la gauche et se jette à genoux.* Grâce ! Grâce ! pour mon frère et mes parents !

KARIN *tombe à genoux.* Levez-vous, au nom du ciel et de notre Sauveur ! Comment pouvez-vous croire que je puis gracier, moi qui vis par grâce ! Levez-vous, ma reine, vous la noble veuve de notre grand roi Gustaf ; je suis trop petite et trop indigne pour que vous me rendiez seulement visite !

LA REINE MÈRE. C'est vous, Mademoiselle Karin, qui tenez le sort du royaume dans votre petite main... Levez-vous et levez cette main, pour sauver mes parents, car le roi est hors de lui, il est fou de colère !

KARIN. Fou de colère ? Mais pourquoi ? Je ne sais rien et je ne peux rien ! Que je dise un mot et il me frappera comme tantôt, lorsqu'il voulait me tuer.

LA REINE MÈRE. N'est-il donc pas vrai que vous soyez la reine ?

KARIN. Moi ! Mon Dieu, je suis la dernière des dames de la cour si tant est que j'en fasse partie !

LA REINE MÈRE. Et il vous maltraite ! Pourquoi ne partez-vous pas ?

KARIN. Où irai-je ? Mon père ne veut plus me voir, mes frères et mes sœurs me tournent le dos. Le seul ami qui me restait, mon cousin Max, a disparu je ne sais où.

LA REINE MÈRE. Vous ne savez pas qu'il a fait tuer le lieutenant Max ?

KARIN. Comment !

LA REINE MÈRE. Max est mort. On l'a fait abattre.

KARIN. On assassine donc, ici ? J'y ai pensé, mais je ne voulais pas le croire. Malheur à moi ! C'est moi qui implore votre protection si vous avez pitié d'une pauvre pécheresse...

LA REINE MÈRE, *pensive.* C'est donc cela... Eh bien, suivez-moi à Hörningsholm. C'est un château bien armé, et les seigneurs s'y rassemblent pour se défendre contre ce fou qui tient le sceptre.

KARIN. Et mes enfants !

LA REINE MÈRE. Emmenez-les !

KARIN. J'ai vu tant de méchanceté que j'ai peine à croire à votre générosité !...

LA REINE MÈRE. Ne parlez pas de générosité ; vous pouvez penser ce que vous voulez des raisons de ma proposition, mais ne restez pas dans cette caverne de brigands. Dépêchez-vous ! Faites faire vos bagages, le roi sera peut-être ici dans une demi-heure et sa colère risque de tomber sur vous et vos enfants !

KARIN. Il a assassiné mon seul ami, le cœur le plus noble et qui était prêt à me rendre mon honneur. Je lui pardonne... il est si malheureux... mais je ne pourrai plus le voir. (*Elle sonne. Une servante entre.*) Emballez tout de suite les vêtements des enfants et apportez-les ici. N'oubliez pas leurs jouets, sans cela ils se mettront à pleurer en route et ils voudront revenir.

(*La servante sort avec Gustaf et Sigrid.*)

LA REINE MÈRE. Vos enfants sont superbes ! Leur père les aime beaucoup ?

KARIN. Il les adore, mais il serait capable de les tuer — il ne parle plus que de tuer...

LA REINE MÈRE, *rusée*. Ils lui manqueront donc ?

KARIN. Oui, pendant une heure, et l'instant d'après il n'y songera plus. Pauvre Erik !

(*La servante entre avec des vêtements d'enfants et des jouets qu'elle pose sur les chaises et les tables.*)

LA REINE MÈRE. Göran Persson a sans doute une mauvaise influence sur Erik ?

KARIN. Plutôt le contraire ! Göran est intelligent, malin, et il essaie de respecter la justice aussi longtemps qu'il peut... mais je le crains tout de même !

LA REINE MÈRE. Savez-vous ce qu'ils sont en train de faire dans la salle du trône ?

KARIN. Il paraît qu'il s'agit des seigneurs, mais je n'ai pas compris.

LA REINE MÈRE. Le roi a juré qu'ils mourraient...

KARIN. Les Sture aussi ! Les Sture, si nobles et que le peuple aime tant ?

LA REINE MÈRE. Ceux-là mêmes qui sont en ce moment dans les caves du château. Et il s'y trouve aussi mon propre frère, Abraham Stenbock...

KARIN. Alors, je ne veux plus rester de ce côté et ce sang ne retombera pas sur la tête de mes enfants. (*Bruits et cris venus de la cour.*)

LA REINE MÈRE, *près d'une fenêtre*. Laissez tout cela, fuyons, vite ! Le roi arrive, il est si furieux qu'il a l'écume aux lèvres !

KARIN. Suivez-moi, je connais le chemin qui traverse le jardin et mène au fleuve où il y a une barque. (*Elle prend quelques vêtements d'enfants.*) Aidez-moi à porter ça... Et maintenant, Dieu nous protège !

(*Elle sort avec la reine mère. On entend des bruits qui viennent de la cour : armes, clairons, pas de chevaux. Erik entre. Il enlève vivement la couronne et la pose sur une table ; il cherche quelque chose, furieux.*)

GÖRAN, *entre*. Le roi est là ? Que s'est-il passé ? Au nom de Jésus, que s'est-il passé ?

ERIK, *arrache son manteau, le tord et le jette par terre et le piétine*. Ce qui s'est passé ? Rien ne s'est passé ; tout était combiné, combiné par le diable lui-même !

GÖRAN. Expliquez-vous posément... je vais tout réparer !

ERIK. Bon ! Tu sais que je ne suis pas un orateur, c'est pour cela que j'avais fait écrire mon discours. Je croyais avoir le papier dans ma poche et j'ouvre le feu contre les traîtres, en improvisant. Puis je cherche le papier, mais au même instant je vois la barbe rousse qui ricane, comme seul Jean en est capable, et je ne trouve pas le papier ! Alors je deviens furieux, je me lance, je confonds les noms et les chiffres, c'est comme si quelqu'un m'avait chamboulé la tête et démoli la mécanique de la langue. Ce quelqu'un que je n'hésite pas à dénommer le Diable, me fait confondre Svante Sture avec Peder Welamson et vice versa ; je dis que les seigneurs ont orné le pont de guirlandes au lieu de couronnes et tous mes vieux soupçons contre les Sture, que j'ai ravalés, je les ressors et je les déverse avec toute une série d'accusations que je ne peux pas prouver. D'abord on rit, puis on me démontre que je possède des informations erronées sur des questions de détail et quand les témoins de la défense viennent certifier que Jean a été accueilli avec des bouquets et des couronnes et non des guirlandes, on considère mes renseignements sans valeur ! Rends-toi compte ! Si j'avais fait condamner les seigneurs comme d'habitude, ils étaient coincés puisqu'on les a pris en flagrant délit, mais je voulais être généreux, puisque j'avais la supériorité du droit ! Généreux ! Au diable la générosité ! Et les Etats ont voté *pour* les scélérats, les Etats ont rendu hommage aux bandits, les Etats ont plaint les criminels et nous, voilà, nous les juges, mis en accusation par les criminels ! En vérité celui qui est soutenu par le Diable a raison !

GÖRAN. Mais les témoins ?

ERIK. On les a déclarés sans valeur ! Crois-tu qu'un gardien de pont puisse témoigner *contre* un seigneur ? A côté de ça, on leur permet de témoigner *pour* ! On a tenu compte des dires du valet des Sture, contre moi, le roi ! On citait la vieille nourrice de Stenbock comme l'Evangile ! Le fils d'Ivarsson, qui est mineur, a été admis à la barre en contradiction flagrante avec la loi et on l'a applaudi !

GÖRAN. Et le résultat ?

ERIK. Les seigneurs sont acquittés !

GÖRAN. Laisse-moi réfléchir un moment... Hm ! hm ! Si. Voilà : les Etats Généraux cessent d'être considérés comme le vrai forum et les crimes de lèse-majesté relèvent de la cour de justice du roi !

ERIK. Tu es fou !... Nous ne sommes... C'est-à-dire, tu n'es plus, vu ta qualité d'accusé, considéré comme un juge impartial.

GÖRAN. Diable ! Alors je ne vois pas d'autre recours qu'une action extra-judiciaire. Que la justice soit faite, Fiat Justitia, à n'importe quel prix !

ERIK. Mais ni contre le droit ni la loi !

GÖRAN. Non, *avec* la loi et le droit, contre les saboteurs et les avocats marrons. La loi condamne les traîtres à mort, ils mourront donc !

ERIK. Et dis-moi, pourquoi l'homme à la barbe rousse a-t-il ricané quand je n'ai pas trouvé le papier ? Naturellement, il savait où il était ; il avait donc participé au vol ! Il faut retrouver ce papier et celui dans les mains de qui nous le trouverons mourra !... (*Il regarde autour de lui.*) Qu'y a-t-il ? Suis-je dans la chambre des enfants ? On dirait... (*Il sonne.*) Göran ! Je crains le pire. (*Il sonne.*) Pourquoi ne vient-il personne ? Comme le bruit résonne dans les salles vides ! (*Un courtisan entre.*) Où est Mademoiselle... Karin ? (*Le courtisan se tait.*) Si tu ne parles pas immédiatement, je te tue ! Où est Mademoiselle Karin ?

LE COURTISAN. Mademoiselle est partie !

ERIK. Partie avec les enfants ?

LE COURTISAN. Oui, Sire !

ERIK, *s'écroule sur un banc*. Alors c'est à *toi* de me tuer !

GÖRAN. Fais-les d'abord chercher. Ils ne peuvent pas être loin !

LE COURTISAN. La reine mère a accompagné les fugitifs à Hörningsholm...

ERIK. A Hörningsholm, le repaire des Sture... toujours les Sture ! Envoie dix mille hommes prendre le château ; mettez-y le feu ; affamez la garnison.

LE COURTISAN. La reine mère était accompagnée du régiment de Sudermanie...

ERIK. De Sudermanie ! Ah ! c'est le duc Charles ! Celui-là, je n'ose pas y toucher, parce qu'il déchaînerait le diable de Gripsholm !... C'est donc la reine mère, la chienne des Sture qui m'a ravi ma Karin. Et la belle Karin l'a suivie... la putain, Göran, ce sont toutes des putains ! Mais ils m'ont aussi enlevé mes enfants, les Sture ! Cela je ne leur pardonnerai jamais ! (*Il tire sa dague et l'enfonce dans la table.*) Jamais ! Jamais ! (*Il rengaine la dague.*)

GÖRAN. A-t-on vu Nils Gyllenstjerna dans la salle du trône ?

ERIK. Oui, au début je l'ai vu au banc des témoins, mais il a disparu quand le vent a tourné. Tous disparaissent, sauf toi, Göran.

GÖRAN, *au courtisan.* Appelez-moi Peder Welamson ! Tout de suite ! (*Le courtisan sort.*) Erik, écoute si ce n'est pas logique... La loi condamne les traîtres à la peine de mort, les Sture sont des traîtres, donc les Sture sont condamnés à mort !

ERIK. Bon !

GÖRAN. Et cela...

NILS GYLLENSTJERNA, *entre.* Avec votre permission, sire.

ERIK. Voilà le lâche !

NILS. Oui, c'est facile à dire, mais que peut un sage contre une foule en démence ?

ERIK. Tiens... tu penses donc que les Sture sont coupables ?

NILS. Il faut bien que j'en croie mes yeux et mes oreilles et un crime peut très bien être commis sans que les Etats Généraux soient présents. Cependant — il court un bruit — et c'est ce que je viens vous annoncer — le duc Jean serait en liberté !

ERIK, *court dans la pièce.* L'enfer se déchaîne !

GÖRAN. Du calme !

NILS. J'ai aussi quelques mots à vous dire, Monsieur le Procureur.

GÖRAN. Parle !

NILS. Discrètement, de préférence.

GÖRAN. Ici, on ne cache rien.

NILS *met un objet dans la main de Göran.* Quelqu'un m'a demandé de vous remettre ceci en vous disant que cet objet a été remplacé par celui d'un autre ! (*Göran contemple la bague qui lui a été remise, la jette derrière son dos par la fenêtre. Puis il tire de sa poche une miniature et la piétine.*)

Une putain, elle aussi ! Haha !

ERIK, *qui l'a observée.* Haha ! C'était l'image idéale !

GÖRAN. Voici Göran qui se change en diable ! Dire que ce que la vie donne de plus beau est le plus laid ! L'enfer est un paradis et les anges sont des démons ; Satan est une colombe blanche et le Saint-Esprit...

ERIK. Arrête !

GÖRAN. Tu as de la religion, salaud ? Allez, partez, Monsieur Gyllenstjerna, car nous allons nettoyer et balayer comme pour le jugement dernier ; allez-vous-en, car nous attendons des visiteurs de marque !

(*Peder Welamson entre.*)

NILS, *sort à reculons.* Ce que vous allez faire, ce n'est certainement pas légal, mais c'est juste ! (*Il sort.*)

GÖRAN, *à Nils.* Ta gueule ! (*A Peder.*) Peder Welamson, il y a des rats dans la cave ! Va les tuer !

PEDER. Avec plaisir ! Mais...

ERIK. Tu hésites !

PEDER. Pas pour ça ! Mais je veux quelque chose en échange !

GÖRAN. Ils veulent tous quelque chose sans rien donner !

ERIK. Que veux-tu ? Tu veux être baron, comte, conseiller du royaume ? Parle ! Tu vois que ces saletés-là ne valent pas la peine et que ça ne te rendra pas meilleur que ceux qui sont dans la cave ! Je ne peux pas faire de rois, mais des reines, oui ! Je peux faire une reine d'une putain ! Si tu veux être reine, je te l'accorde !

PEDER. Je veux seulement être caporal !

ERIK. Caporal ! Quelle modestie ! En vérité, j'ai de meilleurs amis que Jean. Eh bien, caporal, sers ton roi !

PEDER. Ça serait déjà fait si on n'avait pas tant écrit ! Mais qu'à cela ne tienne ! (*Il sort.*)

ERIK, *s'assied sur une chaise.* Quelle belle soirée de Pentecôte !... Haha ! Verts feuillages et lis blancs... Je serais allé au bord du Maelar avec Karin et les enfants... Les enfants ! Ces sauvages m'ont enlevé mes enfants... et tout ce qu'ils font est beau et juste. Pourquoi certains peuvent-ils faire ce qu'ils veulent, pourquoi ? Et voilà Jean en liberté !

GÖRAN, *s'est assis à la table à écrire et dessine.* Pourquoi n'envoies-tu pas des troupes contre lui ?

ERIK. Et toi, pourquoi ne le fais-tu pas ?

GÖRAN. Je ne sais pas ! Je ne peux pas lutter contre Satan !

ERIK. Tu as perdu ton courage ?

GÖRAN. Non, mais je n'arrive pas à comprendre comment ceci a pu arriver. C'est contraire à toute logique, à tous mes calculs, à toute la justice. Y a-t-il un Dieu qui protège les bandits, qui soutient les traîtres, qui fait le noir devenir blanc ?

ERIK. On le dirait !

GÖRAN. Ecoute, quelqu'un chante un cantique, en bas ?

ERIK, *écoute.* C'est ce vieux cochon sauvage de Svante !

GÖRAN. Oui ! On peut diviser l'humanité en deux catégories : les cochons religieux et les cochons sans religion ! Mais ce sont tous des cochons !

ERIK. Tu as de la religion, Göran.

GÖRAN. Je n'en sais rien ! Tout à l'heure, il me semblait que des bulles s'échappaient du marais de l'enfance, mais elles ont crevé et ça pue !

ERIK, *a étendu la main et a pris une poupée.* Tiens, regarde ! C'est la poupée de Sigrid, elle s'appelle Mimi la molle... je connais les noms de leurs poupées, tu entends ! Sais-tu que c'est le moment que j'ai craint le plus, celui où les miens m'abandonneraient ! Mais la réalité ne correspond pas a ce qu'on imagine et je suis sans réaction, calme comme jamais je ne l'ai été... Si je pouvais le dire en un moment heureux !... Si seulement ce n'était pas la Pentecôte ! Cela réveille tant de souvenirs... (*Emu.*) Surtout ceux qui se rapportent aux enfants... la seule vraie récompense de cette vie misérable... L'année dernière, nous sommes allés en barque sur le Maelar... Sigrid et Gustaf portaient des vêtements neufs, des couleurs claires, et leur mère avait posé des couronnes de myosotis sur leurs boucles blondes. Les enfants étaient gais comme des soleils, on aurait dit des anges... Et ils ont absolument voulu marcher nu-pieds jusqu'à la rive et lancer des cailloux... Sigrid lève sa petite main et la pierre vient frapper Gustaf à la joue. (*Il sanglote.*) Si tu avais vu son chagrin, comme

elle l'a caressé en lui demandant pardon... elle a embrassé son pied pour le faire rire... Enfer et damnation ! (*Il se lève en sursaut.*) Où sont mes enfants ? Qui a osé toucher aux petits de l'ours ? C'est le sanglier ! Mais l'ours va abattre les enfants du sanglier ! Voilà de la logique ! (*Il tire sa dague.*) Malheur sur eux ! Malheur !

GÖRAN. Laisse le caporal s'en occuper ! Si tu t'en mêles, ça va faire un bruit du diable !

ERIK. Ah non ! Je prendrai la justice divine en main, puisque les dieux dorment !

GÖRAN. Ne t'occupe pas des dieux !

ERIK. Si, précisément !

(*Il sort. Göran sonne.*)

Le RIDEAU *tombe et remonte aussitôt.*

Göran est toujours à sa table en train d'écrire. Erik entre, excité.

ERIK. C'était faux, naturellement. Jean n'est jamais sorti ; tout est mensonge, la terre et le ciel ; le Seigneur du monde s'appelle aussi le Prince du mensonge, voir l'Evangile selon Mathieu, huitième chapitre, vers onze et douze dans l'édition de 1541... J'ai fait le tour des chambres... rends-toi compte que ces fainéants n'ont même pas fait les lits dans la chambre à coucher... De salle en salle, je n'ai rencontré personne... Le château est abandonné comme un navire qui sombre et dans les cuisines c'est affreux ; les servantes ont volé les épices et les provisions, dont les restes sont répandus partout, les valets ont vidé les bouteilles... Cependant...

GÖRAN. Tu es descendu dans la cave ?

ERIK. Pas du tout !... Cependant, regarde-moi ça ! La couronne, le manteau, les insignes royaux de la Suède... Tu vois cette petite chaussure, pense au petit pied qui a cassé le talon... c'est celui de Sigrid... C'est vrai que j'ai honte, mais personne n'échappe à son destin et je n'ai jamais échappé au mien... mon père m'a toujours dit que je finirais mal ; comment le savait-il si ce n'était pas écrit ; et qui l'aurait écrit, sinon celui qui l'a décidé ! Mais le pire c'est quand le caporal a crevé l'œil de Nils ; le caporal est borgne, comme tu sais, et en lui arrachant l'œil, il lui a dit : c'est... de la part de N'a-qu'un-œil, et chacun son tour ! D'où j'ai conclu que Nils a dû se moquer de l'infirmité du caporal. Par conséquent, tout se paie et Nils est la victime, comme on dit, de ses propres actes.

GÖRAN. Ils sont liquidés ?

ERIK. Tu poses trop de questions, Göran. Et ensuite, il a saigné ce sanglier de Svante et les autres cocos... Tais-toi, voilà le pire ; au moment où le caporal allait le saigner, le vieux s'est enhardi, il a déclaré que les Etats l'avaient acquitté et il m'a demandé de prouver mes accusations. Ce fou veut que je prouve qu'il m'a traité de fou, sous mon nez, et qu'il est donc coupable de lèse-majesté ; il veut que je prouve qu'il a rendu hommage au traître... Alors j'ai été pris d'une colère violente et j'ai donné l'ordre de les exécuter... Il a crié : Ne me touche pas... il voulait dire : ne touche pas aux Sture — sinon tes enfants mourront, qui sont les otages des nôtres ; Des otages ! Tu saisis ce que cela signifiait pour moi ? J'ai imaginé l'exécution des petits à Hörningsholm ; j'ai voulu retirer mon ordre, mais trop tard !...

GÖRAN. Et ensuite ?

ERIK. C'était pitoyable ; chez tous les hommes, il se passe au moment de la mort quelque chose de sublime ; comme si l'enveloppe tombait, comme si le papillon s'envolait. Je n'ai pas pu le supporter...

GÖRAN. Mais *toi*, tu as tué quelqu'un ?

ERIK. Non, j'ai frappé Nils au bras, mais il n'en est pas mort ! En tout cas, c'était horrible et je voudrais que ça n'ait jamais eu lieu !

GÖRAN. Tu regrettes d'avoir fait exécuter des bandits ?

ERIK. Mais les otages ! Pense à mes enfants ! Et la mère des jeunes Sture ! Et le frère de la reine mère, Abraham, qu'ils ont massacré. Elle ne me le pardonnera jamais ! Tu peux arranger ça, Göran ?

GÖRAN. Non, je ne comprends plus rien à ce qui arrive. Les événements se déroulent sans que nous puissions rien y faire ! Je suis muet, paralysé, je ne peux lever le petit doigt et je reste à attendre et à me demander : Et maintenant, que va-t-il se passer ?

ERIK. Tu n'as plus de conseils à me donner ?

GÖRAN. Plus un seul.

ERIK. Alors j'irai donc voir l'amie que je n'aurais jamais dû abandonner !

GÖRAN. Tu veux dire Karin, bien sûr ?

ERIK. Oui !

GÖRAN. Eh bien, vas-y !

ERIK. Que va-t-il arriver maintenant ?

GÖRAN, *reste assis et tambourine des doigts sur la table.* Si seulement je le savais !

acte 4

La cuisine chez Mans le soldat (le père de Karin Mansdotter.)

Mans le soldat est assis à la table. On frappe.

MANS. Entrez ! (*Peder Welamson entre.*) Bonjour Pierre.

PEDER. Caporal, si ça ne te fait rien.

MANS. Ah ! Ah ! J'espère que tu as gagné honnêtement cette distinction.

PEDER *s'assied.* Je l'espère aussi.

MANS. Qu'est-ce que vous avez encore manigancé à Upsala ?

PEDER. Nous avons exécuté des traîtres.

MANS. Légalement ?

PEDER. Nous avons exécuté des traîtres, c'est toujours légal.

MANS. Vous aviez des preuves certaines ?

PEDER. J'avais des preuves certaines puisque j'étais témoin oculaire, et c'est pourquoi je les ai exécutés une fois que le roi les a condamnés d'après les lois de la cour.

MANS. Qu'on supprime quelques seigneurs, ça ne me dérange pas... mais pourquoi le roi est-il devenu fou ensuite ?

PEDER. Fou ? Il s'est repenti ; ça n'a rien de fou !

MANS. Et il est parti courir dans la forêt ; c'est vrai, ça ?

PEDER. Il a été désespéré quand on lui a enlevé ses enfants ; il est sorti dans la nuit pour les chercher — c'était idiot — il s'est perdu dans la forêt, il a dû coucher dehors, sous la pluie. Il n'a rien mangé, il est tombé malade et la fièvre l'a fait délirer. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

MANS. Y a-t-il une trace de bonté chez cet homme ?

PEDER. Ecoute, Mans ! Que tu le haïsses, je comprends, mais ça n'empêche que le roi peut être un homme, lui aussi. Tu n'as qu'à regarder : les Etats condamnent le duc à mort, mais le roi Erik le gracie. Et voici qu'il vient de le relâcher. C'est très beau, si ce n'est pas très malin. Et les seigneurs qui complotaient contre lui, il les a fait exécuter dans un mouvement de colère ; mais il vient de demander pardon aux survivants et il leur a donné d'importantes sommes d'argent. Ça aussi, c'est beau.

MANS. Oui, mais un meurtre est un meurtre !

PEDER. Qu'est-ce que tu racontes ? Il a donné un coup de poignard à Nils Sture qui était insolent, il est blessé au bras, ce n'est pas la mort !

MANS. C'est pareil.

PEDER. C'est pareil si on commet un meurtre où non ? Mais tu es un imbécile, une vieille canaille prétentieuse... tu déraisonnes...

MANS. Ne crie pas ; il y a quelqu'un dehors qui nous écoute.

PEDER. Eh ! qu'il écoute !

MANS. Le roi a revu Karin ?

PEDER. Je ne sais pas ! Mais je ne crois pas !

MANS. Pourquoi l'a-t-elle quitté ?

PEDER. La reine mère lui a fait peur.

MANS. Quelle racaille !

PEDER. C'est de la racaille parce que c'est ta famille par alliance !

MANS. Oui, ils auraient pu avoir meilleur goût ! Tu crois peut-être que cette renommée me flatte ? Au contraire. Les autres peuvent cacher leur honte, mais la mienne se dresse au sommet d'une tour et tout le royaume peut la voir.

PEDER. Il y a quelqu'un dehors !

(*Ils se retournent vers la fenêtre du fond dont un volet est resté ouvert. On aperçoit le visage de Karin, pâle et défaite, mais elle disparaît rapidement.*)

MANS. Tu l'as vue aussi ?

PEDER. Oui, j'ai vu. — C'était Karin ! — Ecoute-moi, Mans, tu es plus vaniteux qu'un roi, mais ça t'habille mal. Sois un peu humain, pour changer.

MANS. Passe-moi le bâton qui est dans le coin !

PEDER. Du bâton, je t'en donnerais bien si tu n'avais pas les cheveux gris.

MANS. File avant qu'il ne t'arrive quelque chose.

PEDER *se retire vers la porte du fond.* A moi ? (*Il sort en laissant la porte ouverte.*)

KARIN *entre par la porte.* Je peux entrer ?

MANS. Tu as donc faim puisque tu reviens ?

KARIN. Non, mais je ne suis pas heureuse.

MANS. La récompense du péché, c'est la mort !

KARIN. Je le sais, mais avant de mourir je voulais voir mes frères et sœurs.

MANS. Il n'en est pas question !

KARIN. Ce sera le pire châtiment qui puisse me frapper, Père...

MANS, *prend le bâton et s'assied.* N'approche pas, sinon je t'assomme !

KARIN. Oublie que j'ai été ta fille et figure-toi que je suis juste une mendiante qui a tant couru les forêts et les bois que ses pieds ne la portent plus. Puis-je m'asseoir près de la porte comme le pauvre ou la mendiante ?

MANS. Lève-toi ! Et marche jusqu'à ce que la terre brûle sous tes pieds...

KARIN, *s'approche du feu.* Un peu d'eau, tu ne peux me la refuser...

MANS. Ne salis pas l'eau avec tes lèvres de putain. Si tu veux manger et boire, va dans l'étable aux cochons, c'est la vraie place...

KARIN *approche de Mans.* Tape-moi dessus, mais laisse-moi rester ; je ne suis peut-être pas pire que les autres.

(*Mans lève le bâton. Erik entre.*)

ERIK. Que fais-tu, soldat ?

MANS. J'allais punir mon enfant.

ERIK. Un peu tard ; c'est moi qui la protège depuis que tu l'as reniée. (*Mans se tait.*) Si tu avais été plus poli, je t'aurais demandé la main de ta fille. Je me contenterai de t'inviter à la noce. (*Mans se*

se tait.) Tu estimes que j'ai commis une faute et je le reconnais ; je te fais réparation, mais maintenant, tu dois pardonner. Donne ta main à Karin ! (*Mans se tait, l'air dubitatif et ricanant.*) Tu as l'air de me prendre pour un fou. C'est probablement parce que toi, tu t'estimes sain d'esprit, tu n'agirais pas comme je le fais si tu étais dans ma peau. Pourtant, ce que je te dis est vrai, et tu pourrais avoir un plus mauvais gendre que moi. (*Mans, même jeu.*) Il ne me répond pas ! Un roi a-t-il jamais été exposé à une telle humiliation ?... Tu ne comprends pas l'estime que j'ai pour ta fille, dont je veux faire la reine du pays, quand j'en arrive à rendre visite à un gredin aussi inculte et vaniteux que toi ! Et si cruel ! Je m'en vais ! Que je n'aie jamais à regretter ce que je viens de faire ; cela ressemble à de la générosité et par conséquent, tu ne comprendras jamais ! Viens, Karin... Viens ! (*Il s'en va, tenant Karin par la main ; en sortant, il se retourne.*) Je te pardonne, car j'ai moi-même besoin de pardon ! Tout à l'heure, je me trouvais le plus méprisable des hommes, mais en ce moment, je me sens un peu meilleur que toi !

●

Une pièce dans une tour, avec une bibliothèque. Le duc Jean est assis à une table, penché sur un gros livre. On frappe.

JEAN. Entrez ! (*Le duc Charles entre.*) Tu as dormi ?

CHARLES. Oui, la nuit porte conseil.

JEAN. Et alors ?

CHARLES. Ce n'est pas un malheur pour le royaume si quelques roitelets ont été supprimés.

JEAN. Il semble que ce soit l'opinion générale !... Mais le royaume ne peut être gouverné par un fou ?

CHARLES. Voilà le point crucial... Est-il fou ?

JEAN. Sans aucun doute !

CHARLES. Halte-là ! Les remords, le repentir, la pénitence ne sont pas de la folie !

JEAN. Mais ce qu'il vient de faire, et que tu ne sais pas encore, c'est de la vraie folie ! Tu ignores qu'il est allé, lui, le roi, chez le soldat Mans, qu'il lui a demandé la main de sa fille, qu'il prépare la noce et qu'il m'a déjà invité. Tu ne tarderas pas à recevoir ton invitation !

CHARLES *va de long en large, plongé dans ses pensées.* Ce n'est pas malin, mais ce n'est pas non plus de la folie !

JEAN. Vraiment ! Tu trouves que le trône de Suède doit être occupé par les petits-enfants de Mans le soldat ?

CHARLES. Non, cela ne m'est guère agréable, mais des enfants adoptifs ne peuvent guère prétendre à l'héritage du trône.

JEAN. Vraiment ? Göran Persson, le plus fourbe des gredins, est aussi le seul homme d'Etat qu'ait jamais possédé le royaume, et il fera approuver par les Etats tout ce qu'il voudra. Il leur a bien imposé ma condamnation à mort... il les persuadera sûrement de reconnaître les enfants de la concubine et de les légitimer.

CHARLES. On ne pourrait pas le supprimer ?

JEAN. Essaie ! Plus exactement : pas de Göran sans Erik, donc...

CHARLES. Supprimons Erik !... Mais c'est notre frère...

JEAN. Non, il dit lui-même qu'il n'est pas notre frère, puisque nous n'avons pas la même mère !

CHARLES. Supposons qu'ensemble nous suscitions un changement de régime...

JEAN. Ensuite, nous nous ferons reconnaître par les Etats...

CHARLES. Jean, où as-tu appris ces solutions-là ?

JEAN. Chez mes ennemis !

CHARLES. C'est une mauvaise école !... Enfin, supposons qu'à nous deux nous provoquions un changement de régime, que se passera-t-il ensuite ?

JEAN. Nous partagerons le trône ! Le siège de Gustave Vasa est assez large pour deux.

CHARLES. Tu es prêt à conclure cet accord et à toper ?

JEAN, *lui tend la main.* Oui !

CHARLES. Je te crois, Jean, car tu as ce qui manque à Erik, de la religion ! Refusons donc l'invitation à la noce et marchons sur Stockholm !

JEAN. Ne vaudrait-il pas mieux laisser croire à Erik que nous venons à la noce ?

CHARLES. Agissons selon les circonstances. Nous ne connaissons pas son prochain coup ; laissons-le se trahir d'abord.

JEAN. Tu es presque plus malin que moi !... Mais tu sais, je redoute cette invitation. Il nous appelle des Folkungar parce que nous descendons des Valdemar ; cela présage peut-être une fête à Nyköping...

CHARLES. Ou une rencontre de Hatuna !

JEAN. J'aimerais mieux ça !

CHARLES. Bons, allons à cette rencontre ! Et je te fais confiance, Jean, tu sais pourquoi !

JEAN. Ne crains rien !

●

Une salle dans un château. Erik et Karin entrent, revêtus de vêtements royaux.

ERIK. Eh bien, te voici mon épouse, la mère du royaume et la reine des seigneurs. Je te souhaite la bienvenue dans le château royal. Notre mariage n'a pas été très brillant et les ducs ne sont pas venus à la cérémonie... mais on peut les attendre pour le banquet...

KARIN. Erik, ne te laisse pas tourmenter par cette dernière humiliation ; réjouis-toi plutôt que nos enfants aient des parents qui sont mari et femme...

ERIK. Tout a été sali, tout a marché de travers dans ma vie ; ce jour solennel lui-même où j'ai conduit la fiancée de ma jeunesse devant l'autel du Seigneur, ce devait être un jour de déshonneur ! Et les enfants, cette bénédiction de Dieu, il a fallu les cacher pour ne pas dévoiler notre honte au monde, qui la connaît pourtant !

KARIN. Ne sois pas ingrat, Erik ! Rappelle-toi les jours et les nuits terribles où tu tremblais pour le sort de tes enfants, qui étaient aux mains de tes ennemis...

ERIK. Tu as raison et l'ennemi a été plus généreux que moi, d'épargner la vie de mes enfants quand j'ai pris celle des seigneurs... Oui, oui, ils sont meilleurs que moi et je vis mieux que je ne l'ai mérité ! Beaucoup mieux !

KARIN. Tu devrais être heureux d'avoir échappé à tous les dangers, comme tu l'as fait...

ERIK. Je suis heureux... mais c'est pourquoi je suis inquiet... et je regrette d'avoir dû exclure Göran Persson de la cérémonie à cause des nobles... C'est la condition qu'ils ont posée !

KARIN. Ne regrette rien, sois reconnaissant...

ERIK. Je le suis... et en réalité je ne sais pas pourquoi... J'ai bien agi et me voilà tout de même obligé de demander pardon !

KARIN. Erik ! Erik !

(*Nils Gyllenstjerna entre.*)

NILS. Sire, le peuple veut voir la mariée et saluer la reine.

ERIK, *à Karin.* Le veux-tu ?

KARIN. Oui, si c'est l'usage.

ERIK, *à Nils.* Laisse entrer les gens !

(*Nils laisse entre les gens. Parmi eux, on voit Mans le soldat, la mère de Göran Persson, Agda et Maria.*)

KARIN *à Erik.* Dis une bonne parole à mon père, une seule !

ERIK. Je ne sais pas, cet homme est plus orgueilleux que moi et je ne veux pas rendre une mauvaise chose encore pire.

MANS, *à Karin.* Maintenant que tout est bien, je te pardonne !

ERIK, *en colère.* Et que lui pardonnes-tu ?

MANS. Autrefois, je croyais que ce serait le sous-lieutenant Max qui rendrait son honneur à la fille déchue... car ils étaient presque fiancés... oui, oui, il n'y avait rien entre eux, comme on dit, mais...

KARIN. Mon père, mon père...

ERIK, *à Mans.* Es-tu ivre ou possédé ? Par Jésus, quel mariage ! Et quelle compagnie ! Voilà une fille du bordel du Pigeon bleu, Agda, l'ancienne maîtresse de Jacob Israël ! Une amie de la mariée ! Et cette brute, c'est mon beau-père. Ah ! quelle horreur ! Mais c'est vrai, il faut que je sois reconnaissant et gai, et heureux ! Je suis heureux en diable ! (*A Nils.*) Emmène cette racaille et donne-leur à manger ! Je suppose qu'il y a aussi une demi-douzaine de belles-sœurs, qui ont toujours refusé de me saluer, et un ou deux beaux-frères qui vont essayer de m'emprunter de l'argent ! Flanque tout ça à la porte. Gyllenstjerna ! (*Karin sort en pleurant. Erik crie vers elle.*) Voilà, c'est parfait ! (*Les gens sortent.*) Si je pouvais entendre ce que pensent ces gredins, j'aurais un prétexte pour les perdre tous... sauf la mère de Göran qui aurait pourtant dû être assez sage pour rester chez elle. Le fils a été plus malin, il n'est pas venu... (*Göran Persson entre.*) Le voilà ! Tu tombes à pic, Göran !

GÖRAN. J'espère que je n'arrive pas trop tard...

ERIK. Qu'est-ce que tu as fait ?

GÖRAN. J'ai travaillé avec les Etats à Upsala ; il y a du nouveau, ici ?

ERIK. Ça, oui, on peut le dire !

GÖRAN. Après ton départ, j'ai retrouvé l'acte d'accusation et les témoignages. J'ai réussi à réunir les Etats, non sans mal, et je me suis posé en accusateur... Bref, les Etats ont déclaré les seigneurs coupables...

ERIK. Comment ! Et moi, j'ai fait des excuses et j'ai envoyé dans tout le royaume des messages pour déclarer que les victimes étaient innocentes !

GÖRAN *s'effondre sur une chaise.* Mon Dieu, nous sommes perdus ! Erik, sitôt que tu t'en mêles, ça tourne mal...

ERIK. Tu ne peux pas arranger ça, Göran ?

GÖRAN. Comment veux-tu débrouiller ces fils ! Tout ce que je construis, tu le détruis ; tu es né pour la catastrophe !

ERIK. Et c'est pour cela que les ducs ont refusé l'invitation ?

GÖRAN. Sûrement, mais quelqu'un a dû aussi les mettre en garde.

ERIK. Qui ça ? Qui ça ? (*Göran se tait.*) Tu le sais ! Dis-le !

GÖRAN. Je regrette d'avoir à le dire !

ERIK. Alors, c'est Karin ! (*Göran se tait.*) Cette putain, cette menteuse ! Et je me suis lié à elle ! Ainsi, elle connaissait la décision des Etats — et pas moi ? Et voilà ce qui m'arrive ! (*Göran se tait.*) C'est le fruit de ma générosité ! J'ai gracié Jean, j'ai acheté très cher le pardon de la famille des traîtres ! Et c'est au cœur qu'on me frappe ! La seule personne que j'aimais, en qui je croyais ! Des chaînes aux pieds et aux mains, la corde au cou — mais qui donc est mon adversaire !

GÖRAN. Le diable !

ERIK. Ah ! je crois aussi ! Et si seulement la reine mère voulait venir, les seigneurs participeraient au banquet ! Et si cette guenon d'Elisabeth d'Angleterre apprend mon mariage avec la fille du soldat ! Ça m'enrage plus que tout le reste ! Je ne peux pas te dire à quel point ! Haha ! Le roi de Suède fête ses noces avec une vendeuse de noix, un Vasa épouse une fille de Mans.. l'ex-catin d'un soldat ! C'est toi qui le fais noyer — merci ! Mais c'est moi le responsable naturellement et il faut encore que je demande pardon à Karin, pendant trois jours et trois nuits... Je suis toujours en train de demander pardon pour les crimes des autres... Dommage que les ducs ne soient pas là. J'aurais mis de la poudre sous les chaises et j'y flanquerais le feu moi-même ! (*Nils Gyllenstjerna entre.*) Allez, crie-le ! (*Nils se tait.*) Encore des refus ! Et la reine mère se décommande !

NILS *montre un paquet de lettres ouvertes.* Oui, et tous les seigneurs s'excusent !

ERIK. Moi, le roi, j'honore ces crapules en les invitant à mon mariage et ils ne viennent pas ! Gyllenstjerna ! fais sonner les trompettes ! fais entrer la racaille et ordonne-leur de se mettre à table. Tous ! Mon bijou faux aura une monture à sa hauteur ! Envoie des gens dans les rues et fais-moi ramener les mendiants des ruisseaux et les putains des tavernes...

NILS. Vous parlez sérieusement ?

ERIK. Et toi, chien, tu plaisantes ? (*Il va vers le fond et ouvre la porte ; il donne un signal, les trompettes sonnent et on apporte des tables dressées ; il va vers la porte à gauche et fait entrer les gens du peuple, moitié ivres, moitié effrayés.*) A table ! Gredins ! Allons, pas de fausse modestie. Nous n'attendons pas la mariée, elle vient de mettre bas. Asseyez-vous, chiens ! Si vous n'obéissez pas, je vous tue !

(*Les gens et les précédents sauf la mère de Göran prennent place à table. Göran reste assis sur sa chaise et regarde avec mépris le spectacle. Nils pose son bâton de maréchal aux pieds d'Erik et s'en va.*)

Ah ! tu n'as plus faim, pique-assiette ; tu es trop beau pour servir la racaille ? Regarde le beau-père du roi manger avec ses doigts ! (*Il prend le bâton, le brise et lance les morceaux à Nils Gyllenstjerna.*) Va te faire foutre !

NILS. Vous perdez votre dernier et votre seul ami ! (*Il sort.*)

ERIK, *s'adressant à Göran.* Hein ! C'est beau, ce qu'il dit ; je suis tellement jeune et tellement crétin que je crois d'office les beaux discours du premier bandit venu ! (*Il s'assied à côté de Göran.*) Et pourtant, Gyllenstjerna n'est ni le pire ni le meilleur ; il se nomme Pour et Contre ; il est plein de justice et d'injustice ; courageux comme

bien peu et lâche comme personne ; fidèle comme un chien et faux comme une chatte.

GÖRAN. Un homme, quoi !
(*D'autres personnes entrent.*)

ERIK. Entrez, bonnes gens, bienvenue dans la maison des mariés ! Asseyez-vous ! Mangez, buvez et donnez-vous du bon temps, car demain vous mourrez. (*A Göran.*) C'est étrange, j'ai toujours eu un faible pour la racaille... Ils me plaisent assez ! Regarde les laquais froncer le nez !... Haha !

GÖRAN. Tu trouves réellement les gens de basse classe inférieurs aux gens bien placés ? Sais-tu que le cynisme de Svante Sture, qui est venu me voir, je n'ai jamais rencontré son pareil chez le pire des vagabonds ?

ERIK. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

GÖRAN. J'aurais honte pour lui de répéter les injures qu'il a pu dire devant ma mère et l'enfant... Evidemment, il ne mangeait pas avec son couteau, mais c'est bien son seul mérite !

ERIK, *aux laquais qui servent à contre-cœur.* Soyez polis pour mes invités, ou je vous fais écorcher vifs. (*A Göran Persson.*) A quoi penses-tu ?

GÖRAN. A ton destin et au mien ! Mais je n'y comprends plus rien. Pourtant, je crois que nous approchons de la fin. L'air est très lourd et j'entends bien des choses ! D'une oreille, les sabots des chevaux, de l'autre le roulement des tambours au pied de l'échafaud... As-tu vu ma mère ces temps-ci ?

ERIK. Elle est venue tout à l'heure regarder la mariée !

GÖRAN. Je ne comprends pas pourquoi, mais la vieille me manque. Evidemment, elle parlait toujours d'argent... mais elle avait peut-être raison...

ERIK. Dis, Göran, tu ne m'en veux pas de ne pas t'avoir invité à la noce — c'était à cause des seigneurs..

GÖRAN. Tu t'imagines que je n'avais pas compris ? Tu me crois si mesquin ? J'ai une chose à te demander !

ERIK. Parle.

GÖRAN. Ne te figure pas que j'aie eu des rapports avec Agda, l'ex-amie de Jacob Israël ! C'est inexact. Je me suis occupé d'elle, par simple caprice, à la suite d'un mouvement de... hum... de générosité, comme il nous en reste à tous quelquefois...

ERIK. Au fond tu es bon, Göran...

GÖRAN. Ta gueule ! Excuse-moi, mais je ne supporte pas qu'on dise du bien de moi ; j'ai l'impression ou que ce n'est pas vrai ou que ça ne me regarde pas ! En un mot, ça me fait mal.

ERIK. Allons, allons.

GÖRAN. Sais-tu ce que veut dire l'absence des seigneurs ?

ERIK. Que ce sont des porcs !

GÖRAN. Non, que nous sommes condamnés à mort ! Cela me semble simple et clair !

ERIK. A mort ! Oui, bien sûr ! Tu as raison ! Sais-tu ma plus grande faute ?

GÖRAN. Non, à partir de maintenant, je ne sais plus rien, je ne comprends plus rien et c'est pourquoi je suis fini. J'ai imaginé jadis que j'étais doué pour la politique, et je croyais avoir une mission à remplir ; défendre ta couronne, héritée de ton père, à lui offerte par le peuple — et non par les seigneurs — et portée par la grâce de Dieu. Mais j'ai dû me tromper.

ERIK. Tu n'as jamais remarqué ça, Göran ? Il y a des choses que nous ne comprenons pas et que nous ne devons pas comprendre...

GÖRAN. Oui ! Mais au bout du compte tu as dû, souvent, te sentir un peu meilleur que les autres ?...

ERIK. C'est vrai... Et toi ?

GÖRAN. J'ai toujours trouvé que j'agissais bien...

ERIK. Moi aussi ; et les autres pensent sans doute la même chose. Alors, qui a eu tort ?

GÖRAN. Dis-le-moi si tu en es capable... Comme nous savons peu de chose !
(*Un silence.*)

ERIK. Göran, veux-tu faire revenir Karin ?

GÖRAN. Oui, si tu lui pardonnes !

ERIK. Quoi ? Ah oui, elle a prévenu les seigneurs. C'est un vilain tour qu'elle m'a joué là, mais elle avait peut-être peur que leur sang ne retombe sur la tête des enfants ! Et sur la mienne.

GÖRAN. Elle a pris quelques tonneaux de poudre d'avance, parce qu'elle connaît bien son Erik ! Pardonne-lui !

ERIK. Je l'ai déjà fait en moi-même... Regarde-les ! Ils sont rassasiés et voudraient jacasser. Göran, la vie, faut-il en rire ou en pleurer ?

GÖRAN. Moitié moitié, probablement... Pour moi, tout ça est un non-sens, mais cela n'empêche qu'il puisse exister un sens caché ! Tu as du chagrin, Erik ?

ERIK. Oui, ma vieille inquiétude me reprend ! Mais de quoi est-ce que je m'inquiète ? De quoi ? Ecoute... je veux voir Karin et les enfants. Explique-moi ça ; je sais qu'elle n'est pas beaucoup meilleure que moi, mais avec elle je me sens plus calme, moins coléreux...

GÖRAN. Comment veux-tu que je t'explique...

ERIK. Parfois, j'ai l'impression d'être son enfant, parfois d'être son père...
(*Un silence.*)

GÖRAN *écoute.* Tais-toi ! J'entends des pas dans les escaliers et les vestibules... On se glisse par des portes, on ouvre des fenêtres...

ERIK. Toi aussi, tu entendais ?... (*Nils Gyllenstjerna entre.*) Tiens ! Nils Göransson, monsieur Pour et Contre, né Gyllenstjerna ! Haha !

NILS. Sire ! La garnison et les sentinelles ont été soudoyées ! Les seigneurs doivent être beaucoup plus près que nous le croyons !

ERIK. Va donc les rejoindre !

NILS. Je ne suis pas ignoble à ce point !

ERIK. Une preuve de tes soupçons ?

NILS *montre une pièce d'argent.* Ce denier de Judas, qu'on a distribué aux gardes. On l'appelle déjà l'écu de sang ; il a été frappé avec l'argent que Votre Majesté a versé en réparation de la mort des Sture et des autres seigneurs !

ERIK, *à Göran.* Tu y comprends quelque chose ? On exécute les traîtres ; je verse des amendes et c'est avec ça qu'on achète ma tête — et la tienne ! Le monde est fou ! Allon chez Karin !

GÖRAN. Je te suivrai où tu voudras, comme toujours.

ERIK, *à Nils.* Va, Gyllenstjerna, sauve ta vie ! Merci pour le bien que tu as pu me faire — et le reste, nous l'effaçons ! Laisse le peuple s'amuser ! Ce sont des enfants, il ne faut pas leur faire de mal !

NILS *tombe à genoux devant Erik.* Que Dieu protège le bon souverain, l'ami du peuple, Erik le roi des paysans !

ERIK. C'est comme ça qu'on m'appelle ? On dit du bien de moi ?

NILS. Oui ; et à la Saint-Erik, quand mûrit le grain,

le paysan voit l'image de la hache dans l'épi et dit : Dieu garde le roi Erik ! (6)

ERIK. Tais-toi ! Tu blasphèmes et tu es fou ; nous ne croyons plus aux saints...

GÖRAN. Ni aux démons.

(*Göran et Erik sortent à droite, Nils à gauche. Un silence.*)

MANS, *sans être ivre, timidement, lève son verre.* Mes amis, nous avons... nous avons... bien mangé...

MARIA, *à voix haute et claire.* Maman, je veux faire pipi...

AGDA. Tais-toi, mon petit ange...

MANS. Ce n'est pas moi qui reçois... et cette colle... cette collation est en vérité assez étrange. Il y en a qui auraient voulu voir le marié et la mariée à cette table...

MARIA. Je veux faire pipi, maman !

MANS. Attends un peu, mon petit, et ne bois pas tant de vin...

MARIA. Je veux faire pipi, maman.

MANS. Emmène cette gosse, mille tonnerres !

AGDA *se lève avec Maria.* Viens, mon ange !...

UNE VOIX D'HOMME I. Elle n'aurait pas pu faire ça à la maison ? Larbin, redonne-moi de l'oie...

UNE VOIX D'HOMME II. Fais circuler le saumon, dis donc !

LAQUAIS I. Est-ce que tu sais où tu es ?

UNE VOIX D'HOMME III. Je suis chez nous. C'est à nous, tout ça, c'est nous qui l'avons payé !

UNE VOIX DE FEMME III. Desserre ta ceinture, mon petit Mans !

MANS. Qui se permet de faire des insinuations ? Tu as l'impression que je mange trop ?

UNE VOIX DE FEMME III. Non, je parlais au petit Mans !

UNE VOIX D'HOMME III. Larbin ! Amène les trompettes ! Des trompettes !

MANS. Silence ! Pas de trompettes !

UNE VOIX D'HOMME III. Je me demande ce que mangent ces beaux messieurs ? Ils font les fiers, peut-être ?

UNE VOIX D'HOMME I. Le roi ? Il est fou, voyons !

UNE VOIX DE FEMME II. Bien sûr qu'il est fou, sans ça, on ne serait pas ici !

MANS. Je voudrais... (*Bruit de voix.*) Je voudrais... dire un mot ; un seul mot ! Vous ne seriez pas ici si le roi... était faible d'esprit. Il est un peu à part... mais il s'est montré meilleur que beaucoup et... il n'a pas voulu faire de tort à une pauvre fille. Et ce repas qu'il nous a offert, à nous, pauvres diables... oui, nous sommes de pauvres diables... ça veut dire qu'il ne méprise pas l'humble origine de son épouse, comme qui dirait... (*On entend, dehors, les trompettes sonner de plusieurs côtés.*) Mes amis, ces signaux, dans notre jargon, à nous les soldats, ça nous avertit que la collation est terminée ! Rendons-en grâce à Dieu !

MÈRE PERSSON *entre.* Que se passe-t-il ici ?

MANS. Eh bien, Mère Persson, c'était un roi qui se mariait et il a envoyé ses serviteurs chercher ses invités, mais ils n'ont point voulu venir. Alors, il a dit à ses serviteurs : sortez sur les routes et conviez à ma noce tous ceux que vous rencontrerez. Et les serviteurs sont sortis et ils ont rassemblé tous ceux qu'ils ont rencontré, les méchants et les bons, et toutes les tables ont été complètes !

MÈRE PERSSON. Où est Göran, mon fils ?

MANS. Il est chez le roi !

MÈRE PERSSON *fait un geste vers la droite.* Là ?

MANS. Là. (*Mère Persson sort à droite.*) Mes amis ! Quand le roi reviendra, vous crierez avec moi : Vive le roi Erik XIV !

TOUS. Vive le roi !

PEDER WELAMSON *entre brusquement.* Le roi est là ?

MANS. Non. Que se passe-t-il ?

PEDER WELAMSON. Le château a été maîtrisé et les seigneurs sont à côté.

MANS *se lève.* Mon Dieu, que va-t-il nous arriver ! (*Tous se lèvent de table.*)

PEDER. A vous ? Et à moi donc ? L'échafaud !

MANS. Rien n'est inconstant comme la fortune et c'est dans les meilleurs moments que le malheur attend à la porte. Que dire ? Que faire ?

PEDER *prend un verre et le vide.* S'ils renonçaient seulement à la torture ; mais le duc est un démon !

MÈRE PERSSON *entre en courant.* Jésus, le roi est prisonnier ! Et Göran, mon fils. Mon fils !

MANS. Et Karin, ma fille, ma fille !

MÈRE PERSSON. Appelle-la si tu veux ! Elle ne te suivra pas...

MANS. Non ?

MÈRE PERSSON. Elle a déjà rejoint son mari !

MANS. Ils sont fous tous les deux !

(*Les portes du fond s'ouvrent, Nils Gyllenstjerna apparaît sur le seuil.*)

NILS. Le roi !

(*Tous s'écartent.*)

MANS. Mais le roi est prisonnier !

NILS. Oui, celui-là. Mais pas celui-ci ! Attention à vos têtes, bonnes gens !

(*Les ducs Jean et Charles entrent accompagnés de leur suite.*)

Vive le roi Jean III !

TOUS. Vive le roi Jean III !

JEAN. Merci ! (*A Nils.*) Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

NILS. C'est la cour du roi Erik.

JEAN, *à Charles.* Ma vue n'est plus fameuse, mais cette cour me semble étrange. Ne vois-je pas des haillons ?

CHARLES. Notre frère n'aimait pas les roitelets ; il préférait les petites gens...

JEAN. Oui, c'était sa faiblesse...

CHARLES, *à mi-voix à Jean.* Ou sa force ! Et la tienne, c'est de ne pas tenir tes promesses !

JEAN. Quelles promesses ?

CHARLES. Nous ne devions pas partager le trône ?

JEAN. Jamais entendu parler !

CHARLES. Tu es ignoble !

JEAN. Attention ! Il y a des cellules vides à Gripsholm...

CHARLES. En effet, tu les connais.

JEAN, *à sa suite.* La guerre civile est finie ; le calme revient ; il est temps de nous préparer à des temps nouveaux et d'espérer la paix ! (*Charles fait signe à sa suite et sort.*) Où vas-tu, mon frère ?

CHARLES. Je poursuis mon chemin, qui s'écarte ici du tien.

NILS. Mon Dieu, ça recommence !

JEAN. Je crois que le monde est devenu fou !

CHARLES. C'est aussi ce que pensait Erik ! Et qui sait...

MARIA. Maman, ce n'est pas bientôt fini ?

CHARLES, *en souriant.* Non, mon enfant, les luttes de la vie ne finissent jamais...

---

6. Allusion au roi Saint Erik qui fut décapité par ses ennemis et dont la fête avait lieu le 18 mai. Ses reliques étaient portées à travers champs pour favoriser les récoltes ; et le dicton disait : « lorsque Erik donne l'épi (le 18 mai), Olof donne le pain (le 27 juillet) ».

FIN

"ERIK XIV"...

« C'est l'honneur de Jean Vilar, a écrit Morvan Lebesque, de préférer toujours, avec un discernement infaillible, le génie au talent : Kleist à Schiller et Strindberg à Ibsen. » En effet, une vieille fidélité unit Jean Vilar à August Strindberg. Ne fit-il pas ses débuts comme « régisseur », voici dix-sept ans, sur une scène de fortune de la rue Vaneau, avec Orage *? Ne donna-t-il pas, par la suite, sur l'étroit plateau des Noctambules,* La Danse de Mort, *avec la Compagnie des Sept, fondée par lui et quelques camarades de théâtre ?*
Avec Erik XIV, *Jean Vilar inscrit Strindberg au répertoire du T.N.P. C'est une œuvre de longue haleine. Son auteur en conçut le projet en 1870 et ne se mit à l'écrire qu'en 1899. Il l'avait portée près de vingt ans. Bien que jouée, en 1931, à l'Atelier, par Charles Dullin (dans une version de Tchékov!), sa présentation actuelle par le T.N.P., à Chaillot et en Avignon, s'apparente à une véritable création en France. C'est bien comme telle que l'a jugée la critique parisienne de* 1960.

...ET LA CRITIQUE

PAUL GORDEAUX :

Un drame soutenu, animé par deux captivants personnages

Strindberg se sert de la donnée historique comme d'une toile de fond devant laquelle il fait vivre des âmes. « C'est le facteur humain qui, seul, doit attirer l'attention », écrivait-il. Aussi ne se gêne-t-il pas pour bousculer la chronologie et travestir les événements. L'important c'est d'étudier le combat que se livrent des esprits adverses, c'est de scruter, au scalpel, les cerveaux, pour mettre au jour les pensées, et, dans le cas particulier d'Erik XIV, de montrer la naissance, la progression de sa folie, ou de ce qui semblait être sa folie.
Le résultat est un drame soutenu, animé par deux captivants personnages : Erik, qui se sent « tellement jeune et tellement stupide », et son conseiller Persson, que Strindberg réhabilite en en faisant « un ennemi de la noblesse et un ami du peuple »; un dialogue vigoureux, serré (traduit par Carl-Gustav Bjurstrom et Boris Vian), et les péripéties de l'intrigue politique tiennent constamment le public en haleine.

France-Soir

MORVAN LEBESQUE :

Une œuvre admirable

Tragédie de la faiblesse, *Erik XIV* est une œuvre admirable, digne en effet de Shakespeare, pleine de fulgurantes beautés. Elle comporte des moments inoubliables : le roi à demi-fou se promenant sur son balcon et jetant à ses courtisans les clous et le marteau de la Crucifixion, l'enfouissement dans le crime du monarque en peinture, la noce royale où aucun invité ne se présente et où, faute de nobles convives, Erik fait asseoir au banquet, comme dans l'Evangile, des pauvres ramassés dans la rue. Tout ici porte la marque du génie : le ton, le rythme, l'écriture, la poésie tragique en action et une démesure bouleversante. Tout y est à la dimension du Théâtre. Mais cette dimension sublime ne doit pas faire oublier la richesse psychologique des personnages. Dans *Erik XIV*, Strindberg prend nettement parti pour les idées « avancées » de Göran qui ne veut plus d'intermédiaires entre le roi et son peuple ; toutefois, ce peuple n'est nullement idéalisé, il se trouve peint « nature » avec ses vertus et ses vices. Œuvre de vérité, *Erik XIV* rejoint les grandes pièces de Brecht : on y puise de hautes leçons morales et politiques.

Carrefour

GEORGES LERMINIER :

Etrange soirée !

Etrange soirée que celle-ci ! On en sort à la fois déçu et comblé, avec le sentiment que quelque chose aurait dû se produire, qui ne s'est pas produit, et qu'on a cotoyé à plusieurs reprises une variété du sublime, sans la rencontrer vraiment. Est-ce l'application qu'apporte trop visiblement Strindberg à retrouver le frisson shakespearien, et qui irrite, tant l'écart est manifeste entre le projet et l'exécution ? Est-ce le divorce entre l'action politique et l'analyse psycho-pathologique, entre le morceau d'histoire de Suède, volet de la Saga des Vasa, et la planche d'anatomie, divorce que Strindberg ne surmonte pas, faute d'un style original ? Il y a de tout cela dans notre déconvenue. En somme, le drame est à l'image du héros, velléitaire, brutal, écartelé.
Mais, pour du théâtre, c'est du théâtre : saignant, faisant fi des bonnes manières.

Le Parisien Libéré

PAUL MORELLE :

La lutte des déclassés...

L'originalité de cet *Erik XIV*, elle n'est pas dans ce roi un peu fou, névrosé, qui tente d'assurer son pouvoir par les mariages et les massacres, ni même dans le personnage de ce conseiller qui, à travers lui, exerce une volonté de puissance guindée dans une enfance difficile et studieuse.
Elle est dans cette espèce de complicité qui se noue entre le roi de souche bâtarde, son conseiller de naissance populaire et jusqu'à cette maîtresse royale, fille de soldat, qui deviendra une reine éphémère.
C'est la lutte entre les déclassés qui, exceptionnellement, tiennent le pouvoir, et les représentants des classes aristocratiques et bourgeoises qui ordinairement l'exercent. Lutte affaiblie, contrariée par les complexes, les névroses, les rancœurs, les humiliations rentrées et qui, de ce fait, sera ou trop cruelle ou trop magnanime. Et c'est ce qui explique que, finalement, les bâtards seront vaincus, n'ayant pas attaqué les seigneurs quand il le fallait, n'ayant pas fait appel au peuple quand c'eût été nécessaire.
Et qu'importe que la défaite soit ouvertement provoquée par les inconséquences du roi plus que par les erreurs d'appréciation de son conseiller. La folie de l'un, c'est le symbole de la faiblesse de l'autre. Sa fragilité par où on le vainc.

Libération

GUSTAVE JOLY :

Dès les premières répliques le spectateur est accroché

Traité à la manière de Shakespeare, de Schiller et de Buchner, mais avec de curieuses échappées oniriques qui lui donnent son ton original, *Erik XIV*, dès ses premières répliques accroche le spectateur. La régie magistrale de Jean Vilar, le dispositif scénique de Mario Prassinos, au graphisme assuré et aux savantes oppositions ; le jeu discipliné d'une troupe dont Christiane Minazzoli (Karin), Daniel Gélin (Erik) nouvelle recrue du T.N.P., et Jean Topart (Goran) sont les vedettes, assurent le plein succès de cette attachante soirée.

L'Aurore

JACQUES LEMARCHAND :

Une création magistrale de Jean Topart

Dans le rôle du ministre Gôran Persson, Jean Topart fait une création magistrale. Il confère à ce personnage, qui se veut le sage introducteur du peuple dans le fonctionnement du régime monarchique, et qui doit passer son temps et perdre ses forces à réparer les sottises d'un roi, une humanité grave et réfléchie, une sensibilité aussi, qui en font l'un des personnages les plus attachants de l'œuvre. Karin, la maîtresse du roi, la maîtresse couronnée, reçoit de Christiane Minazzoli un éclairage à la fois charmant et plein d'intelligence. Ele est le signe visible de cette alliance entre le peuple et le roi qu'Erik et son ministre ont voulu fonder. Elle nous en donne une très belle et émouvante image dans la scène de ce banquet nuptial. En de moindres rôles, mais qu'ils nourrissent de la meilleure tradition du Théâtre national populaire. Georges Wilson, Jean-Paul Moulinot — un chancelier de haute classe — Lucienne Le Marchand, Georges Riquier contribuent avec efficacité à la réussite d'un spectacle mené avec rigueur, que Mario Prassinos a décoré avec belle et heureuse indépendance, et dont Maurice Jarre a construit la musique.

Le Figaro Littéraire

pièce en 1 acte

la sibylle de la rue de tournon

l'auteur **Roger Gaillard**

les personnages

2 femmes	Mademoiselle Le Normand	Berthe Bovy	Sociétaires de la Comédie-Française
2 hommes	Frommermont, son majordome	Robert Manuel	
	L'inconnu (le comte de Saint-Germain)	Roger Gaillard	
	La voix	Yvonne Farvel	

Cet acte inédit a été donné pour la première fois sur les ondes de la Chaîne Nationale, le 4 novembre 1958, dans la réalisation de *René Wilmet*.

durée : 30 minutes

A BERTHE BOVY.

UNE VOIX *prononce, derrière le rideau*

Entrez, ma belle dame, entrez... N'ayez pas peur.
Otez ce gant... Mâtin ! Une main de duchesse !
L'étoile dans la paume est signe de richesse...
Et je vois réussir vos affaires de cœur.

Mont de Vénus renflé : Longue vie et bonheur...
Ces deux lignes en croix prolongent la jeunesse...
La chance vous sourit. Le destin vous caresse
Et ne met sous vos pas que des tapis de fleurs.

Voulez-vous les tarots ?... ou la boule magique ?
Non ?... Tant pis... C'est cent francs. Un horoscope [unique !
Rien que cent francs pour dévoiler tout l'avenir !...

L'escalier est obscur : tenez la rampe ferme...
Bonsoir... Comment savoir quand je paierai mon terme
Et si mon fils malade, un jour, pourra guérir ?...

(*Le rideau se lève.*)

Le salon de Mlle Le Normand. Luxe criard et pauvre. Accessoires de magie. Oripeaux. Un grand fauteuil près de la table. Lampes voilées. C'est le soir.)

MADEMOISELLE LE NORMAND. Quelle heure, Frommermont ?

FROMMERMONT. Presque huit heures. La nuit est tombée depuis longtemps.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Je le sais bien. Je m'use les yeux à déchiffrer un horoscope que m'a commandé, voilà trois jours, une petite couturière abandonnée par son amant. Je vais accumuler les signes favorables, afin de lui rendre un peu d'espérance. Mais les astres lui sont contraires. Il va falloir, une fois encore, mentir pour consoler. Mon pauvre Frommermont, la célèbre Le Normand en est maintenant aux couturières et aux femmes de chambre. Ce sera bientôt le tour des concierges ! Nous ne sommes plus au temps où les plus grands noms de France et d'Europe se bousculaient dans mon vestibule. J'en viens à regretter les sombres journées révolutionnaires, vois-tu, et le méli-mélo du Directoire. Les périodes troublées, en jetant bas les trônes et les autels, établissent la suprématie des marchandes d'espoir. Le roi ne peut plus distribuer de faveurs. Le prêtre ne promet plus le ciel en échange d'une aumône. Alors, on se tourne vers nous, on s'accroche à nos jupes, comme les naufragés mendient une place dans les barques de sauvetage. Dès que l'accalmie reparaît, les clients, naguère impérieux ou suppliants, oublient le chemin de nos officines. Pendant Thermidor, pas une ruelle, pas une impasse qui n'eût sa somnambule, son prophète ou son nécromant... Le roi Louis-Philippe a changé tout cela, avec sa paix et sa prospérité monotones... Quelle triste époque !

FROMMERMONT. Moi aussi, Mademoiselle, il m'arrive de m'ennuyer. J'étais fait pour fréquenter le beau monde, autant que vous. Et, sans parler des années glorieuses où j'introduisais dans ce salon des flopées de ministres, d'ambassadeurs et de duchesses qui me traitaient d'égal à égal — ou tout comme, je regrette les jours lointains qui réunissaient, au fond d'une arrière-boutique, en pleine révolution, la mère Gibert, cette vieille proxénète, le jeune garçon boulanger que j'étais — et, frais débarquée de votre Normandie — vous-même, Mademoiselle, que maman Gibert, pour impressionner les gens, avait déguisée en pythonisse américaine...

MADEMOISELLE LE NORMAND. Tu nous rabattais des chalands pendant tes courses, tu portais le pain et la bonne parole... Ah ! j'étais douée déjà, en ce

temps-là ! Je lisais dans les mains à livre ouvert. Cette faculté m'était venue dès ma quinzième année, chez les Bénédictines d'Alençon. Je prédisais l'avenir aux pensionnaires, qui me tendaient avidement leurs paumes, jusque pendant l'office. Les bonnes sœurs me considéraient, peu s'en faut, comme la femelle du diable. Elles ont fini par m'expulser.

FROMMERMONT. Et vous êtes arrivée à Paris, avec votre léger baluchon, une poignée de monnaie en poche, pas trop fatiguée, ma foi, car vous faisiez signe aux carrioles sur le bord des routes...

MADEMOISELLE LE NORMAND. Et je payais mon écot en prophéties... Allons, cela ne sert à rien de pleurnicher sur sa jeunesse. (*Une cloche de clocher au dehors.*) La demie de huit heures. Préparons-nous... Combien de visiteurs as-tu inscrits sur le livre, pour ce soir ?

FROMMERMONT. Hélas ! Un seul, Mademoiselle.

MADEMOISELLE LE NORMAND. C'est maigre.

FROMMERMONT. Je dirai même : squelettique. Mais des clients inattendus peuvent se présenter.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Le ciel t'écoute !... Allume les chandeliers, deux suffiront. Il nous faut restreindre la dépense. Mais une bonne lumière est indispensable dans mon métier. La physionomie des gens foisonne de renseignements. On peut beaucoup apprendre sur les visages. L'instinct fait le reste, appuyé par les cartes ou le marc de café, dont les signes aident à la clairvoyance.

FROMMERMONT. Mademoiselle ne se sert plus beaucoup du blanc d'œuf.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Les œufs sont hors de prix, en cette saison.

FROMMERMONT. Quel dommage que le coq soit mort de vieillesse ! C'était si amusant, cette forme de divination pittoresque ! Je ne m'en lassais point.

MADEMOISELLE LE NORMAND. L'alectromancie.

FROMMERMONT. Pardon ?

MADEMOISELLE LE NORMAND. C'est un terme savant, tiré des grecs, qui veut dire : prédiction au moyen du coq. La Pythie de Delphes l'employait déjà, quand elle se sentait trop épuisée pour recourir à l'extase. Et c'est moins compliqué que de déchiffrer l'avenir dans le vol des hirondelles.

FROMMERMONT. On n'a qu'à placer l'animal au centre d'une roue où sont inscrites les vingt-quatre lettres de l'alphabet, chacune recouverte d'un grain d'orge. Le coq picore au hasard. On note les lettres, l'une après l'autre. Cela compose parfois des mots bizarres, des assemblages hétéroclites, qui stupéfient le consultant.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Et que la sibylle interprète avec précision...

FROMMERMONT. Hum !...

MADEMOISELLE LE NORMAND. Tout en laissant une certaine marge à l'imaginative. Je ne puis acheter cette volaille prophétique pour le moment, ayant des charges plus pressantes. J'ai dû remplacer ma dalmatique usée. J'en ai déniché une, avant-hier, au courant de la promenade, dans le quartier du quai Saint-Michel, qui regorge d'astrologues en chambre, d'experts en sorcellerie, et même, dit-on, d'envoûteurs redoutables.

FROMMERMONT. Vous croyez à tout ça, Mademoiselle ? Moi, je suis sceptique.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Tu as bien tort. Si tu savais ce que peuvent cacher certaines maisons, dont l'aspect bénin rassure les passants ! Et ces pavillons bien bourgeois, qui semblent abriter de paisibles fonctionnaires, où l'on célèbre nuitamment des messes noires et toutes sortes de cérémonies démoniaques... Tu es un innocent, Frommermont. Ton incrédulité n'est que de l'ignorance.

FROMMERMONT, *goguenard.* Vous ne m'avez jamais fait peur, Mademoiselle, même quand vous parlez à voix basse à vos génies familiers.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Parbleu ! Je ne m'adresse qu'aux esprits bénéfiques. Et mes opérations de magie blanche pourraient porter deux noms, mon ami : Bienfaisance et charité ! Je n'ai rien d'une sorcière. J'ai souvent lu la mort ou les catastrophes sur les lames de mes tarots ou dans la boule de cristal. J'ai toujours gardé pour moi ces annonces funestes. Le Normand n'a jamais désespéré personne. Sauf ce démon de Robespierre, autrefois...

FROMMERMONT. Je me souviens de sa visite, à la nuit tombante. Je revois ce visage blême, ces tics nerveux, cette bouche en coup de sabre. Elégant, dans son habit bleu, comme un muscadin, sinueux comme une vipère.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Et lâche, avec cela ! Il frissonnait quand il retournait le neuf de pique. Est-ce un mauvais présage ? demandait-il, d'un voix alarmée. — Le plus mauvais, ai-je répondu. L'Etre Suprême, ce sobriquet dont vous avez affublé Dieu, ne vous sauvera pas du couperet, tyran !

FROMMERMONT. Pardonnez-moi, mais ce n'est pas exactement ce que vous lui avez dit.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Qu'en sais-tu, effronté ? J'étais seule avec ce monstre.

FROMMERMONT. Vous l'avouerai-je, après tant d'années ? J'écoutais à la porte. Vous avez seulement articulé, sans sympathie, je dois le reconnaître, mais sans insolence : — Camarade Maximilien, méfiez-vous. Un homme puissant ne manque pas d'ennemis... Quant à : tyran, vous l'avez ajouté, après coup, pour corser vos récits de cette entrevue mémorable, mais l'échafaud avait fait son œuvre...

MADEMOISELLE LE NORMAND, *ennuyée.* Tu n'es qu'un impudent. Assez de sottises ! Donne-moi ma dalmatique.

FROMMERMONT. Quelle somptuosité ! Que ces broderies font bien sur la moire violette ! Mademoiselle a l'air d'un archevêque.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Merci du compliment. Hélas ! il y a vingt ans, costumé ainsi, j'aurais eu l'air d'une fée. Morgane ou Mélusine. Aujourd'hui, c'est un prélat que je t'évoque. Bientôt, selon toi, j'aurai l'air du Pape !

FROMMERMOMT. Ce serait bien honorable. Je ne voulais point vous offenser, mais au contraire vous louer d'une prestance que beaucoup de dames vous envieraient.

MADEMOISELLE LE NORMAND. C'est bon... As-tu peigné et frisé ma perruque ?

FROMMERMONT. La voici. Les bouclettes sont impeccables.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Allons ! Que ces cheveux dorés dissimulent mes mèches grises. (*Elle ajuste la perruque devant un miroir.*)

FROMMERMONT, *admiratif.* Mademoiselle George avait moins de majesté, dans la « Lucrèce Borgia », de ce petit Monsieur Hugo.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Vraiment ? Tu as vu la pièce ? Qu'en as-tu pensé ?

FROMMERMONT. Peuh !... Ce n'est pas mal. Mais ces drames ultra-modernes, ces œuvres d'avant-garde me déconcertent un peu. J'en suis resté à Népomucène Lemercier, qui ne se serait jamais permis d'écrire une tragédie en prose. Quel poète, celui-là ! J'ai retenu un vers de son *Agamemnon*, un des plus beaux de la langue française.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Recite-le-moi.

FROMMERMONT, *avec emphase.* « Sous son casque, Arbogaste avait un cerveau vaste... »

MADEMOISELLE LE NORMAND. Oui, cela sonne bien. Presque trop... Mais, pour l'instant, aucun client ne sonne. Encore une soirée infructueuse ! Ne m'as-tu pas dit que quelqu'un s'était inscrit ?

FROMMERMONT. Si, un homme, ce matin. Il doit venir vous consulter vers neuf heures.

MADEMOISELLE LE NORMAND. A-t-il donné son nom ?

FROMMERMONT. Il m'a dit seulement — Mademoiselle Le Normand m'a déjà rencontré. Elle me reconnaîtra.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Attendons. Aide-moi à disposer mes accessoires... Le miroir magique en bonne place, bien en vue... là...

FROMMERMONT. Le marc de café dans son vase de cuivre. La baguette divinatoire.

MADEMOISELLE LE NORMAND. La carte des sept planètes avec la roue du Zodiaque.

FROMMERMONT. J'éparpille artistement les soixante-dix-huit lames de vos tarots, si joliment coloriées. Ça me rappelle les images d'Epinal de mon enfance.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Tu ne seras jamais sérieux. Le mystère n'a aucune prise sur ton esprit futile. Tu rabaisses tout.

FROMMERMONT. Je m'en excuse. Mais ma frivolité joyeuse, peut-être outrecuidante, vous a été d'un bon secours, pendant les périodes difficiles. Je vous suis dévoué comme un caniche. Si vous me chassiez d'ici en me claquant la porte au nez, je rentrerais par la fenêtre !

MADEMOISELLE LE NORMAND, *touchée*. Je connais ta fidélité, mauvais garçon.

FROMMERMONT. Souvenez-vous. En ai-je usé de la salive, au temps de l'Empereur, pour amadouer ce camarade qui vidait les corbeilles, dans les bureaux du ministère où régnait l'omnipotent Fouché ! Quelle éloquence persuasive, afin de le convaincre de me livrer les papiers de rebut, les copies, les brouillons, les notes déchirées ! « Donne-moi donc ces feuillets qui ne servent à rien, lui disais-je. Ils me serviront pour allumer mon feu. » Et je rapportais ici ces précieux chiffons, comme un chien de chasse dépose le gibier devant son maître. Vous avez été, grâce à cette provende, au courant de bien des choses avant tout le monde. Projets d'arrestations, disgrâces, nominations, mutations, fiches secrètes établies par les argousins, etc., etc. Cela n'a pas nui à vos oracles.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Ces renseignements n'ont fait que les affermir. Ma parole, on croirait parfois que tu contestes mes pouvoirs.

FROMMERMONT. Dieu m'en préserve ! Mais un léger coup de pouce, de temps en temps, aide à faire avancer la machine. Quelques bonnes précisions, connues d'avance, sont un solide renfort pour prévoir l'imprévisible.

MADEMOISELLE LE NORMAND, *mécontente*. Sans elles, j'aurais vu aussi clair.

FROMMERMONT. Je ne me permettrais pas d'en douter. (*Un léger temps.*)

MADEMOISELLE LE NORMAND. Oh ! regarde. Regarde-moi dans le miroir. J'ai rarement revêtu un costume qui m'avantage autant. Cette dalmatique violette ajoute à mon allure, n'est-ce pas ? Et je l'ai acquise au plus bas prix. Au vrai, je l'ai eue pour rien. Celui qui me l'a donnée était probablement un fou, ou un maniaque, sans doute un philanthrope, peut-être un sorcier. Je n'ai jamais au cours de ma vie déjà longue, approché quelqu'un d'aussi bizarre.

FROMMERMONT. Vous piquez ma curiosité.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Je flânais, comme je te l'ai dit parmi ces rues étroites qui avoisines le quai. La nuit tombait. J'avisai une sorte d'échoppe, toute fendillée de rides. On pouvait lire, au-dessus de la porte, ce seul mot : « Curiosités ». Derrière la vitre, flamboyait, comme une améthyste, la dalmatique que je porte. Elle me tirait l'œil. J'entrai, pour demander son prix. Personne. Sans rien distinguer encore, je fus dès le seuil assaillie par l'odeur singulière qui régnait là. Cela sentait le bois moisi, la fleur séchée, la fumée captive et, surtout, la poussière. Une poussière qui flotterait en ce lieu depuis toujours, comment dire ? Une poussière à goût d'éternité... Holà ! y a-t-il quelqu'un ? — Voilà, voilà, j'arrive, répondit une voix très claire qui tintait comme de l'argent. Et je vis émerger du fond de l'ombre, non pas le vieillard chenu, que tout annonçait, mais un homme robuste, d'une cinquantaine d'années, au visage coloré, que fleurissaient deux yeux trop bleus, deux myosotis. Et sa main qui tenait une lampe avait cinq fossettes, comme une main d'enfant. — Que puis-je pour votre service, Madame ? — Je voudrais savoir le prix de cette étoffe qui chatoie à l'étalage. — Ah ! la chasuble de Saint Eloi ? — Comment ? — Oui, c'est celle qu'il portait quand on l'a intronisé. — Mais elle a l'air presque neuve. — J'ai des secrets pour rajeunir et conserver. — Et combien me la vendriez-vous ? — Nous nous entendrons toujours, Mademoiselle Le Normand. — Vous me connaissez ? — Bien sûr. Nous nous sommes rencontrés voilà plus de quarante ans. — Vous plaisantez, Monsieur l'antiquaire. En ce temps-là, vous étiez un gamin. Point du tout, j'étais exactement pareil à l'homme que je suis aujourd'hui.

FROMMERMONT. Çà, par exemple !

MADEMOISELLE LE NORMAND. Bon, me dis-je, c'est un fou. Mais il ne semble pas dangereux. Il reprit : — Je vous demanderai si peu que ce ne sera point une vente, mais une faveur. A la condition que vous me fassiez la grâce de visiter ma collection particulière. Je possède des merveilles. — Bien volontiers, je raffole des antiquités. — Vous n'en aurez jamais contemplé de semblables.. Négligeons cette salle, où je n'expose que des objets sans valeur. De vieux fauteuils, des pendules rafistolées. La brocante. Aucun intérêt. Mais passons, si vous le voulez bien, dans l'arrière-boutique. Là, vous verrez...... Il avait l'air, avec sa voix caressante, de promettre du sucre à un chien favori. Fascinée, je me laissai conduire.

FROMMERMONT. On jurerait un conte de fées. C'est passionnant !

MADEMOISELLE LE NORMAND. Attends donc. Il y avait sous le plafond bas de cette deuxième salle, des vitrines, des armoires entrouvertes. L'homme, soudain, parut m'oublier. Il se mit à parler. Dans la fièvre. Rapidement... Il semblait haranguer l'invisible. — Entrez, Madame. Il y a le choix. Que d'occasions intéressantes ! Tenez, là, ce coffret renferme un fragment de la momie de Cléopâtre, la main, la petite main qui s'amusait à décoiffer Antoine. Cinq doigts frêles, tout secs. Et quand se levait un de ces doigts de rien du tout, les galères sentaient pousser leurs ailes et la mer se couchait à plat ventre, comme un lévrier... Voyons autre chose. Ici, rongée, défrisée, mais encore bien fière, voici la vraie plume du roi Henri, celle qu'il arborait, un soir de victoire. « Ralliez-vous à mon panache blanc ! » Touchez ce panache célèbre. Troué des mites, mangé de gloire, il finira sur le chapeau de la chaisière. »

FROMMERMONT. Si c'est un toqué, cet ostrogoth ne manque pas d'esprit.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Il poursuivit, presque sans respirer. — Ce qui brille là-bas ? Tout simplement le couperet dont fut tranché le faible col de Marie-Antoinette. Que je vous le montre sous la lampe.

Cette tache sombre ? Une goutte de sang, incrustée là pour jamais. Du sang bleu, qui coula rouge, comme celui des pauvres. Pièce de musée. Je ne la vends pas... Ah ! Tenez, pêle-mêle dans ce coin, l'authentique lanterne de Diogène. « Je cherche un homme... » Je la laisserais pour rien, car elle n'éclaire pas... Le mouchoir de Véronique, belle toile imprimée, mais à trop d'exemplaires... La cuvette ébréchée où Pilate, comme après un repas, lava ses belles mains négligentes. Aimez-vous la musique ? Voici la syrinx du Dieu Pan. Voici la vraie flûte de Marsyas, et voici la peau de Marsyas dont j'ai fait un étui pour sa flûte... Nous avons mieux encore...

FROMMERMONT C'est fabuleux !

MADEMOISELLE LE NORMAND. Ma collection d'animaux empaillés : le vautour, oiseau gastronome, qui déjeunait de Prométhée, au restaurant du Mont Atlas... Ce coq n'a chanté que trois fois, mais ce fut pour saint Pierre...

FROMMERMONT. Toute l'histoire défile, avec sa sœur plus belle, la légende. Je n'en crois pas mes oreilles !

MADEMOISELLE LE NORMAND. — Quant à ce scapulaire, modeste d'apparence, il contient la plus rare relique : un croc aigu, arraché par saint Jean au dragon de l'Apocalypse. Il suffit d'effleurer ce talisman vraiment magique, pour ne rêver que guerres, égorgements, incendies et massacres. Bref, on voit Dieu.

FROMMERMONT. Vous avez raison. Ce n'est pas un dément. C'est un sorcier.

MADEMOISELLE LE NORMAND. A ce moment, le marchand s'arrêta soudain. Ses yeux foncèrent, devinrent presque noirs. Et la lampe rétrécit sa lumière. Je commençais à m'effrayer. Alors, il m'exhiba une boîte carrée, plus translucide que du cristal, l'ouvrit avec précaution, et prononça, presque à voix basse : « Voici la merveille suprême, le joyau des joyaux. Qu'en dites-vous ? » C'est une très jolie boîte, vraiment — Je ne vous parle pas de la boîte, qui vaut bien dix sous, mais de ce qu'elle contient... Frommermont, le coffret transparent était vide. Vide, tu m'entends ? Peut-être, comme de la manche des escamoteurs, allait-il en jaillir quelque chose, une tourterelle, que sais-je, un bouquet de rubans ?

FROMMERMONT. Alors ? Alors ?

MADEMOISELLE LE NORMAND. — Vous ne voyez donc rien ? cria l'antiquaire. Vous êtes donc aveugle, illustre voyante, plus aveugle que tout l'hospice des Quinze-Vingt ? Mais penchez-vous, mais regardez. Mettez vos lunettes... Elle est si blanche, elle brille si doucement ! Une âme, une âme humaine, une âme à vendre avec son écrin de cristal. Et personne, pour l'entrevoir, n'est assez humble. Personne, pour l'acquérir, n'est assez pur ! Dieu sait pourtant si cela ferait l'affaire de quelques-uns de s'acheter une âme. Tant de gens n'en ont pas, n'en ont jamais eu !... Alors, à l'encan, à la voirie, au ruisseau, une âme toute neuve, une âme qui n'aura pas servi ! » Jeté à terre, le coffret éclata en mille miettes. L'homme me poussa vers la sortie, me mit dans les bras la dalmatique précieuse, en disant : « Vous me paierez une autre fois, bientôt. Quand nous nous reverrons... » Il faisait nuit noire. Je détalai, sans demander mon reste. Et je revins ici, presque en courant... Voilà.

(*Neuf heures commencent à sonner, au clocher voisin.*)

FROMMERMONT, *troublé.* Si j'étais vous, Mademoiselle, je ne garderais pas sur moi ce vêtement. Il est à coup sûr ensorcelé.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Je ne crains rien. Ariel, mon esprit protecteur me garantit de tout maléfice.

FROMMERMONT. Espérons-le... J'aime mieux le croire que d'y aller voir... Mais à votre place, je ne serais pas tranquille.

(*La clochette de la porte d'entrée retentit.*)

Ah ! Voilà votre consultant.

MADEMOISELLE LE NORMAND. On n'est pas plus exact. Va lui ouvrir. Et annonce-le dans les formes. C'est peut-être quelqu'un de la haute.

(*Porte ouverte et refermée. Mlle Le Normand marmonne tout bas, avec angoisse :*)

« Grand Esprit, redonnez-moi la vue. Rendez-moi les pouvoirs qui me sont trop souvent retirés.... Faites que je n'aie pas à recourir aux inventions, ni aux mensonges... Abracadabra, Adonaï, Inchallah, Sabaoth, Tétagrammaton, Amen. »

(*La porte s'ouvre.*)

FROMMERMONT. Veuillez entrer, Monsieur... Pardonnez-moi, Mademoiselle, mais cet homme refuse de me révéler son nom. Je ne puis donc l'annoncer dans les règles.

(*Un homme masqué avance dans la salle.*)

MADEMOISELLE LE NORMAND. Bon. Tu peux te retier, Frommermont.

FROMMERMONT. Mais, Mademoiselle...

MADEMOISELLE LE NORMAND. Je n'ai rien à redouter, voyons. Laisse-nous.

FROMMERMONT, *il est inquiet.* C'est bien, j'obéis.

(*La porte se ferme. Un silence.*)

MADEMOISELLE LE NORMAND, *très calme.* Etes-vous décidé à garder la cape qui vous enveloppe, Monsieur ? Et pourquoi portez-vous un masque ? Je sais que le romantisme est à la mode, avec ses manteaux couleur muraille et ses loups de velours à la Vénitienne. Mais nous ne sommes pas ici boulevard du Crime ni aux bals travestis de la rue Ventadour. J'ai l'habitude de regarder en face le visage de mes consultants. Si vous êtes de la police dites-le. J'ai été arrêtée trois fois et trois fois relâchée. Si vous êtes traqué par la police, au contraire, ce n'est pas moi qui vous dénoncerai. Dans les deux cas, veuillez vous démasquer.

L'HOMME. Volontiers. (*Il retire son masque.*)

MADEMOISELLE LE NORMAND. Mon Dieu !... C'est vous ? L'homme aux reliques, l'antiquaire au coffret de cristal, le collectionneur d'âmes invendables ? Qu'avez-vous à me demander ?

L'HOMME, *doucement.* Je vous avais prédit que nous nous reverrions.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Venez-vous toucher le prix de mon emplette ? Dites-moi votre chiffre. Mais traitez-moi bien. Les temps sont durs.

L'HOMME. Je sais. Je ne veux pas de votre argent. La chasuble du grand saint Eloi est un objet sans prix. Je viens voir la Sibylle de la rue de Tournon, non la cliente du quai Saint-Michel.

MADEMOISELLE LE NORMAND, *surprise.* Vous désirez que je vous dise l'horoscope ? Vous voulez connaître le futur ? Quémander un avertissement, un conseil, comme tous ceux qui prennent le chemin de ma maison ?

L'HOMME. Pourquoi pas ?... Me permettez-vous de m'asseoir ?

MADEMOISELLE LE NORMAND. Faites... Persistez-vous à conserver l'anonymat ou m'apprendrez-vous qui vous êtes ? Le mystère est mon royaume. J'y respire à l'aise. Et je suis le tombeau des secrets... Mais vous avez toute liberté de me taire votre nom.

L'HOMME. Mon nom ? C'est bien peu dire. J'en ai beaucoup. Lequel voulez-vous savoir ? L'homme qui vous

montrait avant-hier ses collections étranges s'appelle M. Osiris. Mais je me suis aussi appelé, au cours des temps, — excusez l'abondance de cette énumération — le marquis Baletti à Venise, le comte Surmont à Bruxelles, le marquis de Montferrat à Rome, le chevalier Schöning à Vienne, le comte Soltikoff à Moscou, le magyar Tzarogy à Prague, le baron de Saint-Noël à Londres, et, dernièrement, le major Fraser à Paris.

MADAME LE NORMAND, *railleuse*. Je me sens noyée sous l'avalanche des patronymes, des titres et des capitales. Vous m'apparaissez comme le caméléon de l'Armorial, cher Monsieur. Cela revient à dire qu'étant à la fois tant de monde, vous n'êtes en réalité personne.

L'HOMME. Si. Nul ne nous écoute ?

MADEMOISELLE LE NORMAND. J'habite seule chez moi.

L'HOMME. Mais votre majordome ? Etes-vous sûre que son oreille n'est pas en ce moment vissée à la serrure ?

MADEMOISELLE LE NORMAND. Ouvrez la porte. (*Porte brusquement ouverte.*)

L'HOMME. J'ai discerné une ombre qui s'enfuyait.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Il n'y reviendra plus. Peut-être ce brave garçon espérait-il me protéger contre un visiteur plutôt... insolite. Nous en avons tant vu, en quarante ans !

L'HOMME. Il a tort. Je ne vous veux que du bien. Et, pour vous le prouver, je vais vous apprendre mon vrai nom. Vous avez entendu parler sans doute d'un fameux aventurier, tour à tour alchimiste, inventeur, expert en science hermétique, favori d'un souverain, adulé des femmes, espion des chancelleries, faisant la culture des perles et l'élevage des diamants, virtuose au violon, peintre à ses heures, apparaissant, disparaissant, reparaissant, vaporeux comme la fumée, énigmatique, perçant tous les secrets sans rien livrer de lui-même, menant trois existences superposées, souvent cherché par la police, courant l'Europe comme un lièvre court les champs, ayant tout vu, tout connu, tout rejeté — et dont Voltaire disait à Frédéric de Prusse : — C'est un homme qui sait tout et qui ne meurt jamais.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Le comte de Saint-Germain ? Grand Dieu ! Mais il est mort depuis un demi-siècle !

L'HOMME. C'est moi.

(*Un silence.*)

MADEMOISELLE LE NORMAND. Allons, Monsieur. Vous plaisantez. Je ne vous crois pas.

SAINT-GERMAIN. Qu'une petite perruche de boudoir, ou l'une de ces grosses dindes sans cervelle, que j'ai tant fréquentées jadis, à mon corps défendant, me réponde ainsi, je l'admettrais. Mais vous, Mademoiselle Le Normand, dont le métier consiste à réaliser l'impossible, vous l'accoucheuse de l'illusion devenue vérité ?

MADEMOISELLE LE NORMAND. Il y a des limites à l'extraordinaire. Vous avez l'apparence d'un homme en pleine force, un visage sans ravines, une épaisse chevelure. M. de Saint-Germain, on le sait, était le conseiller intime du roi Louis XV, voilà près de cent ans. Et vous n'étiez plus jeune, à cette époque.

SAINT-GERMAIN. Et toujours avec le même aspect, paraissant le même âge — mes nombreux historiens le reconnaissent, j'ai approché la grande Catherine, prédit son destin tragique à Marie-Antoinette, dit à Maurepas ses quatre vérités, passé deux nuits en prison avec Casanova, qui m'avait mêlé à ses folles intrigues. Je suis le seul homme, peut-être, qui ait cloué le bec au tout-puissant Fouché. Il m'avait fait venir dans son bureau, où personne n'entrait sans crainte, afin de me signifier un décret d'expulsion. A peine avais-je franchi le seuil, que ce goujat, pour m'intimider, me dit, à brûle-pourpoint : « Monsieur le Comte, mourrez-vous de la potence ou de la vérole ? » Je répondis tranquillement : « Cela dépend, Monsieur le Duc, selon que j'épouserai vos maîtresses ou vos principes » Et je disparus, le laissant foudroyé... J'ai traversé la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire, assisté à la Restauration, suivi les funérailles de Louis XVIII, désapprouvé les erreurs de Charles X, et me voici, tel qu'on m'a toujours dépeint, faisant la nique au temps sans un cheveu de moins, sans une ride de plus, conversant avec vous dans votre cabinet magique, sous le règne du bon Louis-Philippe, qui, d'ailleurs, ne restera pas sur le trône, et mourra en exil.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Quelle extravagance !

SAINT-GERMAIN. Comment ? Mais l'événement est inscrit depuis longtemps dans le proche avenir. Je ne suis pas un voyant et pourtant, je le sais. A quoi vous servent donc vos cartes et vos grimoires ? A engraisser les rats ?

MADEMOISELLE LE NORMAND. Ah ! bon ! Que je suis sotte ! J'ai compris. Vous n'êtes pas le comte de Saint-Germain, mais un confrère en divination, un de ces prophètes sans clientèle, qui cherchent à se faufiler parmi nous, pour surprendre nos méthodes et nos formules — Vous avez manœuvré avec une adresse singulière, je l'avoue : Cette manière originale de m'attirer parmi vos vieilleries, cette visite mystérieuse sous un masque, votre jeu consommé (vous êtes un second Frédérick-Lemaître), votre autorité, votre faconde, tout concourait à m'éblouir. Mais je ne suis pas née d'hier et je m'estime aussi bonne comédienne que vous. Mettons chacun nos cartes sur la table et parlons sérieusement.

SAINT-GERMAIN. Vous n'êtes guère perspicace, Mademoiselle. Vous vous dupez vous-même, mais à l'envers, en prenant pour une fable impudente la plus authentique des vérités. Je conviens que ma longévité exceptionnelle soit inconcevable pour le commun des hommes. Mais vous ! J'ai lu vos livres. Il n'y est question que de miracles, que vous accomplissez en vous jouant. Dans votre dernier ouvrage, vous annoncez tranquillement que vous vivrez cent vingt années. Comment le savez-vous ? Qui vous l'a dit ? D'où tirez-vous cette prévision incroyable ?

MADEMOISELLE LE NORMAND, *un peu embarrassée*. Mais... de mes calculs astrologiques..., de la conjonction des planètes... Bien d'autres signes m'ont avertie.

SAINT-GERMAIN. Admettons... Et ce génie familier qui vous apparaît en tous lieux, même dans la cellule où vous enferma le duc d'Otrente, en 1809, ce petit démon coiffé d'un chapeau pointu qui traverse les murailles et vous a conduite jusqu'aux enfers (c'est raconté tout au long dans vos mémoires), je serais bien curieux de faire sa connaissance.

MADEMOISELLE LE NORMAND, *de plus en plus désarçonnée*. Moi seule ai la faculté de le voir.

SAINT-GERMAIN. Méfiez-vous, si vous voulez en croire un homme qui n'a pour vous que de la sympathie, ne cherchez pas à vous soumettre des puissances inconnues. Il est dangereux de forcer les portes de l'autre monde. Il répond parfois, je le sais, mais toujours par les voix les plus suspectes, les plus avilies. Les imprudents qui pensent avoir commerce avec les esprits célestes, ne sont que des chiffonniers involontaires. Ils fouillent, sans le savoir, dans les détritus vénéneux d'une immense boîte à ordures. Et les miasmes qu'elle exhale propagent le

malheur et la folie. La terre est entourée de marécages invisibles, où grouillent des larves avides. C'est ce qu'on appelle l'Au-delà. Gardez-vous d'y plonger les mains.

MADEMOISELLE LE NORMAND, *impressionnée.* Il est rare que je me livre à ces conjurations difficiles. Je l'ai fait une fois pour ma très chère amie, Joséphine Bonaparte, un peu avant le sacre.

SAINT-GERMAIN. Et son impérial époux, après bien des outrages, l'a répudiée impitoyablement.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Une autre fois pour la duchesse d'Abrantès, quand son mari, le tumultueux Junot, mit fin à ses jours dans un accès de démence furieuse.

SAINT-GERMAIN. Et cette dame, qui traîna sa courte vie de veuve ruinée, en mendiant partout des aumônes, est morte dans une gêne cruelle... Que vous disais-je ?

(*Un léger temps.*)

MADEMOISELLE LE NORMAND. Je ne crois pas que vous soyez M. de Saint-Germain. Mais vous me paraissez, en tout cas, éclairé sur des questions... bien troublantes... Montrez-moi votre main gauche, s'il vous plaît.

SAINT-GERMAIN. La voici. Pendant ce temps, j'examine votre main droite.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Quelle ligne de vie, Seigneur ! Interminable. Elle semble dépasser la paume. Je n'ai rien observé de pareil !

SAINT-GERMAIN. Vous voyez. La vôtre est moins longue. Vous serez loin d'aller jusqu'à cent ans.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Il ne faut pas prendre tout ce que j'écris au pied de la lettre. Nos lecteurs raffolent du fantastique. Nous les servons de leur plat. Et vous devez savoir que les devins, clairvoyants pour les autres, sont parfois aveugles pour eux-mêmes.

SAINT-GERMAIN. C'est une loi bien affligeante, j'en conviens.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Votre ligne de tête se creuse profondément. Ciel, quel cerveau ! Et le mont de Mars charnu, coloré ! une énergie du diable, une santé de fer.

SAINT-GERMAIN. Votre cœur vous jouera des tours. D'autant qu'il n'a pas d'exutoire par les sens. Le mont de Vénus est strié d'une barrière infranchissable.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Hélas ! Pauvre Le Normand, plus cadenassée qu'un troupeau de vestales ! Je suis la Récamier des Pythonisses... Mon Dieu, que vous ai-je avoué là, moi qui vous connais à peine !

SAINT-GERMAIN. La fraternité du mystère ! Moitié fiction, moitié réalité ! L'éternel enchevêtrement des facultés de l'âme, qui tantôt court, avec des yeux perçants, et tantôt rampe, avec les yeux fermés !...

MADEMOISELLE LE NORMAND. Vous avez, en deux mots, mis le doigt sur mon drame, Monsieur...

SAINT-GERMAIN. .. de Saint-Germain.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Si vous y tenez !... Oui, je ne vois que par instants, par éclairs. C'est désespérant. Il y a des jours où mes prédictions sont infaillibles. Certains de mes consultants s'en vont éberlués par la justesse et la précision de ce que j'ai découvert en eux, autour d'eux... Et puis, sans raison, quand d'autres se présentent, une porte se ferme, un voile tombe. Je n'ai plus ni soutien, ni appui. Une infirme privée de ses béquilles... Et je raconte n'importe quoi.

SAINT-GERMAIN. Comment, alors, ne renvoyez-vous pas ceux pour qui vous ne pouvez rien ?

MADEMOISELLE LE NORMAND. Il faut bien vivre.

SAINT-GERMAIN. C'est un drame, en effet. Il vous reste une tâche utile, dans les moments où vous ne voyez plus : Rassurer les inquiets, les malades, réconforter les soucieux. Faire croire à l'amour, à l'éternité de l'amour. Tâcher de cimenter le couple humain. Mission bien ardue. Dire que le destin, la religion, la loi, la morale, les mœurs, la coutume exigent que se soudent l'un à l'autre — et parfois jusqu'à la fin, des êtres qui, sauf exceptions, bien sûr, ne sont pas faits pour vivre ensemble !

MADEMOISELLE LE NORMAND. Dame, comment concilier le nomade et la sédentaire, l'une qui campe et l'autre qui s'installe, celui qui voudrait partir, celle qui veut rester, l'homme et ses désirs d'évasion, la femme et ses verrous ? Les mêmes mots, pour eux, n'ont pas le même sens. Quand il dit à jamais il pense : Quelque temps. Quand elle dit : Toujours, elle pense : Toujours... Enfin..., jusqu'à ce que l'amour s'effrite, souvent par la faute de l'homme, d'ailleurs... Alors, la haine le remplace. Quel gâchis !

SAINT-GERMAIN. La vie est mal faite. Et, cependant, elle me captive si fort, voyez-vous, que, si je n'avais trouvé le moyen de me... survivre, j'aurais vendu ma part de paradis pour la prolonger.

(*Un temps.*)

MADEMOISELLE LE NORMAND. Savez-vous — je ne l'ai révélé à personne, c'est trop grave — savez-vous ce que, huit fois sur dix, après beaucoup d'hésitations et de périphrases, certaines femmes me demandent, à la fin de mes séances ?

SAINT-GERMAIN. Confiez-le-moi.

MADEMOISELLE LE NORMAND. — Pouvez-vous me dire si mon mari mourra bientôt ?

SAINT-GERMAIN. Diable !... Il y a pourtant les aimantes, les dévouées, les fidèles malgré tout, les femmes de devoir et de sacrifice... Il y a les saintes.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Assurément... Pas beaucoup.

SAINT-GERMAIN. Vous devez moins regretter, alors, d'être... tenue au célibat ?

MADEMOISELLE LE NORMAND. Certains jours, peut-être... D'autres fois, je souffre, sourdement, de ne pouvoir souffrir comme les autres...

SAINT-GERMAIN. Si vous aviez mon âge, mon âge que je compte, non par années, mais par décades — oui, souriez, je vous le permets, — vous vous apercevriez que cette fameuse souffrance qui plaît aux Dieux, paraît-il, et, dit-on, purifie l'âme et lui gagne des mérites, ne sert de rien, vous m'entendez. La souffrance amoindrit. Elle aigrit. Elle stérilise. Mais il faut se garder de le dire — on passerait pour un monstre d'égoïsme, pour un affreux mécréant. C'est pourtant la vérité. La joie seule est féconde, et la paix du cœur.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Où avez-vous appris cela, Monsieur de Saint-Germain ?

SAINT-GERMAIN. Sur les hauteurs des monts d'Asie, où j'ai vécu plusieurs mois auprès d'hommes sages, qui m'ont enseigné bien d'autres choses, celle-ci par exemple : (Je m'excuse de vous le dire, à vous qui ne vivez que de cela.) Il ne faut pas chercher à connaître l'avenir. C'est dangereux — et tout-à-fait inutile.

MADEMOISELLE LE NORMAND. Il m'est impossible de vous suivre sur ce terrain.

SAINT-GERMAIN. Parbleu ! (*Dehors, onze heures sonnent.*) D'ailleurs, j'ai, moi aussi, et trop souvent, tenté ces sortes d'expériences. Puis j'y ai renoncé. Mais j'ai le temps pour moi. Tout le monde n'a pas ce privilège.

(*Musique basse.*)

Allons, bonsoir. Je retourne à mon échoppe, à mes reliques d'un passé lointain.

MADEMOISELLE LE NORMAND, *légèrement moqueuse.* A la flûte du dieu Pan, au mouchoir de Véronique, à la plume du roi Henri...

SAINT-GERMAIN. A toute cette friperie merveilleuse, qui ravive l'imagination, qui crée des reflets, des images, et de la féerie, et des songes... C'est un peu ce que vous faites, avec vos astres et vos tarots...

MADEMOISELLE LE NORMAND. Vous reverrai-je, visiteur de la nuit ?

SAINT-GERMAIN. Qui sait ? Je suis grand voyageur. Je reviendrai peut-être. Si, dans le silence, un soir, vous entendez des pas monter votre escalier, ouvrez, ce sera moi. Vous serez penchée encore sur vos horoscopes, un peu plus penchée. Je serai toujours le même. Mais je vous apporterai quelque chose qui vous rajeunira, pour longtemps.

MADEMOISELLE LE NORMAND. J'en accepte l'augure. Et comment s'appelle ce talisman qui empêche de vieillir ?

SAINT-GERMAIN, *bas.* La Poésie... Ne le dites pas. (*La musique monte, puis décline et la voix, en épilogue, prononce derrière le rideau.*)

LA VOIX

Je lis dans le ciel les désastres,
Les petits bonheurs, les grands deuils.
Je vois des berceaux, des cercueils,
Dans l'énorme Maison des astres.

Prophétesse rivée au seuil
Du temple où le Futur s'encastre,
Hermès, Moïse, Zoroastre
Parlent en moi, guident mon œil.

Au seul bruit de ma robe sombre,
Arcanes, Symboles et Nombres
Ouvrent leur cave ou leur coffret...

Le Sphinx m'a livré son problème.
L'Archange m'a dit son secret...
Et je connais tout, — hors moi-même.

Et c'est la

FIN

abonnements

	FRANCE	ÉTRANGER
1 an - 23 numéros....	NF 36	NF 41
le numéro	NF 2	NF 2,40
reliures	NF 17	NF 19
changement d'adresse .	NF 1	NF 1

• La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

• Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

• Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que, par accord spécial avec notre confrère *Miroir de l'Histoire*, tout nouvel abonné et tous nos abonnés, au moment du renouvellement de leur abonnement, peuvent nous demander de profiter d'une collection de 3 numéros de *Miroir de l'Histoire* qui leur sera expédié gratuitement.

règlements

FRANCE à *l'Avant-Scène*, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6 (DAN 67-25), C.C.P. Paris 7353.00, chèque bancaire, mandat-poste

REPRÉSENTANTS A L'ÉTRANGER :

BELGIQUE, CONGO BELGE, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C. C. P. 2364-99 - Francs belges : 390.

BRESIL : R. F. Besnard, 91, av. Almirante-Barroso, Rio-de-Janeiro, et 131, r. Marconi, Sao-Paulo - Cruzeiros : 1.930.

CANADA : J. Durand, 1481 Mansfield, Montréal - Dollars C : 9.

ESPAGNE : H. Avellan, Duque de Sesto 5, Madrid 9 : (au cours du jour).

NORVEGE, SUEDE, DANEMARK : Librairie Française, Brahegatan 8, Stockholm 5, Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : 45.

ETATS-UNIS : George Sinclair, 505, Fifth Avenue, New-York 17, N.-Y. - Dollars : 9.

ITALIE : Dott. Carlo Di Pralormo, Via Lambruschini 12, Torino - Lires : 5.700.

LIBAN : Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Lib. 27.

PORTUGAL : Livraria Bertrand, 73, rua Garret, Lisboa - Escudos : 220.

MEXIQUE : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma 12, Mexico D.F. - Pesos : 103.

SUISSE : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève, C. C. P. 1.6390 - Francs suisses : 35.

YOUGOSLAVIE : Centre Culturel Français, 11, Zmaj Jovina, Belgrade - Dinars : 2.500.

AUTRES PAYS ÉTRANGERS

Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé directement à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

Théâtre africain et spectacles d'été

A la suite du Concours des Jeunes Compagnies qui s'est déroulé dans la salle de l'Alliance Française (et sur lequel nous reviendrons dans notre prochain numéro), le Théâtre Populaire Africain a présenté un spectacle composé de deux pièces, une blanche, une noire. Il était bon, en effet, que ce jeune théâtre africain qui se cherche — à travers ses auteurs comme à travers ses interprètes — fut présent, sans concourir, dans une confrontation destinée à recenser les espoirs et les possibilités de la scène française. Car ce théâtre africain, par la formation de ceux qui l'édifient et la langue qu'ils emploient, ressortit de la scène française. Pour le moment, tout au moins. Et, pour ma part, je vois dans cette recherche d'une personnalité un enrichissement, pour notre théâtre commun, plutôt qu'un éclatement.

Le Théâtre Populaire Africain s'est fixé — ce sont ses propres termes — un triple objectif : révéler les œuvres de la littérature noire ; exprimer les problèmes de l'Afrique qui s'éveille ; ressusciter les trésors du passé et coopérer, ainsi, au développement d'un Théâtre Universel. Disons-le tout de suite, le Théâtre Populaire Africain n'a pas encore atteint les objectifs qu'il s'est proposé. Il serait malséant de le lui reprocher. Le programme qu'il nous a offert témoigne, cependant, d'un effort cohérent dans la bonne direction.

Léonce et Léna, de Georg Buchner, est une comédie rose, en forme de proverbe, comme on les aimait au siècle passé. Lou Bruder, qui en a fait la version jouée par le Théâtre Africain, y voit une pièce foncièrement noire parce que, sans doute, dans ce royaume d'opérette, dans lequel se déroule l'action, les paysans meurent de faim. Moi, je veux bien. Les amours d'un jeune prince désabusé avec une princesse romantique (alors qu'il la fuyait parce qu'elle lui était destinée) n'exhalent aucun parfum révolutionnaire particulièrement âcre. Tout cela est prévu, traditionnel. Ce qui l'est moins c'est le ton sarcastique et léger de Buchner qui s'apparente davantage à celui de Musset qu'à celui de l'auteur de *La Mort de Danton.* Ce qui l'est moins, c'est de voir ces courtisans à perruque et falbalas incarnés par des acteurs noirs. Cela donne à la comédie un piquant supplémentaire qui n'est pas sans agrément pour les spectateurs. Quant aux acteurs. *Léonce et Léna* leur fournit la matière d'un excellent exercice d'école auquel ils se livrent fort consciencieusement et honnêtement.

Evidemment, *Chaka,* de Léopold Sedar Senghor, qui constitue la seconde partie de leur programme, correspond davantage à ce que l'on attend d'une troupe africaine et de ses intentions. Ce long poème, écrit dans une langue souveraine et riche, exalte « l'invincible volonté de l'Afrique asservie ». Chaka, est un fils de chef que la faiblesse de son père, vis-à-vis des blancs, a condamné à la misère, à l'humiliation. Maintenant, Chaka va mourir. Il réalise bien des choses. Aussi bien la nécessité de la révolte créatrice que le tendre amour de la douce Nolivé. Il meurt et le chœur salue « l'aube blanche, l'aurore nouvelle qui ouvre les yeux de son peuple ». Dans *Chaka,* l'on retrouve à la fois Senghor le poète et Senghor l'homme politique. Ce n'est pas pour nous gêner. Et en dépit d'une certaine inexpérience, bien excusable, les acteurs du Théâtre Africain interprètent ce chant de leurs inquiétudes avec une ferveur qui force le respect.

●

La vie théâtrale parisienne s'étant transportée en province, où commence la saison des festivals, la Compagnie de France Daubray et des frères Georges et Pierre Peyrou a repris possession, comme les années précédentes, du Théâtre de Plein Air des Tuileries. Avec des moyens d'infortune, malgré un ciel souvent inclément, cette jeune compagnie s'applique, avec persévérance, à présenter des spectacles de qualité dans un Paris déserté par les comédiens mais envahi par les visiteurs. Après Molière et Cervantès, c'est Shakespeare qu'ils servent cet été. *Beaucoup de bruit pour rien,* comédie sans prétention sur laquelle ils ont jeté leur dévolu, s'accorde fort bien au cadre champêtre des Tuileries ainsi qu'aux possibilités de la troupe.

Le divertissement est agréable, la soirée fraîche, la distribution, en tête de laquelle brille Arlette Thomas, alerte et sympathique. Bref un spectacle et une entreprise des plus recommandables.

Par contre, je ne sais trop ce qui a poussé la direction du Théâtre du Tertre à monter une pièce policière sans le moindre intérêt. Dans la petite salle montmartroise où nous furent révélés tant de textes poétiques ou insolites, signés Desnos, Lafforgue ou Claudel, je ne vois pas ce que peut apporter l'insipide *Meurtre provisoire,* de Pierre Signac. Le théâtre d'art ne fait pas d'argent. Une pièce policière risque d'attirer le public. A condition qu'elle soit bonne. Ce qui n'est pas le cas. Et je ne pardonnerai jamais à ce *Meurtre provisoire* de participer au meurtre... définitif de l'un des derniers refuges de la poésie, à Paris.

Bernard DORT :

L'EXEMPLE DU "BERLINER ENSEMBLE"

La série de représentations que le *Berliner Ensemble*, fondé par Bertolt Brecht et Hélène Weigel il y a déjà plus de dix ans (en septembre 1949), vient de donner au Théâtre des Nations à Paris a confirmé de façon éclatante ce que, depuis qu'en 1954 il présenta *Mère Courage* au Festival International du Théâtre de Paris, certains d'entre nous savaient déjà : c'est-à-dire non seulement que le *Berliner Ensemble* est sans conteste le premier théâtre d'Europe, mais que son style et sa méthode doivent être tenus pour exemplaires et qu'ils ont pour nous une valeur d'enseignement.

●

Ce qui étonne d'abord dans de telles représentations, c'est leur *fini*. Au théâtre, nous sommes trop habitués à nous contenter d'à peu près et à accepter que l'art scénique relève plus du hasard que du calcul. Le *Berliner Ensemble* fait, au contraire, table rase des inspirations soudaines et des improvisations hasardeuses. Chacun de ses spectacles est le produit d'un travail obstiné et précis. Derrière le rideau de scène qui, entre les tableaux, ferme en général le plateau, la mise en place des décors et des éléments matériels de la représentation (ils sont souvent fort nombreux) s'effectue sans heurt, sans hâte ni retard, sans incertitude. Les gestes des acteurs, leurs paroles, leurs silences ont juste le poids et la place prévus : rien ne déborde, rien ne « bave ». Le spectacle est, jusque dans ses temps morts, calculé et maîtrisé à l'avance. Il a l'assurance et l'équilibre d'un chef-d'œuvre artisanal longtemps médité et longuement poli.

Au lieu des quatre semaines de répétitions qui sont la règle dans les théâtres parisiens, ce sont des mois d'exercices qui précèdent une première au *Berliner Ensemble*. Et ce travail pratique est lui-même préparé par un travail théorique, « dramaturgique » comme disent les Allemands, au moins équivalent, sur le texte de la pièce, et la conception d'ensemble de la représentation projetée... Car il ne s'agit pas seulement de mettre une œuvre en scène, de l'installer tant bien que mal sur le plateau et de la livrer ainsi au public : le *Berliner Ensemble* sait que la représentation théâtrale est la *réalisation* de l'œuvre — une réalisation qui importe au moins autant que sa composition littéraire.

Ajoutons qu'un tel travail exige des moyens financiers considérables, sans commune mesure avec ceux dont disposent la plupart des théâtres parisiens. Théâtre d'Etat (et de prestige) dans la République Démocratique Allemande, le *Berliner Ensemble* ne connaît guère de difficultés d'argent : il travaille dans des conditions comparables à celles du laboratoire d'une entreprise industrielle prospère.

●

Mais un tel travail risquerait de ne produire que de parfaites mécaniques scéniques un peu vaines s'il n'était soutenu par une volonté et une réflexion méthodiques : celles de Brecht.

Un spectacle du *Berliner Ensemble* ne se contente pas de « tourner rond », pas plus qu'il ne vise d'abord à faire effet sur le spectateur. A aucun moment, il ne cède au mirage du théâtre pour le théâtre. Son seul but est d'exprimer pleinement l'œuvre représentée, de nous la livrer dans toute sa richesse et dans toute sa complexité.

Le premier souci de Brecht, auteur et metteur en scène (chez lui ces deux activités allèrent de pair) était de faire apparaître en clair sur la scène ce qu'il appelait la *fable*, c'est-à-dire l'histoire profonde, fondamentale qu'il entendait raconter au moyen du théâtre. Ainsi, il demandait à ses acteurs de montrer cette fable, plutôt que de jouer des personnages, et il exigeait des décors et des objets scéniques qu'ils l'indiquent avant d'imiter un lieu. Or, cette fable, Bretcht ne la concevait que sociale : pas plus qu'il n'admettait un destin supérieur à l'homme (« le destin de l'homme, c'est l'homme »), il n'envisageait un homme en dehors de toute société, de toute Histoire. Pour lui, il n'y avait de *fable* que celle de l'homme dans l'Histoire, et de représentation théâtrale que celle des rapports entre l'homme et la société — rapports faits de luttes et de contradictions dont il cherchait, au théâtre, à nous montrer tous les termes.

De là vient sans doute qu'un spectacle du *Berliner Ensemble*, loin d'être épuisé par une première vision, s'enrichit à mesure pour le spectateur. J'ai vu quatre ou cinq fois et *Mère Courage* et *La Mère*, et dans ces représentations, pourtant quasi identiques entre elles, j'ai sans cesse découvert de nouvelles significations, des rapports scéniques plus riches entre les gestes des acteurs, leurs paroles et le décor, les objets.

●

Aussi, plus que les habituelles représentations théâtrales qui se consument le temps d'une soirée, est-ce des romans, de Balzac ou de Tolstoï par exemple, que nous rappellent les œuvres dramatiques ainsi réalisées par le *Berliner Ensemble*. La complexité et la richesse de leurs significations, leur objectivité aussi, exigent du spectateur non un seul regard ou cette participation passive aux personnages et à l'action dont Brecht s'est tant moqué, mais une compréhension très large, une intelligence sereine qui est aussi une jouissance.

Le mot d'*épopée* vient alors tout naturellement sous la plume. On sait du reste que Brecht se servait, pour caractériser son œuvre, du terme de *théâtre épique*, par opposition à l'habituel *théâtre dramatique*.

Ce que nous propose, avec un bonheur et un éclat incomparables, le *Berliner Ensemble*, c'est donc bien un autre théâtre. Au lieu de divertissements (tragiques ou comiques) incertains, il met en scène l'évolution même de notre monde où les hommes luttent et communiquent entre eux par l'intermédiaire des objets et des choses au moins autant que du langage.

Nul doute qu'aujourd'hui, après ces représentations du *Berliner Ensemble* à Paris, la question de la nécessité d'un tel nouveau théâtre se pose plus que jamais. Certes il ne suffira pas pour le réaliser d'imiter servilement les procédés du *Berliner Ensemble*, mais peut-être conviendra-t-on enfin de tenir compte de la *leçon* de Brecht — de cette leçon qui s'est incarnée dans les réalisations déjà nombreuses de cette troupe berlinoise. Faute de quoi, notre théâtre risque de n'être plus que « du théâtre », c'est-à-dire bien peu de chose...

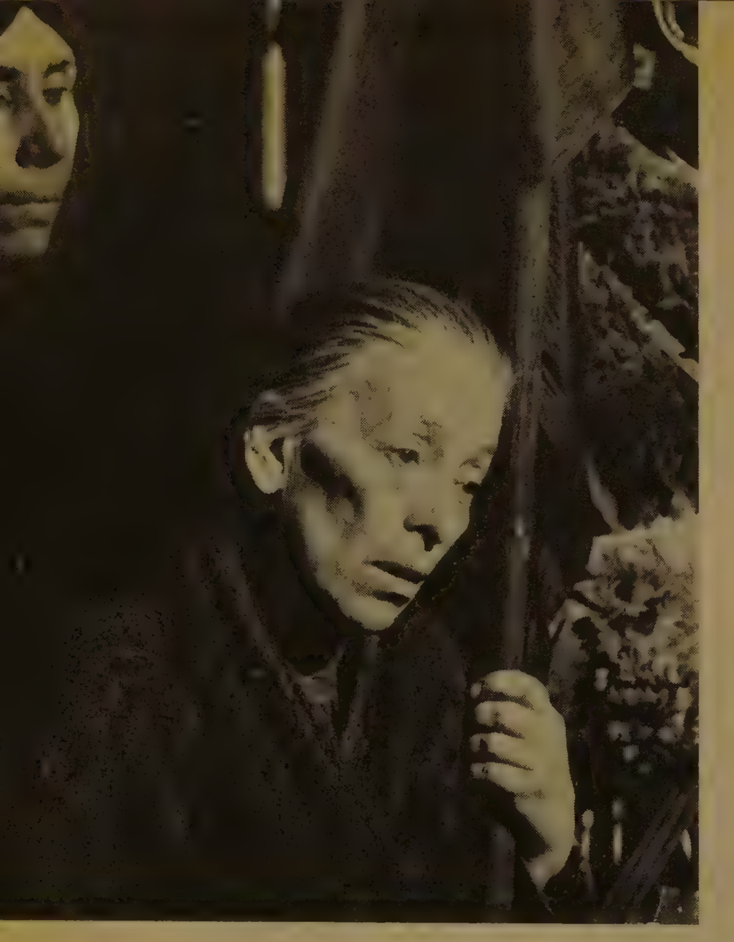


LE BERLINER ENSEMBLE AU THÉATRE DES NATIONS



Nouveau Festival Bertold Brecht au Théâtre des Nations, pour la saison 1960, grâce au Berliner Ensemble, avec deux pièces inédites (à Paris) et deux pièces déjà connues. *La Résistible ascension d'Arturo Ui*, date de l'époque où Hitler régnait sur l'Allemagne et terrorisait le reste du monde. Dans le rôle d'Arturo Ui, gangster au petit pied et sosie du chancelier nazi, Ekkehard Schall (*ci-dessus*) fait une composition hallucinante.

Quant à Hélène Weigel, qui poursuit à la tête du Berliner Ensemble la tâche entreprise par son mari Bertold Brecht, elle est une admirable *Mère*, telle que Gorki l'avait imaginée, telle que Brecht l'a recréée (*photo ci-contre*).

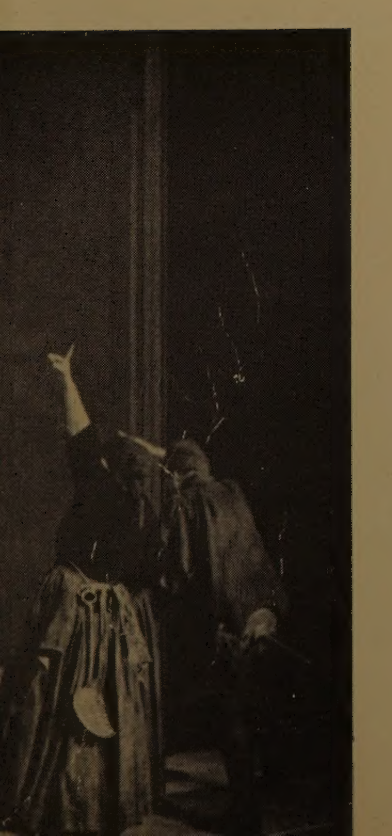


UNE ATTITUDE ÉMOUVANTE D'HÉLÈNE WEIGEL DANS « LA MÈRE »



LE PROCÈS DES INCENDIAIRES DES ENTREPOTS DE CAPOHA (SOUS-ENTENDEZ DU REICHSTAG) DANS « LA RÉSISTIBLE ASCENSION D'ARTURO UI ».

« GALILEO GALILEÏ» (CI-DESSOUS, A GAUCHE) ET « MÈRE COURAGE » (CI-DESSOUS) FURENT DÉJA PRÉSENTÉS AU THEATRE DES NATIONS, AU COURS DE SAISONS ANTÉRIEURES. NI L'UN NI L'AUTRE N'ONT RIEN PERDU DE LEUR POUVOIR D'ATTRACTION SUR LE PUBLIC.







ENCORE UNE BELLE EXPRESSION D'HÉLÈNE WEIGEL DANS « LA MÈRE » (CI-CONTRE) ET UNE ATTITUDE CARACTÉRISTIQUE D'ARTURO UI (CI-DESSUS).

Reportage photographique : PIC.



(Photo BERNAND.)

« CHAKA », LE BEAU POÈME DE LEOPOLD SEDAR SENGHOR, EST DEVENU RÉALITÉ SUR LA SCÈNE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE, PAR LES SOINS DU THÉATRE POPULAIRE AFRICAIN. EDOUARD COFFI EST UN NOBLE FILS DE CHEF, QUE LES PROPOS INSIDIEUX DE LA CAPITEUSE LINE CAMPRASSE, « VOIX BLANCHE », LAISSENT DE MARBRE.

DANS LES NUMEROS ENCORE DISPONIBLES :

LA MARIEUSE,
Thornton Wilder - Louis Ducreux.
LETTRE MORTE,
Robert Pinget
LA DERNIERE BANDE,
Samuel Beckett.
LE SEXE ET LE NEANT,
Thierry Maulnier.
LA FLEUR DES POIS,
Edouard Bourdet.
BLAISE,
Claude Magnier.
LA CERISAIE,
A.-P. Tchekov - Georges Neveux.
UN GOUT DE MIEL,
Sheiagh Delaney.
G. Arout - F. Mallet-Jorris.
SI LA FOULE
NOUS VOIT ENSEMBLE...
Claude Bal.
MOUSSELINE,
Louis Velle.
UN BEAU DIMANCHE
DE SEPTEMBRE,
Ugo Betti - Huguette Hatem.
LONG VOYAGE VERS LA NUIT,
Eugène O'Neill - Pol Quentin.
UN BARRAGE
CONTRE LE PACIFIQUE,
Geneviève Serreau,
Marguerite Duras.
LE VELO DEVANT LA PORTE,
Joseph Hayes - M.-G. Sauvajon.
LA PETITE MOLIERE,
Jean Anouilh - Roland Laudenbach.
LE CŒUR LEGER,
Samuel Taylor - C. Otis Skinner.
C.A. Puget.
LE JOUEUR,
André Charpak - Dostoievski.
MASCARIN,
José-André Lacour.
L'EFFET GLAPION,
Jacques Audiberti.
VU DU PONT,
Arthur Miller - Marcel Aymé.
LA TETE DES AUTRES,
Marcel Aymé.

LE TIR CLARA,
Jean-Louis Roncoroni.
LA DESCENTE D'ORPHEE,
Tennessee William - R. Rouleau.
UNE SAGA,
Hjalmar Bergman.
L'ETONNANT PENNYPACKER,
Lian O'Brien - Roger Ferdinand.
MAUVAISE SEMENCE
Paul Vandenbergne - T. Mihalakeas.
LA BAGATELLE,
Marcel Achard.
L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.
LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.
TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux.
LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett-Goodrich - Neveux.
LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura - Hélène Duc.
MEURTRES EN FA DIESE,
Frédéric Valmain-Boileau Narcejac.
LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.
LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.
L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.
L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.
DOUZE HOMMES EN COLERE,
Reginal Rose-André Obey.
LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - J. Mercure.
VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley - Michel Arnaud.
L'ANNIVERSAIRE,
John Withing - C. Robson.
HUMILIES ET OFFENSES,
Dostoievski - André Charpak.

PATATE,
Marcel Achard.
LADY GODIVA,
Jean Canolle.
LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.
L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.
LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.
OSCAR,
Claude Magnier.
PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.
PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.
ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.
PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.
CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.
LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.
OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wook - José-André Lacour.
LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Pujet.
HENRI IV,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.
L'ŒUF,
Félicien Marceau.
MADEMOISELLE,
Jacques Deval.
L'EQUIPAGE AU COMPLET,
Robert Mallet.
LE PAIN BLANC,
Claude Spaak.
VIRGINIE,
Michel André.
COMME AVANT,
MIEUX QU'AVANT,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.
PRINTEMPS PERDUS,
Paul Vandenberghe.

Envoi franco contre 2 NF par numéro — Etranger 2,40 *NF*

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« EX-NAPOLÉON »
DE NINO FRANK ET PAUL GILSON
(FESTIVAL D'ARRAS)

l'Avant-Scène
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT p. 36
PRIX DU NUMERO :
2 NF — ETRANGER : 2,40 NF